Le numéro : 1 fr. 25

Page 11 : Une page de DUBOUT : La pompe à phynances

QUINZIEME ANNEE. — N° 765. — 9 NOVEMBRE 1938.



CANDIDE

Grand Hebdomadaire Parisien et Littéraire

18-20, rue du Saint-Gothard, XIV°

Il avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple ; c'est pour cette raison qu'on le nommait Candide. VOLTAIRE.



Méditation sur Clemenceau

VINGT ANS APRÈS...

PAR **JEAN MARTET**

Et alors, vous l'avez vu, vous, ce jour-là ?

— Oui, trois fois. Je veux dire : au moins trois fois, les trois fois que je me rappelle, et que je vais vous dire... Je l'ai peut-être vu plus souvent, mais, ce jour-là, on était fou et on ne savait plus très bien ce qu'on voyait et ce qu'on ne voyait pas... Et puis, c'est déjà vieux, vingt ans !... On oublie... Et la première fois, donc, c'est l'après-midi, à la Chambre, quand il est monté à la tribune pour lire les conditions de l'armistice...

— Où étiez-vous, vous ?

— Dans le couloir qui est à droite de la tribune, quand on regarde l'assemblée. J'étais là, collé contre le bat-flanc qui sépare le couloir des gradins ; je regardais, les yeux béants, parce que, tout de même, on n'assiste pas souvent, à la Chambre, à des séances pareilles. Et ce dont je me souviens, c'est ceci : il avait l'air plus petit, plus voûté que d'habitude, comme si la victoire l'écrasait, ou comme s'il avait fait effort pour ne pas trop se redresser, et trop triompher. Et, dans ses mains gantées de gris, je revois ces feuilles de papier, qu'il lisait, qui étaient, dans la lumière comme assourdie, comme embrumée de la salle, d'un blanc cru et qui tremblaient. Les gens, autour de moi, haletaient. On se dressait sur la pointe des pieds, on se tendait vers cet homme de soixante-dix-sept ans, qui avait l'air de jeter comme ça, en vrac, devant nous, pièce par pièce, tout l'armement, tout l'équipement de la vieille Allemagne. Sa voix, elle aussi, tremblait un peu. Moins que ses mains. Et il s'efforçait de débiter ça sans effet, comme le texte le plus normal, le plus prévu, et comme si cette victoire nous l'avions tenue pour acquise dès le premier jour. Et pourtant, nul n'en avait désespéré plus que lui, encore qu'il l'eût voulue plus que quiconque.

— Et quelle tête faisaient les députés ?

— Je vous avoue que je n'ai pas pensé à les regarder. Au demeurant, ils étaient peut-être beaux, il y a des souffles qui embellissent tout. Je me rappelle seulement *La Marseillaise* qu'ils ont chantée. Je ne sais d'où elle est partie, de quels bancs. Mais elle s'est immédiatement répandue partout, comme une coulée, et les moins imaginatifs de ceux qui étaient là ont vu se dresser des drapeaux, d'immenses drapeaux, déchiquetés, frémissants. Et les cœurs les plus secs, les esprits les plus obtus ont pensé aux morts. Car la patrie est surtout faite de ceux qui sont morts pour elle.

— La seconde fois, où l'avez-vous vu ?

— Dans son cabinet, rue Saint-Dominique, dans cette petite pièce tendue de vert, meublée en empire, où se tenait autrefois le chef de cabinet de Painlevé. En arrivant rue Saint-Dominique, Clemenceau n'avait pas voulu s'asseoir à la table de Painlevé, s'installer entre les quatre murs entre lesquels Painlevé avait respiré.

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des gens à qui on n'est pas fier de succéder. Painlevé, illustre mathématicien, était, pour Clemenceau, de ceux-là. Clemenceau, donc, après la séance de la Chambre, était allé au Sénat, et, en sortant du Sénat, il était revenu au ministère. Quand je suis entré dans son cabinet, il était debout, devant une des deux fenêtres ouvertes. Des gens avaient pénétré dans la cour, criaient : « Vive Clemenceau ! » Clemenceau, les bras tombant le long du corps, les regardait. Autour de lui, il y avait des hommes, des ministres, des généraux, une ou deux femmes. Tous se taisaient, semblaient attendre quelque chose, n'osaient s'approcher de lui : il n'était plus tout à fait un homme comme les autres, la victoire l'avait revêtu de sa pourpre. Et alors, à un moment, il a levé le bras, tout d'une pièce, lourdement et gauchement, et, à l'adresse de ces gens qui l'acclamaient, il a dit : « Vive la France ! » Ça m'a paru pauvre, sans chaleur, sans conviction...

— Comment ça, sans conviction !...

— Depuis un an, il se battait pour la victoire, et, maintenant qu'il l'avait, il doutait d'elle. Il redescendait sur terre et il réalisait. La victoire, c'était un commencement, ce n'était qu'un tout petit commencement. Le plus difficile restait à faire. C'est maintenant, plus que jamais, qu'il allait falloir être fort, entêté, persévérant... Et lui, il avait soixante-dix-sept ans, il était las, malade, il maniait depuis quatre ans un outil effroyable... Et le peuple français serait toujours le peuple français, charmant, fou, inconstant, admirable dans la guerre et lamentable dans la paix... Tout à l'heure, dans les couloirs de la Chambre, il avait aperçu Briand, et tous les sous-Briand qui, déjà, guettaient, qui allaient prendre la victoire et en faire, bien gentiment, de la charpie... Et ces gens, en bas, dans la cour, qui s'imaginaient que c'était fini, qu'il n'y avait plus qu'à accrocher des lampions aux fenêtres, des drapeaux !... Pauvres diables !... Après avoir jeté, d'une voix neutre, son : « Vive la France ! », il a encore regardé la foule, puis, tournant le dos, à petits pas traînants, il est allé s'asseoir à son bureau, a pris avec ses deux mains les deux bras de son fauteuil, s'est renversé en arrière, et il s'est mis à regarder le plafond. Les hommes, les femmes qui étaient là continuaient à ne rien dire. Je ne sais ce qu'ils pensaient de la scène. Moi, j'étais glacé. J'ai soulevé de nouveau la tenture verte de la porte, j'ai ouvert la porte, et je suis reparti, sans un mot.

— Et la troisième fois ?

— C'est dans la soirée, au même endroit. Il était toujours là, assis. Seulement, il ne regardait plus le plafond. Il regardait devant lui, dans le vide, et il avait les mains croisées derrière sa tête. Et il était seul.

— Et il avait toujours ce même air désenchanté ?

— Non. Il avait repris son outil. Il pensait au traité de paix, à Lloyd George, à Wilson et à ces charmants petits camarades de travail qu'il allait s'adjoindre, et qui s'appelaient Klotz, Loucheur...

— Vous ne croyez pas que, s'il avait quitté le pouvoir à ce moment, ç'aurait été magnifique ?

— Pour qui ?

— Pour lui, pour sa gloire...

— Il ne cherchait pas n'importe quelle gloire. Sa gloire à lui lui disait de rester, et il savait très bien ce qu'en restant il risquait.

— Le traité de Versailles n'est pas fameux...

— Vous connaissez un traité fameux, vous ?... Oui, il y en a eu quelques-uns, ceux que Napoléon, le soir de ses victoires, faisait signer à ses vaincus... C'était net, catégorique... Et moins de dix ans après Iéna, c'était Waterloo...

— On aurait au moins pu avoir la rive gauche du Rhin !...

— Mais on l'a eue ! Et on l'a lâchée ! Comme on a tout lâché ! Il n'y a pas d'exemple, dans l'Histoire, d'un peuple qui ai tenu en main de si belles cartes, et qui les ait jetées si stupidement !

— Tout de même, vous ne croyez pas que, pour un homme de soixante-dix-sept ans, c'était une tâche bien lourde ?

— Mais oui ! C'est ce qu'on a dit quand il s'est agi de nommer un Président de la République... On n'a pas voulu de Clemenceau parce qu'il était vieux, et parce que ses facultés intellectuelles, paraît-il, déclinaient... Et alors on a nommé Deschanel... Pour faire le traité de paix, à la place de Clemenceau, qui ? Ils avaient tous été essayés et ils avaient tous fait faillite ! Et depuis, de nouveau, on les a vus à l'œuvre, et de nouveau ils ont fait faillite !

— Neuf ans après la mort de Clemenceau, vous avez toujours pour lui la même admiration ?

— Oui. Seulement, maintenant, je la raisonne un peu plus. Comme tous les hommes qui ont beaucoup vécu, il a fait beaucoup de folies. Et comme tous les hommes qui ont le goût de l'action, il a agi souvent pour le seul plaisir d'agir, et ça n'a pas toujours été pour le plus grand bien du pays. Mais s'il avait été parfaitement sage, juste, pondéré et mesuré, on n'aurait jamais songé à lui pour nous tirer du pétrin où d'autres hommes, justes et sages, nous avaient, avec mesure et pondération, précipités. C'était un barbare, et les barbares seuls ont le sens de la guerre.

— De la guerre, oui. Mais pas de la paix.

— Mais la paix, c'est la guerre qui continue. Les Allemands qui, eux, sont des guerriers, l'ont compris.

— Vous avez aimé Clemenceau ?

— Oui. Et détesté. C'était un affreux tyran, qui vous imposait ses haines et ses amours, et qui ne comprenait pas qu'on pût vivre d'une autre vie que la sienne. Quand il est mort, j'ai eu l'impression, pour moi, d'une libération. Seulement, il y a des tyrannies qui vous apportent plus de grandeur, plus de richesse, que la liberté. Et je me suis aperçu que j'avais connu un homme dans ma vie, et que cet homme-là, je ne le remplacerais jamais.

— Pensez-vous à lui souvent ?

— Je n'ai pas à penser à lui. Je pense dans le sens dans lequel j'avais appris, près de lui, à penser.

— Quelle opinion avez-vous de ces gens qui, à chaque danger nouveau, vous disent : « Il nous faudrait un Clemenceau ! Ah ! si nous avions un Clemenceau ! »

— Eh bien ! ils m'ennuient ! Parce que ça, c'est une façon de dire : « Ah ! si nous avions un homme qui ferait tout le travail à lui tout seul, et qui nous permettrait, nous, de continuer notre bonne petite vie ! » Il ne tient qu'à chacun de nous de faire et d'être son Clemenceau, peu ou prou... Il suffit de ne pas avoir peur, d'abord, de se dire qu'on ne risque rien, que de crever, et que nous crèverons tous, tôt ou tard... Il suffit de chercher à se satisfaire soi-même et de pouvoir se passer de l'assentiment et de l'admiration de son concierge... Il suffit de ne jamais rien demander à personne, d'attendre qu'on vous l'apporte, bien poliment, et, quand on ne vous l'apporte pas, d'en prendre son parti. Il suffit de ne compter que sur soi, de ne prendre conseil que de soi et de ne répondre de soi que devant soi...

— Oh ! que d'orgueil !...

— Je n'ai pas dit que Clemenceau fût un modeste... Vous voudriez qu'il eût toutes les vertus et en même temps qu'il sauvât la France : ce qui est proprement incompatible...

— A vous en croire, ce serait plutôt avec ses défauts qu'il l'aurait sauvée !

— C'est, en tout cas, avec ce qu'il y avait en lui d'excessif... Il n'était pas à la mesure de notre temps et de notre pays qui, l'un et l'autre, sont trop gentils. Je l'ai vu en Vendée, dans un bocage. Il avait l'air de sortir de la nuit des temps. Les paysans s'approchaient de lui, enlevaient leur chapeau, et lui disaient : « Bonjour, not'maître !... » Ah ! c'est assez loin de Briand, tout ça !...

— Croyez-vous qu'en mourant il ait désespéré de la France ?

— Oui !...

— On a souvent désespéré de la France et, vous voyez, elle est toujours là !...

— Sans doute... Mais vous avez l'air vous-même d'en être tout surpris...

— De quoi ?

— De voir qu'elle est toujours là...

— Clemenceau vous a quelquefois dit que nous étions foutus ?

— Souvent...

— Et foutus depuis quand ?

— Depuis Louis XIV...

— Ah ! c'est rassurant !... Les gens qui sont malades toute leur vie meurent généralement très vieux... Si Clemenceau était là, aujourd'hui, qu'est-ce qu'il ferait ?

— Il attendrait qu'on vînt le chercher...

— Oui, mais supposez qu'on vienne le chercher...

— Il était né en 41 ! Ce qui lui ferait quatre-vingt-dix-sept ans !

— Oui, mais supposez qu'il ait, mettons : soixante-dix ans... qu'est-ce qu'il ferait ?...

— Il essaierait de nous armer contre le danger allemand...

— Ah ?... il n'essaierait pas de s'entendre avec Hitler ?...

— Mais nous n'avons pas à nous entendre avec Hitler. Nous ne lui demandons rien, nous. Nous ne lui avons jamais rien demandé et il nous a toujours tout pris.

— Et la révolution ?

— Laquelle ?

— Chez nous, les communistes, les anarchistes...

— Pas sérieux. Tout ça, ça rentrerait sous terre. Il n'aurait même pas besoin de souffler dessus. Quand il a pris le pouvoir en 17, il n'y a pas un de ces messieurs qui ait pipé.

— Et la question financière ?

— Il ferait ce qu'il a fait toute sa vie : il n'y comprendrait rien.

— Mais alors il nous mènerait tout droit à la faillite !...

— Nous n'y sommes donc pas ?

— A la banqueroute !...

(Voir la suite page 2.)

OUI ET NON

Doit-on le dire ?

Attendons, comme tout le monde, le fameux « plan Reynaud » qui mûrit dans le mystère du Louvre.

Le reste du ministère attend, lui aussi. Nous comprenons qu'une tâche aussi importante et aussi grave ne s'improvise pas en quelques minutes. Mais pourtant, ces messieurs ne pourraient-ils pas profiter de leurs pleins pouvoirs éphémères pour prendre, sur des terrains mineurs, des mesures que la France entière accueillerait avec faveur ?

Comme disait à peu près Rochefort, les sujets de mécontentement ne manquent pas en France. Voyez par exemple le scandale des enfants martyrs. L'opinion est unanime à condamner les parents tortionnaires... et les juges qui leur infligent, pour punition, dix francs d'amende avec sursis.

Pourquoi pas un décret-loi, qui instaurerait pour ce délit spécial et odieux entre tous une jurisprudence spéciale, extrêmement rapide et des peines impitoyables qui iraient jusqu'à la peine capitale pour les récidivistes avérés ? En tout cas, pour le premier délit, un châtiment corporel semblerait plus juste et plus efficace que la prison.

C'est le retour au moyen âge, dirait-on ? Qui sait si certains scrupules de la civilisation ne sont pas plus néfastes à la vraie humanité que certaines rigueurs pertinentes ?

Il y a aussi les divers scandales de Marseille. L'opinion n'admettra pas que, tant pour l'incendie que pour les réformes frauduleuses, personne ne soit coupable. Et les lenteurs de la justice officielle, le mystère des enquêtes, l'entrée en jeu des camaraderies et des clans déplaisent à l'esprit public. Le bon sens exige des sanctions et des sanctions immédiates.

Notre gouvernement est encore totalitaire pour quelques jours. Que n'emploie-t-il ces journées précieuses à agir, à agir sur des points où la politique n'intervient pas, mais la simple équité ? Il n'est point question ici d'option entre la dictature et la démocratie. Après tout, la réunion de nos ministres s'appelle un gouvernement. Croit-il que ce gouvernement trahirait la République en méritant son beau titre ? Et surtout comme nous nous permettons de le suggérer, il pourrait essayer ses médicaments sur des rhumes de cerveau, ne serait-ce que pour apprendre son métier de médecin.

CANDIDE.

Le mystère Paul Reynaud

M. Paul Reynaud s'est installé au ministère des Finances. Est-ce un présage ? Son premier soin a été de faire réparer et remettre en marche la splendide pendule de son cabinet. Ce groupe, où l'on voit un cheval de Charly en bronze chevaucher un cadran, était, depuis 1936, arrêté sur midi — afin sans doute que M. Vincent Auriol pût tout à loisir chercher midi à quatorze heures. Depuis l'arrivée de M. Paul Reynaud rue de Rivoli, la pendule ministérielle marche.

C'est toujours ça...

■ ◆ ■

Le cabinet du ministre est très divers. On y rencontre un agrégé de philosophie, financier distingué, M. Le Car, un économiste de valeur, M. Sauvy, aux côtés d'un ancien « oxonian », M. Gaston Palewski.

On assure que ces éléments, en dépit de leurs origines et de leurs préoccupations si différentes, constituent véritablement une « équipe »...

Mais, et les décrets-lois eux-mêmes ? De ce côté, c'est encore le grand mystère.

■ ◆ ■

Cependant, le ministre lui-même a laissé entendre, dans une conversation particulière très rapidement devenue publique :

— On n'a pas à attendre de miracles de moi. Je me bornerai, dans un projet très resserré, à amorcer un travail de redressement, à indiquer les grandes lignes d'une réorganisation profonde.

« Toute la question est de savoir si le peuple français voudra ou non comprendre et s'engager dans les voies que je lui indiquerai.

Il ne reste plus qu'à attendre ces décrets-lois pour savoir si, oui ou non, M. Paul Reynaud s'engage, cette fois, dans les voies d'une politique normale.

Il n'est que temps.

—*—

La colère de M. Herriot.

Quand on lui a dit que le gouvernement ne convoquerait peut-être pas les Chambres avant la fin novembre, M. Herriot est entré dans une colère noire.

— Mais alors, s'est-il écrié, c'est le dessaisissement complet du Parlement ! On gouverne sans lui, par décrets-lois... On ne le laisse plus siéger !

Puis, avec un grand geste :

— Je vous l'avais bien dit à Marseille : la démocratie est en péril.

Depuis, des protestations contre le retard apporté à la convocation du Parlement ont été publiées. Il n'en faut pas chercher l'origine ailleurs qu'à la présidence de la Chambre.

■ ◆ ■

C'est qu'une guerre — sourde et non déclarée — est ouverte entre les deux Edouard. Commencée à Marseille, elle prendra fin le 10 avril 1939, à Versailles, après la désignation du successeur de M. Lebrun.

Dans les derniers jours de 1919, alors que son élection à la présidence de la République était tenue pour certaine, Clemenceau disait à son entourage :

— Ce qui m'amuse à l'avance, c'est la tête que fera quelqu'un qui, pendant sept années, battra la semelle faubourg Saint-Honoré !

Le Tigre faisait allusion à Aristide Briand à qui il comptait bien ne jamais faire appel pendant la durée de son septennat, pour la constitution de son cabinet.

M. Herriot n'a pas l'allure du Tigre. Il n'a jamais dit cela en parlant de M. Da-

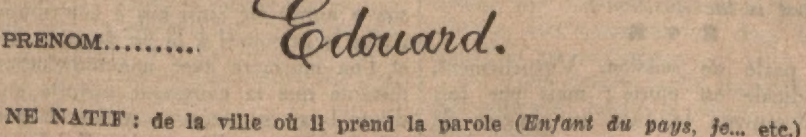
LES COUPABLES : Dossier n° 1

Fiche anthropométrique

J.S.

POUCE GAUCHE

POUCE DROIT

NOM.............. 

PRENOM.......... Edouard.

NE NATIF : de la ville où il prend la parole (*Enfant du pays, je... etc.*)

PROFESSION : celle de ses auditeurs (*Vieux cultivateur moi-même... Vieux militaire moi-même... Vieil universitaire moi-même...* etc.)

TAILLE : gigantesque (« Herriot est immense », *Gaston Hulin dixit*).

TOUR DE TAILLE : D°.

FLAIR : Néant.

REGARD : fixé sur la ligne bleue de l'Oural.

MAINS : résolument plaquées sur le cœur.

TRIPES : laïques et républicaines.

Inculpation { **Sabotage de la victoire ; sabotage de la paix ; sabotage de toutes les tentatives de résurrection française.**

EXTRAIT DU CASIER JUDICIAIRE :

1924. — Edouard Herriot mène le Cartel à la victoire contre « Poincaré la Guerre ». Président du Conseil, il reconnaît les Soviets, rappelle l'ambassadeur au Vatican, impose à l'Alsace des brimades antichrétiennes et il évacue la Ruhr. Ce faisant, il déclare : « Un autre a dit, et c'était sans doute nécessaire : *Je fais la guerre.* Je dis à mon tour : *Je fais la paix.* » (1er décembre). « La sécurité de la France est désormais complètement assurée. » (15 mars 1925).

1926. — Edouard Herriot mène la livre à 240, crève le plafond et s'effondre devant le ressentiment populaire. (Juillet.)

1928. — Edouard Herriot, qui s'est refait une virginité, « tombe » le cabinet Poincaré. (Congrès d'Angers, 5 octobre.)

1929. — Edouard Herriot déclare que la France est tout aussi coupable de la guerre que l'Allemagne : « C'est, proclame-t-il, le 26 mai, à Zurich, la guerre qui nous a séparés dans l'ordre de l'intelligence comme dans l'ordre de la politique. Ah ! soyons sincères. Non pas seulement la guerre faite aux Français par les Allemands, mais la guerre faite aux Allemands par les Français. »

1932. — Le 27 avril, Edouard Herriot déclare : « Si on m'offrait de constituer, comme en 1924, un gouvernement radical avec le soutien socialiste, je n'accepterais pas. » Ayant dit, M. Herriot forme immédiatement ce ministère.

— En juin, à la conférence de Lausanne, Edouard Herriot passe l'éponge sur les réparations.

— Le 27 septembre, M. Herriot annonce avec satisfaction qu'il a réduit la force de l'armée française de quarante-trois mille hommes et de cinq cent vingt-sept officiers. Réduction d'un milliard deux cents millions sur les dépenses militaires.

— Le 29 novembre, Edouard Herriot signe un pacte avec la Russie soviétique.

— Décembre. Edouard Herriot se prononce contre l'intérêt français pour le paiement des dettes à l'Amérique. Il est renversé et il s'écrie : « Nous paierons chez l'huissier, mais nous paierons. »

1933. — Edouard Herriot se consacre tout entier à l'apologie du bolchevisme dont il disait, le 15 février 1920, qu'il était « la dictature du vol, du meurtre et de l'ignorance. » Il déclare (5 avril) : « On reproche à la Russie de nous avoir abandonnés pendant la guerre. Est-ce aussi exact qu'on le croit habituellement ? Je n'en suis pas persuadé ! »

— Septembre. Edouard Herriot parcourt l'U.R.S.S. Emerveillé, il explique à son retour : « Le peuple soviétique est cordial, généreux, ingénu, non pas violent, presque timide... Nous observons avec une sympathie profonde et sincère les efforts que déploie l'U.R.S.S. pour lutter contre l'absolutisme. Je me réjouis quand je vois un peuple chercher le progrès social... Si demain la Russie est à la Société des Nations, j'aurai l'impression que je n'aurai pas perdu mon existence complètement et que je n'aurai pas été le dernier à y voir clair... »

1934. — Le 7 février, Edouard Herriot redevient ministre dans le cabinet Doumergue. Le 30 avril, il proclame qu'il restera indéfectiblement fidèle à son président du Conseil : « La parole qu'a donnée le citoyen Herriot ne se reprend pas. » En novembre, Edouard Herriot « tombe » M. Doumergue.

1935. — La guerre des sanctions. Edouard Herriot salue cet événement avec enthousiasme : « Une grande espérance est née. » Et il « tombe » M. Laval qui s'efforce de sauver l'amitié italienne.

1936. — Edouard Herriot préside la Chambre de « Front populaire » et met son veto à l'envoi d'un ambassadeur à Rome.

1937. — Edouard Herriot maintient son veto à l'envoi d'un ambassadeur à Rome.

1938. — Edouard Herriot, obsédé par l'Elysée, tente de se faire oublier et n'élève la voix que pour supplier que l'on maintienne l'alliance soviétique.

LIRE

ladier. Mais celui-ci connaît les sentiments que l'autre Edouard nourrit à son égard.

Deux élections.

Le même jour voit le triomphe de deux ténors, appartenant à des partis adverses : M. Charles Vallin, directeur de la propagande du P.S.F., est élu à Paris ; M. Paul Faure, dit Paulou le bourreau des cœurs, secrétaire perpétuel de la S.F.I.O., est élu à Charolles.

Quelques constatations s'imposent.

Le premier est un homme nouveau, jeune, par ailleurs sympathique, le premier à entrer au Parlement avec l'étiquette de son parti.

Le second est un roquentin, chevronné des luttes politiciennes, un revenant au Palais-Bourbon, qui a été député, puis ministre, puis plus rien du tout.

Le premier a fait sur son nom l'union de tous les patriotes et a même augmenté la majorité de son prédécesseur ; le second, bien que venant — lui, grand homme — après un obscur, a perdu des voix et, par ailleurs, disloqué la formation Front populaire dont il se réclame en rejetant les radicaux avec les nationaux.

On pourrait continuer le parallèle, qui serait instructif.

Charles Vallin a été outrancièrement insulté, avec une débauche d'affiches, par son concurrent du deuxième tour, un certain Ory, dont le plus grand mérite était d'avoir été le secrétaire du célèbre Bonnaure (de la bande Stavisky). Eh ! bien, toute cette marée d'ordures a laissé complètement froids les électeurs, qui n'ont pas marché. Un bon point au IXe qui réalise l'union nationale contre le Front populaire.

Paulou, lui, se représentait en Bourgogne — bien que ce soit un Périgourdin pur sang — avec château familial sur les bords de la Dordogne, et tout et tout, en bon S.F.I.O. qui se respecte. Les électeurs socialistes bourguignons ont un peu renâclé sur l'odeur de la truffe. Ils préfèrent le fumet du Beaujolais et ont marqué leurs hésitations. Serait-ce que les électeurs S.F.I.O. en ont assez des candidats qu'on leur impose, depuis Paris : Blum à Narbonne, Lussy en Vaucluse, Moch dans l'Hérault ? Paulou, qui n'est pourtant pas de la race nomade, en fait l'expérience. Un bon point aux électeurs de Charolles qui n'ont pas marché.

Enfin, il convient de noter que si les parlementaires S.F.I.O. ont apporté à M. Paul Faure un concours absolu pour le résultat qu'on sait, les parlementaires du Front populaire, et notamment, M. Delattre, ont fait une campagne acharnée contre Charles Vallin. Et cela mesure sans doute l'influence des parlementaires sur le corps électoral...

La rentrée de Don Juan.

Le beau Paulou avait représenté à la Chambre, avant 1932, une autre circonscription de Saône-et-Loire, la deuxième d'Autun, qui comprenait le Creusot. Un radical indépendant, M. Bataille, entreprit alors de le battre et y réussit.

Le secrétaire général du parti socialiste se trouvait ainsi « sur le sable », sans mandat parlementaire. M. Léon Blum le consola, en juin 1936, en lui donnant un poste de ministre d'Etat que M. Camille Chautemps ne crut pas devoir lui enlever.

Les chefs radicaux ont d'ailleurs toujours été pleins d'égards et de mansuétude pour M. Paul Faure.

Au cours de la récente campagne électorale à Charolles, on vit les ténors du parti socialiste, MM. Léon Blum, Spinasse, Dormoy, Rivière, Planche, Théo Bretin et bien d'autres multiplier les réunions en faveur de M. Paul Faure. Tout le groupe parlementaire était mobilisé...

Du côté de M. François Morin, le concurrent radical-socialiste de M. Paul Faure, rien ! Pas un orateur, pas une affiche envoyés par les dirigeants valoisiens.

On eût dit qu'une consigne avait été donnée par la place de Valois : laisser élire M. Paul Faure !

La majorité plus une...

M. Mallarmé, qui a battu à Alger, aux élections sénatoriales, le potentat Duroux, est venu ces jours-ci dans les couloirs de la Chambre. Il était rayonnant.

Une ombre, très légère, sur sa joie, cependant : « Duroux va essayer de faire annuler l'élection.

405 inscrits, 404 votants, 400 suffrages exprimés : Mallarmé, 201 voix; Duroux, 188; Zevaco, socialiste, 7. L'élection est ainsi acquise de justesse, la majorité absolue étant de 201 voix.

Elle est, malgré tout, atteinte par M. Mallarmé. Et le Sénat ne voudra certainement pas donner à M. Duroux — qui avait été réélu le 20 octobre 1929 par 340 voix sur 380 votants — une nouvelle occasion d'étaler... les puissants moyens dont il dispose.

Retours à la terre.

Décidément, il se dessine, dans le parti de M. Blum, un sérieux retour à la terre.

On apprend que M. Jean Zyromski, fonctionnaire cumulard de la préfecture de la Seine, vient d'acheter en Agenais — à Saint-Sernin-de-Duras, exactement — une propriété d'un prix de cent mille francs environ, soit dix mois de traitement préfectoral du couple Zyromski.

Le leader socialiste et belliciste a passé contrat devant un notaire de Sainte-Foy-la-Grande, au moment même où la guerre appelée de ses vœux menaçait d'éclater.

Ainsi, M. Jean Zyromski aurait pu tranquillement, « loin de la riflette », prêcher la guerre aux paysans de France.

Pour M. Georges Monnet, ancien ministre de l'Agriculture, le retour à la terre était évidemment de rigueur.

M. Georges Monnet a commencé, à la faveur des vacances, sa campagne électorale en Gironde. Il vise, en effet, la succession d'un député socialiste, M. Gaston Cabannes, brave homme assez peu politicien et parlementaire pour céder volontiers son siège à M. Monnet, lequel est sérieusement menacé dans l'Aisne.

Ajoutons que M. Georges Monnet est « né natif » du Bordelais. Ainsi, ce retour à la terre se complète pour lui d'un retour à la terre natale.

Faisons des vœux pour que, dans le parti S.F.I.O., ce mouvement de retour au bercail gagne tous les Blum, Lévy, Lazurick, Salomon Grumbach et autres Français d'importation...

Un de plus...

Oui, un attentat de plus, commis par un étranger, sur le sol du pays qui l'accueille. Quand on énumère la liste des forfaits auxquels se sont livrés les réfugiés politiques en France, on est stupéfait de deux choses : d'abord, de cette obstination qu'ils apportent à régler chez nous les querelles politiques de chez eux, mais surtout de cette obstination qu'apporte, à ne pas les réexpédier chez eux, la police de chez nous.

En l'occurrence, il convient de signaler — *La Liberté* l'a déjà fait — l'annonce suivante parue le 9 juin 1938 dans un grand journal d'informations :

« Perdu passeport polonais. Rapp. Grynszpan, 34, r. Pressoir. »

Ainsi Grynszpan, le meurtrier du diplomate allemand, était en fraude en France depuis août dernier, mais il y était, par surcroît, sans passeport.

Au surplus, de nombreux passeports polonais ont été « perdus » à la même époque et réclamés de la même manière. Si bien que l'ambassade polonaise a dû ouvrir une enquête elle-même.

Décidément, la police de M. Albert Sarraut a des lacunes bien bizarres...

"Peuple" contre "Syndicats"

Lundi prochain s'ouvrira à Nantes le second congrès de la C.G.T. « réunifiée ». L'importance de ces assises ouvrières réside dans le fait qu'à la faveur des récents événements internationaux, un nombre imposant de militants, jusqu'alors indécis, ont été enfin éclairés sur les véritables buts des staliniens qui ont colonisé la C.G.T. dans l'espoir de s'en servir, sur les ordres de Moscou, pour des fins de politique spécifiquement russes. Les campagnes bellicistes de *L'Humanité*, mais surtout du *Peuple* et de *Messidor*, organes confédéraux, qui ont failli nous entraîner dans la guerre, ont ouvert les yeux aux plus aveugles. L'opposition a donc considérablement grossi au cours de ces dernières semaines, et tous les débats seront dominés par le désir d'une forte minorité de se libérer de la tutelle bolcheviste. Mais l'opposition pourra-t-elle se faire entendre ?

Violant les lois traditionnelles de la démocratie syndicale, le congrès de Nantes est fermé à tous les syndicats n'ayant pas au moins cinq mille membres. Seules les grosses organisations auront des représentants directs, les autres ne figurant qu'au second degré, ce qui élimine les délégués d'une quantité d'associations, pour la plupart antibolchevistes, naturellement. La manœuvre peut cependant donner des résultats tout à fait opposés à ceux qu'en attendent les diplomates de la C.G.T. Les petits syndicats n'ayant pas de délégués, pouvant être éventuellement influencés au cours des débats par les pontifes moscoutaires, ont donné à ceux qui voteront pour eux, par personne interposée, un mandat ferme, et si celui-ci est respecté honnêtement, il y aura peut-être des surprises désagréables pour ceux qui ont élaboré la manœuvre.

Le fait capital qui se dégagera de ce congrès est que de fortes organisations qui ont le plus violemment, au cours des années 1934 et 1935, milité en faveur de l'unité, sont maintenant rejetées dans l'opposition. L'attaque sera menée par Dumoulin, secrétaire de l'Union départementale du Nord ; Delmas et Hagnauer, des Instituteurs ; Vigne, du sous-sol ; Giroux, des P.T.T. La Fédération du livre, qui groupe 95 % des effectifs de la corporation, est 100 % antibolcheviste. Y a-t-il un compromis possible entre des hommes décidés à faire respecter l'indépendance syndicale et d'autres farouchement attachés à des fonctions qui leur sont imposées par une puissance étrangère au syndicalisme ? *That is the question !*

On a parlé de scission. Virtuellement, l'unité syndicale est morte ; mais une fois encore, on sauvera la face au congrès de Nantes, ou tout au moins on essayera.

Les bolchevistes auraient bien voulu se débarrasser de Belin, secrétaire confédéral et directeur du journal *Syndicats*, qui leur est irréductiblement hostile. C'est un trop gros morceau à avaler, et l'on a craint que son départ n'entraînât la formation d'une nouvelle C.G.T. Alors, la commission administrative a décidé de représenter le bureau en son entier. Belin restera donc à son poste dans la maison de la rue Lafayette, mais on lui rendra la tâche de plus en plus difficile, en espérant que, lassé des intrigues, il abandonne sa fonction lui-même.

Une autre manœuvre échafaudée par les staliniens cégétistes pour s'assurer la majorité au congrès a remarquablement réussie. Le nombre de délégués des grosses organisations a été calculé sur le nombre de cartes syndicales délivrées en 1937. Or, c'est le secret de Polichinelle que les effectifs de certains syndicats puissants se sont lamentablement effondrés sous la direction bolcheviste et qu'en 1938 de grandes organisations ont délivré 50 % de cartes en moins qu'en 1937. *Les morts vont donc voter à Nantes*, et ils voteront naturellement bolcheviste.

Le congrès de Nantes est donc un congrès truqué. Tel syndicat des employés de la région parisienne a enregistré depuis le début de l'année un déficit de plus d'un demi-million. Il n'en sera pas moins largement représenté à Nantes. En ce qui concerne les métaux, le désastre est encore plus grand, et si l'on se perd dans les coulisses de l'Union départementale de la Seine, ce n'est pas un désastre, c'est un cataclysme. L'argent des syndiqués a été dilapidé scandaleusement, et l'on en est réduit, pour retarder la faillite, à liquider une grosse partie du personnel, en commençant naturellement par les employés suspects de sympathie pour les antistaliniens. Les recettes, pour le dernier trimestre échu en octobre, accusent un déficit, dit-on, de près d'un million de francs. Si l'on considère que l'Union prétend grouper un million deux cent mille membres, c'est plus de 60 % des effectifs qui n'auraient pas pris leurs timbres.

Ce qui est plus grave, c'est que, dans certains cercles syndicaux, on affirme que, pour équilibrer son budget et faire face à ses engagements, l'Union est obligée de puiser dans les caisses des œuvres créées en vue d'objectifs bien déterminées. Le service des « loisirs » aurait été ainsi mis à contribution pour payer le personnel à la fin du mois d'octobre, et l'on murmure avec une indignation grandissante que la campagne ouverte en faveur d'une large souscription nationale pour l'envoi de blé aux Espagnols affamés ne serait pas étrangère aux difficultés sans cesse accrues de l'Union des syndicats. La spéculation dans la mort.

Voilà dans quelle atmosphère s'ouvrira lundi le congrès de Nantes. Trois résolutions seront discutées en fin de congrès : l'une émane des bolchevistes et est présentée par la Fédération des cuirs et peaux ; une autre, sur laquelle, à moins d'incidents imprévisibles, se bloqueront toutes les voix de la minorité, est présentée par les instituteurs ; et, enfin, la motion centriste, inspirée par M. Jouhaux, dite « motion d'unité » et à laquelle se rallieront en dernière heure les staliniens, emportera sans doute la majorité, après un discours pathétique du leader confédéral.

Quoi qu'il en soit, il apparaît déjà nettement que cette majorité de congrès sera superficielle et que la scission ne pourra être évitée dans un proche avenir que par l'abandon des positions bolchevistes. Or, les bolchevistes n'ont pas l'habitude d'abandonner ; ils préfèrent régner sur des ruines.

Les "inédits" de M. de Montherlant

Vers le 20 septembre, nous reçûmes à *Candide* la visite de M. Henry de Montherlant, souriant et affairé :

— Voici venir la guerre, nous dit-il. Comme je suis réformé, je pourrai en profiter pour faire de beaux articles sur un bon sujet. Voudriez-vous m'obtenir une carte de correspondant de guerre ?

Nous l'éconduisîmes poliment. La guerre n'était pas déclarée et nous n'avions pas envisagé avec le même sang-froid imperturbable toutes les dispositions matérielles qu'il nous faudrait prendre pour nous adapter à cet état nouveau. Cette visite nous parut prématurée et même légèrement déplacée.

Pourtant, Henry de Montherlant se débrouillait de son côté et, le 6 octobre, il nous envoyait un article sur la mobilisation, telle qu'il l'avait vue aux environs de Thionville.

M. de Montherlant a du talent. Cela n'est pas discutable. L'article était bon, hormis quelques passages où il prenait à partie la nation française dans des termes impossibles, aussi inacceptables qu'injustes.

Nous le lui fîmes savoir.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria M. de Montherlant, qui ne s'embarrasse pas trop de triviales questions d'idées. Je couperai.

Et M. de Montherlant coupa de lui-même, joyeusement et sans l'ombre d'une objection, toutes les fautes de goût que nous lui avions signalées. L'article parut donc dans le numéro du 12 octobre, sous le titre *Septembre 38 en Lorraine*. Nos lecteurs l'ont lu.

Jusque-là, rien que de très normal, et les journaux qui engagent leur responsabilité morale et matérielle ne procèdent jamais autrement. Quelle ne fut pas notre surprise de lire, dans le numéro de *La Nouvelle Revue française* du 1er novembre, un article débutant ainsi :

Henry de Montherlant nous écrit :

Voici, entre autres choses, ce qu'on m'a demandé de supprimer de Candide. *Si vous voulez le donner dans une note à la N.R.F., en indiquant comment je vous l'ai communiqué, vous êtes libre. J'aimerais assez que l'on sût ce que je pense de la « paix dans l'honneur » — en attendant que j'écrive plus longuement là-dessus.*

Suivent quelques passages où on lira, par exemple :

29 septembre.

Les quatre se sont réunis à trois heures et demie.

A cinq heures, un des hommes dit :

— Le gouvernement a demandé par la radio qu'à trois heures et demie on fasse une minute de silence. Drôle de guerre !

Ils n'osent plus les prières. Alors ils ont inventé la minute de silence, et autres singeries. Quand, pour une fois, ils ont réalisé quelque chose de bien, ils appellent cela un miracle : le « miracle » de la Marne. Il faut toujours qu'ils « aillent chercher derrière les étoiles »... Ils prétendent lever la tête de l'homme vers « les lumières » et, à la première alerte, ils la lui renfoncent dans la boue. Comme il y a six mille ans, — mais aujourd'hui, avec des détours hypocrites, — ils implorent des dieux les victoires qu'ils ne savent pas obtenir de leur propre valeur.

30 septembre.

Un jeune couple français s'est pendu, parce qu'il croyait qu'il allait y avoir la guerre. Bonsoir ! Bon voyage !

Quand tout est fini, le pape fait une aspersion d'eau bénite, à la ronde ; tous ont droit à une goutte, les bons et les méchants, ceux qui disaient non et ceux qui disaient oui. Quand la paix est faite, le pape « offre sa vie » pour qu'elle se fasse. (Et si elle n'avait pas été faite, qu'y risquait-il ? Non, mille fois non, littérature pas morte !) Sauf dans les journaux juifs, où la corde catholique est pincée avec discipline (j'entends rire le Prince des Ténèbres), l'homélie du chef de la chrétienté est reléguée en bas des cinquièmes pages, comme un discours du président de la République de Saint-Domingue. Tandis qu'à l'Est s'étend un peu plus encore — chaque semestre un peu plus encore — le règne de ce qui n'est plus du Christ en ce monde.

2 octobre.

Les manifestations enfantines des messieurs « flegmatiques » de la Chambre des Communes ne m'empêchent pas de juger que — admis que l'Angleterre ait tiré son épingle du jeu, et je l'admets volontiers — elle ne sort pas de cette affaire grandie. Quant à nous, Français, n'en parlons pas. Délirez à votre aise, pauvres ilotes, manœuvrés et dupés, affaiblis, souffletés, et qui accueillez votre défaite et votre humiliation avec les transports de joie de l'esclave. Piétinez vos masques à gaz, imbéciles, car ce soir comme hier soir, c'est exact, il y aura le bifteck sur la table, et ensuite coucouche, mon chéri. Mais vous m'en direz des nouvelles, demain. Que vous le vouliez ou non, lâches imbéciles, un jour viendra où l'odeur de vos cagayes sera étouffée dans l'odeur de votre sang. A moins qu'éternellement vous ne vous préserviez du sang, par la honte.

M. de Montherlant tient donc à montrer à la France que ses incongruités, reproduites ici sous sa seule responsabilité et pour sa seule confusion, ont été écrites de sang-froid, avec préméditation. C'est son droit.

Le procédé qui consiste à accepter bien volontiers des suppressions, si normales, et à se plaindre ensuite en public est infiniment moins défendable. Nous avons tenu à faire nos lecteurs juges de ce différend avec le littérateur réformé qui, il est inutile de l'ajouter, a cessé de faire partie de notre équipe de collaborateurs, en temps de paix comme en temps de guerre.

Les "Quart-de-Solde"

Notre campagne pour le relèvement de la solde des officiers a suscité dans toute la France un mouvement immense, qui se traduit par des milliers de lettres.

Bien entendu, les officiers, condamnés au silence par leur profession même, nous remercient de prendre leur défense. Qu'ils soient assurés que nous continuerons cette campagne juste et salutaire. Nous n'oublierons pas ni les sous-officiers, qui gagnent trois fois moins qu'un manœuvre, ni la garde mobile, ni la gendarmerie qui joueraient un rôle précieux au cours d'une mobilisation.

Des fonctionnaires civils nous signalent d'autres cas qui, sans aucun doute, ne sont pas moins injustes. Il importe que les professeurs et les magistrats, par exemple, aient des traitements en rapport avec la dignité de leur fonction.

Mais il s'agit de sérier les questions. Si l'armée nous intéresse tellement, aujourd'hui, c'est que nous avons pu voir, il y a quelques semaines, l'importance capitale qu'elle était appelée à avoir. Les officiers ne sont pas en nombre suffisant. Il s'agit, par ailleurs, d'assurer le meilleur recrutement possible et la question de solde joue-là un rôle essentiel.

Le traitement d'un instituteur n'est pas équivalent à celui d'un lieutenant. Dont acte, bien volontiers, à ceux de nos correspondants qui nous donnent des précisions sur ce point. Nous ne songeons d'ailleurs nullement à dresser les uns contre les autres diverses catégories de fonctionnaires, tous estimables.

Mais il faut faire un ordre de priorité aux problèmes. Quand on réclame des canons et des avions, cela ne veut pas dire, par ailleurs, qu'il ne faut pas faire aussi des routes et des écoles. Nous nous tournons vers le besoin le plus urgent.

La situation des fonctionnaires de l'armée est spéciale à tous les points de vue. Ils n'ont pas le droit de revendiquer, ni de voter et ne peuvent ainsi faire connaître leurs justes revendications.

Par ailleurs, il leur est impossible d'arrondir leur solde par des travaux accessoires. Pas question pour eux de trouver la moindre augmentation de traitement. Leur femme, même, ne peut travailler. Tout le leur interdit.

Non seulement, les échelons inférieurs des soldes sont trop bas pour le coût de la vie actuelle et les dépenses entraînées par l'uniforme, mais encore et surtout, les échelons supérieurs n'obtiennent pas ce qu'ils méritent. Un maréchal de France est un homme qui a mérité de la patrie, sur lequel ont pesé des responsabilités énormes et qui a joué un rôle dans notre histoire. Il gagne moins de cent mille francs, ce qui est dérisoire quand on met en regard les services rendus et leur récompense matérielle.

Histoire allemande.

On sait que les Allemands aiment beaucoup raconter des histoires.

Voici celle du nommé Oscar Schwein, qui se considère comme terriblement handicapé dans la vie par son nom impossible (Schwein, en allemand, signifie « cochon »). Il fait des pieds et des mains pour en changer. Mais, partout, on se récuse. On lui dit enfin qu'il devrait s'adresser au Dr. Goebbels. Oscar Schwein va donc voir le ministre de la Propagande.

— Voilà, dit-il, je souffre abominablement de porter ce nom et, pour en changer, je suis prêt à tout, au besoin à un gros sacrifice d'argent.

— Bien, fait Goebbels. Et combien donneriez-vous ?

—Cinquante mille marks.

— Ecoutez, monsieur Schwein, la chose me paraît possible, mais elle dépasse ma compétence. Il faudrait que vous alliez voir le maréchal Goering.

Le maréchal reçoit Oscar Schwein, qui renouvelle ses doléances et ses offres. Goering réfléchit.

— Sans doute, c'est intéressant. Mais il faudrait mettre au moins 80.000 marks.

— C'est énorme, Monsieur le maréchal.

— C'est indispensable.

— Enfin, tant pis, je me saignerai aux quatre veines, mais il faut absolument que je change de nom.

— Bon ! Seulement, je ne puis prendre sur moi de faire cela. Il faudrait que vous rendiez visite au Führer Chancelier.

Après trois semaines d'attente, Oscar Schwein est enfin accueilli par Hitler. Celui-ci déclare nettement :

— Ecoutez, monsieur Schwein, je vais faire ce que vous me demandez. Seulement, ce sera 250.000 marks.

— Mais, *mein Führer*, c'est toute ma fortune.

— C'est mon dernier mot.

— Tant pis, je repartirai de rien du tout. Mais je ne puis supporter davantage un nom comme le mien.

— Parfait ! Vous verserez les 250.000 marks à la caisse de secours du parti, et vous aurez en outre la satisfaction d'avoir travaillé à la grandeur de l'Allemagne... Ah ! une question... Quel nom voudriez-vous prendre au lieu du vôtre ?

— Je désirerais m'appeler... Otto Schwein.

MARTIN.

Lisez ici la suite de la première page

Méditation sur Clemenceau

— Pas plus que ceux qui, eux, prétendent avoir compris !... Seulement, il y a des banqueroutes tristes, mornes et tuantes, et d'autres qui ne vous empêchent de vous refaire ni une vie ni même un honneur... Je pense à l'Allemagne, justement...

— Clemenceau aimait beaucoup les Anglais ?...

— Et il les connaissait, pourtant. Mais il pensait que la France, ayant le choix entre deux ennemis héréditaires, devait essayer de vivre en bons termes d'amitié avec celui des deux qui ne nous avait pas pris l'Alsace et qui, en 14-18, ne nous avait pas tué deux millions d'hommes. Clemenceau n'oubliait pas.

— Il y aura donc toujours la guerre ?

— Tant qu'on nous la fera, certainement...

— Et vous ne croyez pas que la S.D.N...

— La quoi ?

— La Société des nations...

— Clemenceau disait que c'était un super-parlement, et que les parlements, n'ayant jamais fait que des folies, il y avait peu de chance pour qu'il pût sortir, d'un super-parlement, quelque chose de raisonnable.

— Qu'est-ce qu'il pensait de la démocratie ?

— Il l'exécrait !

— Et il s'est battu pour elle toute sa vie ! Pourquoi ?

— Parce que, disait-il, en dehors de la démocratie, il n'y a rien...

— Et alors ?

— Et alors voilà...

— Quelle drôle de vie ! Et au bout du compte, quel bilan !

— Oui, et qui ressemble singulièrement au bilan de toutes les sociétés et de toute l'humanité ! Que de batailles pour des poussières !

Jean MARTET.

LA SEMAINE POLITIQUE

La pompe à phynances est toujours en panne

Inconvénient des équipes divisées. — Gain d'un côté, perte de l'autre. — La crise de 1937-38 est-elle en voie de se résorber ? — Une politique financière est une question de volonté. — La personne et les idées de M. Paul Reynaud. — La manœuvre de M. Blum.



M. Daladier doit s'apercevoir qu'il a eu bien tort de ne pas remanier son ministère au retour de Munich quand tout lui était facile. Le voilà obligé de préparer la rentrée avec une équipe incohérente, déchirée de cabales qui varient au jour le jour, avec les intérêts et les ambitions de chacun.

On croyait les projets financiers archi prêts, archi approuvés. On s'aperçoit que le sage Marchandeau est devenu, par une lubie mystérieuse, un sur-Blum et qu'il a tiré de l'arsenal socialiste tout le bric-à-brac des contraintes absurdes et inefficaces. Mais M. Daladier n'a obtenu les pleins pouvoirs que sous condition d'agir dans un certain sens et M. Marchandeau se rend impossible par ses exigences. Va-t-on démissionner en corps ? C'est toute la question qui est posée: pour ou contre le marxisme, pour ou contre le Front populaire. On recule. Le cabinet continue, mais on changera de financier, de principes et de projets.

Qui choisir dans l'équipe au pouvoir ? L'achalandage est médiocre. M. Bonnet ? Il a commencé aux Affaires étrangères une œuvre importante de redressement et il ne veut pas l'abandonner. M. de Monzie ? Il est éloquent, subtil, plein d'imagination, débordant d'idées qui sont parfois justes, mais il n'est pas pris au sérieux. Reste M. Paul Reynaud : on se rabat sur M. Paul Reynaud. Il débute en déclarant inutile une nouvelle dévaluation et en s'entourant de fonctionnaires jadis brimés par les ministères socialistes. M. Paul Reynoud a la réputation d'entendre les choses de finances. Quand il parle, à la Chambre, de ces matières arides, il est, même dans ses moments de haute fantaisie, clair, précis et documenté. Mais, politiquement, il représente l'alliance militaire avec les Soviets, l'union autour du Front populaire, le flirt avec les communistes, le bellicisme de septembre dernier. L'opinion s'inquiète. Les journaux annoncent que M. Reynaud ne veut voir personne et qu'il s'enferme pour cinq jours avec ses collaborateurs, mais on apprend en même temps qu'il confère avec M. Mandel, autre personnage inquiétant. Du coup, voilà qu'on parle d'une dislocation du cabinet. Sans conteste, ce que le ministère gagne d'un côté en « technicité » ou en connaissances, il le reperd de l'autre, en solidité à l'égard de l'extrême-gauche et en confiance de la part de l'étranger. Cela est si vrai que M. Bonnet précipite la visite de M. Chamberlain pour arrêter définitivement les vues des deux pays à l'égard des prochaines négociations.

Mais prompt à saisir l'avantage, M. Blum fait adopter par son parti une motion de soutien conditionnel qui permet toutes les manœuvres sur le front parlementaire. Les radicaux ont expulsé les bolchevistes de la majorité : les socialistes les y réintègrent. Peut-on imaginer pareille confusion ?

M. Daladier s'inquiète-t-il de ces mines et de ces contre-mines ? En vérité, il aurait grand tort. Il a bénéficié, il bénéficie encore d'une popularité personnelle que ne possède aucun des gens qui essaient de le torpiller. Il a expérimenté à Marseille la valeur d'un certain langage. Que ne met-il ses actes en accord avec ses paroles ? Il serait invincible. Politiquement, la France attend une énergie, elle la souhaite, elle l'appelle. C'est une faute de n'avoir ni révoqué M. Tasso, ni dissous le conseil municipal de Marseille. Quand le feu est à la ville, les citoyens n'ont donc pas le droit de juger leurs élus ? Depuis quand, en République, est-il un sacrilège de renvoyer les délégués du peuple s'expliquer devant le peuple ? Complaisance envers M. Sarraut et envers les socialistes ? Oui, mais le président du Conseil n'en est pas grandi.

Quant aux problèmes intérieurs, citons l'opinion de M. Charles Rist. Pour l'éminent économiste, la crise 1937-38 commence à se résorber. Elle n'est comparable, ni en violence, ni en durée à la crise de 1930. Il se pourrait que 1939 vît une amélioration sensible de la situation mondiale.

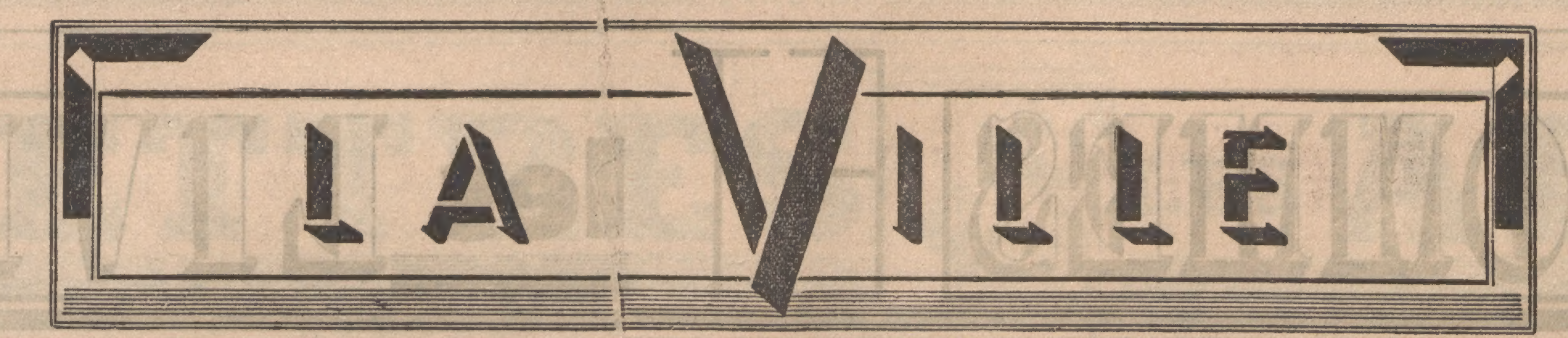
« En France, les grands problèmes financiers et monétaires, qui dominent l'économie, ne sont pas encore résolus. Il devient de jour en jour plus évident que sans un plan d'équilibre budgétaire énergiquement poursuivi, sans une perspective de stabilité monétaire à longue échéance, l'économie française continuera à être victime de tous les à-coups qui résultent de l'insécurité des prix et des sorties de capitaux. Les soubresauts qu'elle a subis depuis trois ou quatre ans et qui rendent si difficile une direction rationnelle des entreprises, loin de s'atténuer se multiplieront avec leurs inévitables répercussions sur la vie sociale du pays. Jamais l'heure n'a été plus favorable pour tenter, dans l'ordre international, de rétablir un équilibre monétaire et commercial durable avec les grandes nations productrices et tout spécialement avec l'Empire britannique et les Etats-Unis dont les réserves de capitaux et de matières premières constituent pour notre pays, s'il sait établir une coopération continue avec ces grandes économies, un élément de stabilité et de prospérité incomparables. » (L'orientation économique, 31 octobre).

Pratiquement, la tâche n'est pas impossible, mais, en fait, le problème se résume à expulser le socialisme de l'Etat. MM. Daladier et Reynaud réussiront dans la mesure où ils l'oseront. Les concessions n'auront d'autre effet que de compromettre leur œuvre, d'affaiblir leur crédit et de ruiner leur position personnelle. Nous verrons bientôt ce qu'il en sera. Sinon, au bout d'une période de troubles, il faudra bien en venir à la suppression du Parlement.




L'OBSERVATEUR.

(Dessins de Sennep.)





Quarante femmes seules...

Au Pigalle quatre-vingts femmes m'attendent... Quarante sur la scène et quarante en coulisses. Ce sont les mêmes. Mais si les premières sont des garces de New-York, déchaînées par Jacques Deval, les secondes, dans leurs loges, vivent heureuses, à l'abri des hommes, sous la dictature de Jane Marnac : *Lysistrata* ou la République des femmes. La frontière est farouchement gardée. Je ne la franchis qu'avec un passeport qu'on n'accorderait qu'au prince consort ou à l'eunuque du sérail. Sous la voûte, ça sent le papier d'Arménie. Au tableau de service, l'ordre du jour du chef : « Soldates, grâce à votre talent et à votre zèle nous avons remporté la victoire. Je suis contente de vous. » Signé Marnac. L'aide de camp, en grand uniforme gris de nurse anglaise, a remplacé « l'aboyeur » : « Mesdemoiselles en scène pour l'indéfrisable, tableau du coiffeur. »

La Comédie-Française a l'étage Mars... La Comédie-Pigalle a son étage Marnac : le premier. Loge côté cour. Salon côté jardin. Un jardin qui est une serre dorée, gorgée d'orchidées, de chrysanthèmes, de nénuphars, de roses, où sous un globe de cellophane, sur une table, apparaît le bouquet-plébiscite des trente-neuf citoyennes qui ne demandent qu'à rester fidèles au régime.

Jane tombe dans ses plates-bandes en peignoir sang de bœuf. Elle a quarante secondes pour changer deux fois de robe. C'est Marnac-Frégoli. Elle a trente secondes pour surveiller les électriciens. Vingt secondes pour déboucher une bouteille de champagne. Dix secondes pour faire moucher sa plus jeune interprète. Cinq secondes pour refuser les cinquante places demandées par un club de célibataires. Une seconde pour censurer le texte. « Vous ne direz plus « putain », vous direz « grue ». Elle est debout depuis six heures du matin.

A sept heures elle ramait dans sa salle de bain. A neuf heures elle était au manège. A dix heures elle chantait l'opérette. En déjeunant elle lisait des manuscrits. A deux heures elle commandait à Cannes les nouvelles voiles de son bateau. A quatre heures elle préparait le départ du major Trévor, son mari, pour l'Amérique. Quarante femmes en une seule. Elle m'affirme qu'elle a une « entorse de la voix » et qu'elle s'est voilé le pied sur la plaque tournante.

— Vous m'avez vue ? J'ai été bien ?

C'est Jacqueline Kami — dix ans — la petite Mary, qui a quitté le théâtre du Petit-Monde « parce qu'on y cherchait trop les effets » ; la seule à qui on ose demander son âge. « Je ne me vieillis jamais ça fait trop cabotin. » Entre deux scènes elle promène « Gribouille », le Ric hirsute de Nicole de Rouves en racontant que le major Trévor, « un type intéressant », lui a promis une bicyclette pour la centième. La pointure au-dessus, en mineure, c'est dix-quinze ans et demi, une Russe, Irène Vinogradova, venue par *Le Chemin de la vie*, au Pigalle à travers le *Drame de Shanghaï* où elle montre ses jambes, et c'est peut-être pour cela que dans *Femmes*, sa mère la menace d'une gifle. Sept mineures ont été détournées au profit de la scène. Trois cents s'étaient présentées dont une naine. La petite manucure c'est la fille d'Aimé Clariond, celle qui est très fière d'essayer les robes de Marnac ne l'est pas moins de servir, au cinéma, de doublure à Danielle Darrieux dont elle applique naïvement les recettes miraculeuses et se maquillant le dessous des yeux en blanc. Comme pour amuser toute cette jeunesse fraîche que le théâtre et le cinéma n'ont encore piquée qu'à fleur de peau, voici l'Anglais, à carreaux blancs et noirs de Michel Strogoff, qui balade dans les couloirs le sombrero de Carmen et la tristesse comme des grandes comiques : Maximilienne. Folle de *Femmes* elle a la nostalgie de la seule timbrée du répertoire qu'il lui conviendrait : la *Bélise* de Molière.

Plus heureuse la gosse de dix ans a déjà joué au Français.

— Dans quoi ?

— Ben justement, je ne m'en souviens plus.

Les cinq derniers tableaux sont tout prêts sur la scène tournante. Ça s'ébranle comme un vieux carrousel sans limonaire. Un machiniste, Maurice, remplaçant le mulet : il a la corpulence d'Henry de Rothschild et on se demande tout à coup en voyant la vieille affiche du théâtre du Peuple, à l'envers d'un portant, si le baron ruiné ne serait pas devenu manœuvre dans son théâtre. Tandis que la chambre de clinique passe à la rampe, on nous présente une magnifique salle de bain avec bascule où les femmes en attendant d'entrer en scène vont se peser.

Madeleine Suffel prend du poids ; elle est enceinte pour la quatrième fois dans la soirée, mais Marnac trouve que le bourrage n'est pas suffisant. « On va croire que t'as laissé ton ventre au vestiaire. » A quelques mètres de ces petites scènes de camaraderie qui font dire à Marcelle Prince que « les femmes ne sont méchantes que quand les hommes sont là », Suzet Maïs et Nicole de Rouves se flanquent une peignée comme on en avait pas vu depuis *Les Jours heureux* du Michel. A la première, le mari de Suzet Maïs a entendu dire, dans la salle, qu'on voyait bien que sa femme « en avait l'habitude ». Elle sort de scène toute frémissante, échevelée, en avouant qu'aujourd'hui « elle y a été un peu fort ». Une débutante, Andrée Berty, le professeur de gymnastique, promet à Nicole de Rouves de lui indiquer un coup vache pour la prochaine. Nous nous sentons un peu isolés, un peu faibles, les machinistes, le pompier et moi, au milieu de toutes les femmes. Les nôtres sont-elles aussi méchantes que ces Américaines ? Suzet Maïs n'est pas rassurante. « Toutes les femmes sont comme ça quand elles n'ont rien à faire. » J'ai peur du sourire complice de Simone Renant, qui vient de divorcer à la ville et qui va recommencer dans la pièce. Elle se glisse dans sa baignoire et se couvre avec une cotonnade sulfatée que la salle prendra pour de la mousse de savon. Elle nous a laissé sur les bras l'une des soixante-dix robes du spectacle. Marnac enfile la dernière pendant que le décor de la cuisine s'envole vers le cintre où il restera suspendu jusqu'au lendemain.

— Grouillez, les anges... Ah ! si vous saviez ce que « c'est facile à mener les femmes ! »

Moi, j'attendrai la centième pour me prononcer. Jane ou la femme sans homme est bien optimiste, mais comme elle a raison d'interdire aux mâles l'entrée de son paradis ! Sa pièce porte sur l'absence des hommes mais on parle toujours et qu'on ne voit jamais ; et voilà que pour avoir fait une exception en ma faveur elle a failli tout compromettre. J'étais assis sur le divan cramoisi de l'hôtel Astoria de New-York, le dernier tableau, lorsque le plateau s'est mis brusquement en mouvement... deux mètres de plus et les spectateurs n'y comprenaient plus rien. Moi j'ai compris pourquoi la République des femmes tournait si bien sur son plateau : les maris attendent à la sortie.

Jacques D'ANTIBES.

LA VIE D'ARTISTE

ou Walter Rummel

Il s'est assis, hier, devant un immense Steinway — double ou triple queue — et devant un non moins immense auditoire avide de Liszt, envoûté au fin fond de la Salle Pleyel les trilles de la *Canzonetta del Salvador Rosa* et les phosphorescences napolitaines de la *Tarentelle*. C'était la rentrée de Walter Rummel à Paris. Pianiste pour les dames musiciennes et bel homme pour toutes les autres, Rummel présente un masque sur lequel les sculpteurs se sont avidement précipités. J'entendais dire :

— Qu'il est beau ! Il est trop beau !

Dame ! Mesdames, ce n'est pas un héros, c'est le Héros. Walter semble l'incarnation plastique du Son. Son regard a les profondeurs glauques de *La Mer* debussyste. Apollon traite ainsi certains de ses apôtres sur qui il semble avoir fait inscrite cette mention magique : « Artiste ». Dangereux et magnifique privilège, que cette stature imposante, à peine ventripotente et sommée d'une tête de dieu !

Mais, pendant une pause, elle-même sonore de l'écho de *Rêve d'amour*, j'entendis un voisin, qui devait être l'un des familiers du maître, dire :

— La chose qui m'étonne le plus, c'est que Rummel n'ait pas oublié son concert !

— Oui, continua-t-il pour répondre à une objection, ce pianiste est l'homme le plus étourdi de la terre. Quand Francesca, sa charmante et merveilleuse compagne, veille sur lui, il est muni d'un habit, d'une chemise blanche, d'un pantalon et d'escarpins vernis. Il jouit même d'un piano ! Mais si l'Egérie est absente, Walter arrive dans la ville où il doit se faire entendre sans cravate ou sans gilet. On expédie alors des émissaires qui apportent les objets oubliés, qui sont trop grands ou trop courts. Une fois, Rummel dut jouer en veston gris, faute d'habit noir. Mais le plus beau, ce fut à Rabat, où son Steinway arriva sans pieds et où l'artiste dut déclarer au public : « Je ne puis tout de même pas jouer couché à plat ventre ! »

— Pardon ! interrompit une dame, la plus étonnante aventure de cette tournée marocaine fut celle-ci : le piano à queue avait été dévoré par une nuée de sauterelles.

Le sonnet 123e, de *Pétrarque*, interrompit le bavardage, mais, aussitôt après, l'ami intime, qui avait encore une histoire à placer, reprit la suite des étourderies rummeliennes :

— La plus extraordinaire, dit-il, se manifesta à Genève, au cours d'une session de la S.D.N. M. Benès avait donné à l'hôtel des Bergues une grande soirée à laquelle étaient conviées toutes les personnalités des rives du Léman. Le Premier tchèque se tenait à l'entrée des salons, serrant la main des invités. Entre Walter Rummel, les yeux perdus à l'horizon et qui, dans son songe, aperçut vaguement une main tendue. Alors, le musicien mit la sienne à sa poche et en tira la carte d'invitation qu'il remit à M. Benès.

◆◆

Mais la parole passait de nouveau à Liszt et à ses promenades sentimentales avec la comtesse d'Agoult. Puis retentit une *Marche héroïque* après laquelle les ayants droit s'en allèrent féliciter l'artiste au foyer.

— Vous avez, lui déclara une blonde éternelle, l'admiration de tous. Tout à l'heure, j'ai surpris cette réflexion du machiniste au pompier : « Hein ! mon vieux, crois-tu ? Et il fait tout ça à la main ! »

Walter Rummel était ravi :

— C'est que je joue aussi, dit-il, pour le machiniste et le pompier. Je joue même, parfois, pour le valet de chambre. Un après-midi, dans une villa magnifique de la Côte d'Azur, je me faisais entendre chez un riche Anglais, quand son valet, Anglais également, vint me demander : « Oh ! monsieur Rummel, vous ne voudriez pas encore nous jouer quelque chose ? » J'étais flatté. « Bien volontiers, mon ami. Je suis heureux que vous aimiez la musique. » Et j'allais reprendre un *Nocturne*, lorsque l'indigne serviteur me déclara : « Ce n'est pas la raison, monsieur Rummel. C'est seulement parce que le thé n'est pas encore prêt. »

L'entrée de Horwitz, impresario épanoui au succès, changea le cours de la conversation. On passa aux souvenirs de tournées.

— Savez-vous, dit Rummel à son manager, comment vous m'avez été annoncé un jour dans un palace suisse ? « Maître, me déclara le concierge, votre contremaître est en bas ! »

Il fallait bien céder la place aux dames qui venaient complimenter Rummel. L'une d'elles s'avança :

— Ah ! maître, prononça-t-elle, la bouche en machin de poule, vous avez joué divinement. Est-ce que vous le faisiez exprès ?

— Non, Madame, riposta le pianiste, c'était par hasard.

Walter Rummel est un Parisien, né d'un père anglais et d'une mère américaine. L'origine lointaine de sa famille est allemande : pour son arrière-grand-père, Chrétien Rummel, Wagner, qui était son ami, écrivit un quintette pour clarinette. Mme Rummel, la mère, était née Leila Morse et fille de l'inventeur du télégraphe. Ces Morse étaient comblés de dons : Leila était une pianiste exquise et son père, S.-F.-B. Morse, comptait parmi les peintres estimés. C'est au cours d'une traversée Europe-Amérique qu'il conçut son célèbre appareil. Il fut frappé de la distance et de la séparation des deux mondes qu'il rêva de rapprocher.

Le petit Walter, dès son baptême, reposa dans les bras de l'amour : il avait été tenu sur les fonts par Mathilde Wesendonk, l'inspiratrice de *Tristan*, celle pour qui Wagner voulut se jeter dans le Grand Canal de Venise.

◆◆

Il arriva dans le Paris d'avant guerre, beau comme un dieu, grand comme une flamme. Son premier ami fut Claude Debussy, dont il recueillit l'enseignement direct et consola l'amertume. Dans cette salle de travail située sur le chemin de fer de ceinture et où la table disparaissait tous les quarts d'heure sous la fumée des trains, l'auteur de *Pelléas* avoua sa détresse secrète à son jeune disciple :

— Je me sens, disait-il, un chef de gare qui attend un train qui n'arrivera jamais !

Une autre sensation de « Claude de France » était de tourner dans un cercle d'où il ne pouvait pas sortir. Et Rummel expliquait cette angoisse par le duel, chez Debussy, entre l'artiste et l'artisan. De là leurs discussions :

— Grattez, grattez toujours, conseillait le maître, jusqu'à ce que vous trouviez une surface musicale tout à fait pure.

— Mais à force de gratter, objectait le jeune pianiste, on fait un trou !

En Suisse, Walter Rummel rencontra Paderewski, qui voulait l'attacher à lui dans le culte exclusif de Chopin ; il pèlerina sur les traces de Liszt, qui avait été l'ami de son père. Mais le souvenir de Claude Debussy le ramena à Paris, où il devait découvrir l'une des colonnes de son art, Isadora Duncan, celle qui, selon son cœur, lui donna le sens plastique de la musique et lui communiqua les secrets du rythme.

Isadora, ce fut la Grèce, la danse devant l'Acropole. L'illustre danseuse rêvait de fonder une école à Athènes ; des amis avaient pressenti les ministres intéressés à cette œuvre, et ce fut tout le cabinet hellénique qui fut convié, dans un palais de la capitale, à un récital à l'issue duquel l'appui officiel devait être accordé.

Les ministres s'étaient fait accompagner de leur famille, ce qui faisait bien soixante personnes au lieu des douze autorités attendues.

— Mais je n'ai pas invité tout ce monde ! s'écria très haut Isadora.

La confusion fut vive. Les gouvernants se retirèrent, vexés. Et l'école d'Athènes tomba à l'eau.

Ainsi parlait Isadora, dionysiaque et oraculeuse.

L'auditoire de Walter Rummel, c'est l'Europe, c'est le monde.

◆◆

Rummel sait que Sir Edward Grey adorait la musique et que M. Asquith n'y comprenait rien. Mais, à Londres, il essuya ce conseil très rosse de Bernard Shaw, faisant allusion aux commentaires dont le musicien encadrait ses exécutions :

— Vous devriez parler davantage pendant vos concerts, lança le féroce humoriste, et jouer moins.

L'audience des foules, c'est le message à la mer. Rummel a éprouvé les réactions des auditoires les plus variés, si prompts à Paris dans leurs réactions, si longs à dégeler en Hollande. Mais les plus attentives, les plus pieuses devant la musique, ce sont ces assemblées de mineurs du Borinage ou de *cockneys* de Londres devant qui Walter Rummel aime tant à jouer. Un jour, le grand pianiste donna un concert dans une colonie pénitentiaire pour jeunes gens et il demanda ensuite à ses auditeurs d'exprimer leurs impressions en quelques mots. Alors, un enfant se leva, qui prononça des paroles merveilleuses, parce qu'il avait senti passer, à travers les barreaux de la cage, le grand souffle libérateur de la musique.

— Alors, il faut donner des récitals dans les prisons, dis-je à Walter Rummel qui me racontait cet incident.

— Sans doute, mais à petites doses. Rien ne grise comme la musique. Je l'ai justement éprouvé en jouant dans une prison anglaise où était enfermé l'écrivain Bottomley, condamné pour chantage. Comme j'exécutais un prélude de Bach, je sentis un homme me tomber sur les épaules, pour me faire rouler à terre. C'était un prisonnier, devenu fou subitement.

« On est prié de ne pas sauter sur le pianiste » reste donc une formule pratique, bonne pour les *saloons* du ranch comme pour les geôles du Royaume-Uni.

SAINT-FLORENT.

UN BAR DANS UN MUSÉE

Le musée de l'Homme, au Trocadéro, à quoi fut d'abord adjoint un cinéma, est désormais prolongé par un bar.

Le bar est une nouveauté suffisamment imprévue dans les mœurs des musées pour que sa naissance soit l'occasion d'exégèses, courts essais de philosophie parisienne, échos, petits papiers et sujets de conversation.

Quand le bar est l'annexe du musée de l'Homme et le dernier en date de ses prolongements, le rapprochement entre les deux institutions fait revenir entre amygdale et palais un petit fumet satire.

Or pour du pithécanthrope, on aboutit à l'homme de bar qui appartient à la plus récente, sinon à la plus civilisée des races humaines.

■ ■

Pour un peu, serait-on justifié à prolonger les travaux des ethnographes par la description d'un homme au système pileux habilement dessiné, au front précocement dégarni, au teint vivement coloré. Il se nourrit de tubercules frits dans l'huile, refroidis et séchés, du fruit de l'olivier et de tous petits polygones d'un pain sans croûte. L'une de ses occupations favorites, en dehors de la recherche perpétuelle d'une compagnie, comme font les nomades navigateurs des îles de la Micronésie, est de manipuler des petits polyèdres d'os ou d'ivoire, portant sur leurs faces des figures assez semblables à celles qui ornent les cartes à jouer.

■ ■

Est-il seulement fantaisiste de dire que le bar et les boissons fortes ayant pris une telle importance dans notre civilisation, c'était une injustice à réparer que de leur donner leur place dans le musée de toutes les civilisations ?

■ ■

Avant de m'arrêter au bar, j'ai longuement parcouru l'admirable musée. Et quand je m'assis devant un demi sur l'un des petits fauteuils en tubes nickelés, j'étais dans cet état d'esprit second qui est celui de tous les visiteurs après qu'ils ont passé deux heures devant les vitrines où sont étalés, classés et disséqués, les caractères des races, physiques et moraux.

Les lithos de Daumier ou les dessins de Dubout laissent ainsi sur l'œil impressionné un don de seconde vue et font saisir à notre regard rafraîchi le caractère des gens étalé sur leur visage.

■ ■

Un couple de Japonais se glisse timidement jusque vers une table. Ils commandent du thé. On pourrait croire, tellement ils se font petits, qu'ils savent que nous n'ignorons plus rien de la cambrure de leur tibia et que nous apercevons sous jupe ou pantalon leur fémur court et trapu. La jeune Japonaise, comment se le cacher, elle a le sein « en forme de calotte de sphère », comme disent les ethnographes.

■ ■

Une jeune femme, à la marche lente, qui porte un vaste raglan sous un petit visage, s'assied avec précaution.

— Non, pas dans un club, dit-elle doucement. Ils me fatiguent.

Je l'ai déjà rencontrée, là-haut, dans le musée, auprès d'une vitrine dont son mari voulait l'écarter, celle où sont exposés, aux différents âges, des embryons humains, au squelette coloré en rose comme les préparations microscopiques.

Je l'avais, là-haut, entendue murmurer :

— Mais non, ils ne me font pas peur. Ils sont, au contraire, très mignons.

Et, passionnément, elle avait suivi au long de la vitrine le développement du mystère qui s'accomplissait en elle.

Maintenant, assise, elle souriait et rêvait aux jolis petits bonshommes roses. Et elle tenait ses deux mains nouées sur son ventre, comme elles font toutes dans cet état.

Quant au mari, de taille assez courte, j'eus l'indiscrétion de l'écouter dire dans l'orgueil de sa future paternité :

— Tu as vu... un mètre soixante-trois, ils le classent dans les tailles moyennes.

■ ■

Cependant, nous étions tout le public, sept personnages rêvant sur eux-mêmes dans ce hall nu, d'un froid sévère — couleur et température — entre la tête de l'île de Pâques, que rapporta Pierre Loti, et le mât de Totem, surmonté du grand méchant loup et que rapporta Paul Coze, et qui sert d'enseigne au bar, examinant à la dérobée la couleur de nos iris, la forme de nos crânes, la qualité de nos cheveux ; essayant de calculer notre indice nasal ou cachant contre le cuir de nos fauteuils des taches héréditaires, remontant dans le passé, nous ressouvenant selon les cas que le grand-père Joseph courut les aventures, ou que grand'mère Julie fit un voyage en Amérique du Sud, ou que la bonne Carcassonne, d'où vient toute branche mâle de la famille, fut jadis livrée à toutes les atrocités sarrazines.

■ ■

La servante est brune et brachycéphale. Mais, avec ces coiffures retroussées, toutes les femmes ont l'air brachycéphales.

Le patron du bar, associé avec sa mère, est un jeune étudiant qui, travaillant jadis dans les étages de l'ethnographie, eut l'idée de s'installer limonadier dans le hall.

— La clientèle du musée, me dit-il, n'est pas la mienne. J'essaie de m'en créer une autre dans le quartier. J'ai déjà un habitué qui vient, chaque midi, prendre ici le petit repas à 12 francs.

■ ■

Ce bar, qu'on aurait pu croire à tendance populaire et destiné à appuyer l'effort vulgarisateur et culturel du musée de l'Homme, affiche des prix de demi-luxe. La tarte y coûte quatre francs et l'apéritif six ; l'entrecôte-minute, douze francs.

Le jeune patron rêve d'un établissement du genre de ceux que sait ouvrir Georges Carpentier.

— C'est froid pour l'instant, avoue-t-il. Le jour de l'inauguration, je mis des plantes vertes. L'administration exige que la végétation soit, ici, exotique et d'essence rare. J'attends qu'on me la livre. La tête de l'île de Pâques émergera de massifs de fleurs.

Jadis, du temps du Trocadéro, les jours de juillet, quand on conduisait les enfants devant les silex taillés ou polis, et l'intérieur auvergnat reconstitué, on s'arrachait les places sur la terrasse en rotonde, au-dessus des grottes en rocaille et des croupes taillées par Barye, pour boire du soda et de la grenadine.

Désormais, les étés à venir pourront voir les Parisiens, sous des parasols élégants, déguster des jus de pamplemousse et du pale ale devant la tour Eiffel et le paysage calme qui s'étend aux pieds de la colline de Chaillot.

Jean BOUCHON.

La Statue du Maréchal

Nous allons comme des pèlerins sur la terre marocaine, pour glorifier une fois encore le souvenir du grand Africain — dont le nom est désormais entré dans la légende, et, cependant, il y a quatre ans seulement le maréchal Lyautey expirait à Thorey, le 27 juillet 1934 et il y a trois ans son corps quittait la terre de France, salué dans le port de Marseille par ses tirailleurs et ses spahis postés sur les môles de la rade pour être transporté dans un mausolée à Rabat, auprès duquel nous nous sommes recueillis.

L'inauguration à Casablanca de la statue élevée à la gloire du maréchal est le geste suprême de la France et de notre Empire d'outre-mer reconnaissant.

Déjà, après avoir franchi le détroit de Gibraltar, en longeant la côte espagnole incertaine et tragique, à peine arrivés à Tanger, chacun se sent imprégné de la grandeur outremer que notre pays doit à Lyautey, tant son génie y a laissé une empreinte immortelle.

Le miracle marocain

Le vendredi soir, le général Noguès donna en sa résidence de Casablanca, en l'honneur des autorités françaises et indigènes un dîner d'une ordonnance impeccable. Cette résidence où le général se rend deux fois par mois est telle qu'elle fut en 1914 ; elle était alors la seule résidence générale du Maroc. Au nombre des chefs indigènes, le grand vizir, un vieillard au teint rose, à la physionomie expressive et douce, auquel la cure de Vittel donne une éternelle jeunesse, son fils, le pacha de Casablanca, philosophe et rêveur, Si Mammerit, A.D.C. du sultan, qui parle notre langue en virtuose et Ben Ghabrit, le plus parisien des Africains.

La cérémonie de l'inauguration de la statue équestre du maréchal Lyautey a eu lieu samedi matin, en présence du sultan, du ministre de l'Air, arrivé la veille par les airs comme il convient, et de la maréchale Lyautey. La statue du maréchal, l'œuvre de M. Cogné, dévoilée aux accents de la *Marche Lorraine*, est dressée sur la place Lyautey, devant le palais de justice, rahaussé du rouge et du blanc de la fière garde noire.

Après les discours de M. Guillemet, président du comité, de M. Marazzani, du résident général, de M. Louis Gillet, en académicien, et de M. Guy La Chambre, Sa Majesté le sultan prit pour la première fois la parole en public. C'est là une dérogation aux usages. Il affirme son loyalisme et son amour pour la France. On détache des discours, comme résumant la pensée du maréchal : « Cette politique de la main dans la main, le monde peut nous l'envier, car il n'en est pas de plus belle. Et enfin cet amour de tout ce qui était marocain qui se dégageait de sa personne, de ses mouvements et de ses paroles d'action. Nous ne concevons pas de redressement sans que le Maroc y figure comme partie agissante et prenante ».

Le général Noguès a tenu à prendre lui-même le commandement des troupes qui représentent toutes les unités tenant garnison au Maroc, suivant l'ordre du résident général qui a voulu, par le symbolisme de cette parade, rendre manifeste l'hommage que le Maroc doit au souvenir du maréchal, dont il fut l'élève, dont il est le continuateur.

Toutes les couleurs de l'arc en ciel marocain dans ce défilé, lumineux comme l'Orient : burnous, djellabahs, selles de pierreries harnachements d'or et d'argent, trompettes éclatantes. L'armée s'affirme magnifique et empanachée au son des musiques militaires : les généraux, la garde noire, la garde chérifienne, les grands chefs indigènes, les zouaves, les spahis, les chars d'assaut. Ils passent comme des héros de légende, des centurions romains, des conquistadors, tels la légion, les cavaliers des tribus, les partisans. La musique des tirailleurs est la synthèse de cette féerie ; le rouge de leur tunique, le blanc de leurs tambours et de leurs baudriers, le bleu de leur pantalon forment comme un drapeau mouvant. Soixante-dix avions survolent enfin cet immense déploiement de forces terrestres.

Comment ne pas évoquer une fois encore l'homme qui apparaît comme le plus complet, le plus extraordinaire de notre temps, dont le nom est inséparable de notre empire d'outremer ? L'œuvre de Lyautey porte la marque du génie. Dans « ses lettres du Tonkin », il rêvait déjà de faire vivre une idée, de faire surgir un empire, des villes, des ports ; n'a-t-il pas réalisé, et au delà, les espoirs de sa jeunesse ?

Grâce à l'œuvre du maréchal, à peine a-t-on franchi le sol du Maroc, en présence de tant de merveilles sans cesse renouvelées, on ressent une fierté française. Son empreinte dans notre empire d'outre-mer est désormais immortelle. Faut-il donc traverser les mers pour avoir le sentiment de notre grandeur ?

A ceux que les brumes, les luttes, les incertitudes de la métropole découragent, nul doute que la vision du Maroc ne leur donnerait des raisons d'espérer et la volonté de défendre jalousement notre empire africain.

Les combinaisons de la politique vues au delà des mers nous paraissent encore plus misérables qu'ici. C'est la France que tous servent, à la façon de pionniers et d'apôtres. Ici, on se refait une âme française.

André de FOUQUIERES.



les HOMMES ET les LIVRES

«Prométhée délivré», de Georges Blond

Le nouveau livre, très attachant, de M. Georges Blond, pose, à propos du roman, un problème de première importance, celui de la convergence et de l'unité d'action. Il témoigne d'une sève intense. Il a enfin une atmosphère particulière, faite d'inquiétude, de désir et de mystère, qui lui vaudra, je pense, un nombreux public. Car, si je partage entièrement l'avis de Duhamel sur la radio, je ne pense pas que cette forme de vulgarisation puisse nuire au livre romanesque, que celui-ci repose sur la réalité, sur le rêve ou sur les deux. Le roman est un besoin, une sorte de faim de l'esprit, qui ne saurait disparaître. Aujourd'hui, avec les vies et les époques ranimées, il touche à l'Histoire et peut parfois se confondre avec elle. Ou bien il touche à la médecine et à la clinique. Ou bien il touche à la féerie. Le *Prométhée délivré* (1) de M. Blond touche à la psychologie sensuelle et, accessoirement, à l'action dissolvante de Paris sur la province. Il effleure aussi la question de la famille et de l'hérédité. C'est un complexe, mais cohérent, avec des parties de vive lumière et d'autres volontairement laissées dans l'ombre, où peut se complaire et jouer l'imagination du lecteur.

" Une analyse ne peut donner qu'une faible idée de ce dialogue déchirant... Il y a là un accent nouveau... Il faut lire Prométhée délivré "

Le thème général, et sur lequel je reviendrai, est celui-ci : un homme âgé, de grand talent oratoire, Calviac, marié, père d'une grande fille, Jeanne, en âge de se marier, naïf, mari d'une femme revêche, avocat renommé et tenté par la politique électorale, a une maîtresse, Claudine, qu'il adore et qu'il vient retrouver à Paris. A quel milieu appartient celle-ci, il l'ignore, et le lecteur l'ignorera comme lui, car, au milieu du livre, l'intérêt passe du père à la fille, et c'est une faute dissimulée de Jeanne, laquelle prend dans le récit la place de Calviac, l'auteur de ses jours. Au moment où le secret de Claudine semblait devoir nous apparaître, il nous échappe et est remplacé par celui de cette petite provinciale, plongée brusquement dans le sombre gouffre de Paris.

Mon père, qui connaissait son métier comme personne et y avait, comme Flaubert, beaucoup réfléchi, disait, en joignant les doigts de ses deux mains en corbeille : « La cohérence romanesque est, pour le lecteur, une grande facilité, car elle ne disperse pas son attention. » Cependant la vie n'est pas toujours cohérente et l'un des chefs-d'œuvre, sinon le chef-d'œuvre, du roman anglais — *Les Hauts de Hurlevent,* d'Emily Brontë — porte sur deux générations, avec des déviations de caractère. Dans les livres de Proust, la lumière, hors de toute répartition, passe d'une figure ou d'une silhouette à une autre, avec une déroutante facilité. Au lieu que les contes de Maupassant, par exemple, sont puissamment cohésifs et ne laissent rien au hasard. La césure de sujet, que certains reprocheront au livre de M. Blond, contraste avec la minutie de sa peinture en général et doit tenir à une cause profonde, dont il ne nous donne pas la clé et qu'il nous laisse la facilité de déterminer. Je dis la facilité, pour ne pas dire la difficulté.

■ ■

Calviac nous est décrit en fonction de sa maîtresse, Claudine, avec laquelle il forme un contraste absolu. C'est l'homme de cinquante ans qui, de sa vie, n'a pas connu l'amour physique jusqu'au moment où il lui est révélé par la rencontre d'une jolie fille attachée à lui brusquement, comme au point fixe d'une vie aventureuse, et dont il ne sait rien. Certaines paroles d'elle laissent supposer qu'il lui est un repos dans une grande agitation morale et immorale et qu'elle aurait songé un moment à l'arracher à son existence provinciale pour l'associer à ses aventures, puis qu'elle y aurait renoncé. Ces deux êtres sont ainsi reliés — pour combien de temps ? — par quelque chose de fragile et de souple à la fois dans l'irrégulier et l'accidentel. A un mouchoir parfumé demeuré dans la poche de son père, Jeanne, encore sous l'aile familiale, a deviné que celui-ci avait une liaison cachée; et Calviac, soupçonnant sa perspicacité, lui fait une scène qui la bouleverse et qui sera vraisemblablement à l'origine de son trouble et de son malheur. Mais l'auteur n'y insiste pas. A la suite de cette scène, le père décide de marier son enfant le plus tôt possible et de lui constituer une dot. Il décide aussi de rompre avec Claudine, en cessant brusquement de venir la retrouver à Paris.

L'homme propose et son désir dispose. Calviac revient à Paris et, au lieu d'aller coucher à l'hôtel, porte sa valise chez Claudine. Là il assiste, derrière un rideau, à l'arrivée d'une sorte de rastaquouère, qui ne lui dit rien qui vaille, et il conçoit, contre Claudine, d'ailleurs réticente, un soupçon vite évanoui. Sa résolution de fuite n'en est pas moins inébranlable. Après une délicieuse promenade d'adieu à travers Paris, les amants se séparent au bord de la Seine et Calviac ressent au cœur un grand vide, garde longtemps dans les yeux le petit mouchoir blanc de l'amie disparue à jamais. Un « jamais » qui ne sera pas de longue durée. En quittant le domicile d'un ami qui séjourne à Paris, ce quinquagénaire, contradictoire comme tous les passionnés, prend un taxi et court au domicile de sa maîtresse. Il la surprend au moment où elle va partir en automobile pour une destination ignorée, avec des amis pittoresques dont le rastaquouère susdit. Cette randonnée, rapide, mystérieuse, vers Auxerre et Avallon, est un chapitre des plus singuliers et des mieux venus de *Prométhée délivré.* Il semble à Calviac que Claudine ait à accomplir une mission secrète avec ses quatre compagnons. Lors d'une station dans un hôtel de province, elle demeure longtemps seule, enfermée dans une chambre avec quelqu'un qu'on ne voit pas et à qui elle a donné rendez-vous; et la jalousie du vieil avocat s'éveille terriblement. Enfin elle reparaît, mais sans un mot d'explication.

« — Non, répéta-t-elle. Ce n'est plus possible et tu dois me quitter.

« Elle haussa les épaules avec violence.

« — C'est toi qui avais raison ce matin, ton instinct te guidait bien. Tais-toi. Tu ne peux rien pour moi. Personne ne peut rien pour moi, personne. Je suis exactement tout ce qui peut détruire ta vie, Calviac, je suis, comme on dit chez toi, une mauvaise femme.

« — Claudine, ma chérie, tu es folle.

« — Non, non, laisse-moi. Il ne faut pas essayer de me changer, ce n'est plus possible. Si, il y a longtemps, je t'assure, je le sens, je le sens. »

Cette scène est pathétique. Elle nous laisse deviner dans Claudine une aventurière, lasse par moments de l'aventure, et qui aurait l'envie de se fixer. Mais elle ne veut pas avoir le remords d'arracher à sa vie tranquille un homme de valeur et que demain peut-être elle n'aimera plus. Cependant nous sentons qu'il s'est formé, entre ces deux êtres, quelque chose d'indissoluble et que les obstacles, d'un côté comme de l'autre, n'arriveront pas à détruire complètement.

■ ■

La seconde partie, ai-je dit, de *Prométhée délivré,* est le portrait de Jeanne, une demi-égarée, la fille de Calviac qui continue, sous une autre forme, le désarroi paternel. Nous la voyons à la consultation d'un médecin inconnu d'elle, compatissant, auquel elle doit avouer un mal secret, conséquence d'une faute absurde et peu précisée, commise avec un bellâtre de son entourage auquel elle s'est livrée. Sa mère étant tombée gravement malade, elle vient à Paris pour prévenir son père; et le flottement psychologique où elle se trouve lui fait écouter les propos audacieux d'un personnage rencontré dans un dancing, puis d'un autre — l'homme au chapeau taupé — qu'elle a abordé naïvement dans la rue, pour lui demander le chemin d'une église. Vous voyez ici le procédé de l'auteur. Il nous montre l'égarement en action, au lieu de nous le décrire, et l'effet est saisissant, à la fois dramatique et romanesque. Quand elle arrive au bord de la Seine, après une marche fatigante, nous avons la pensée du suicide. Elle aussi l'a, mais elle se contente de la côtoyer.

Or Jeanne est laide, elle le sait, et cette laideur, jointe à son hypersensibilité, est l'explication majeure de son personnage : « Nous gardons ainsi de nous-mêmes un certain nombre d'images successives plus ou moins éloignées les unes des autres, qui sont des jalons sur la route de notre vie et entre lesquelles nous n'établissons le lien du temps et des circonstances que par un effort de la pensée. »

Sur ces entrefaites, la mère de Jeanne, Augustine Calviac, lui apprend qu'elle et son père vont être frappés d'une amende fiscale pour évasion de capitaux envoyés en Suisse indûment, sous le couvert des œuvres d'un abbé Feuillet, de leurs amis : « Le montant n'est pas important, mais c'est pour la situation de ton père. Je viens de voir le préfet; il me dit que cette histoire est déjà connue à Castres, chez le concurrent de ton père, je ne sais comment. Je ne sais vraiment que faire. Rien de pire ne pouvait nous arriver. » C'est ici la transition avec une partie politique de ce roman psychologique, qui complète le tableau de la province, contigu à celui de Paris.

Cette fois Jeanne a retrouvé son père, en subsistance bien entendu chez sa maîtresse Claudine, dont il n'a pu, décidément, se séparer. Il est en train de lui téléphoner. Il semble très ému : « Oui, oui, demain. Quand tu voudras... Je pourrai passer... » Jeanne intervient d'une voix ferme : « Demain vous ne serez plus à Paris, père. » Il paraît stupéfait, elle ajoute : « Je venais justement vous dire pourquoi ».

La jeune fille expose l'affaire de l'évasion de capitaux. Calviac l'écoute, le visage inquiet. Quand il comprend de quoi il retourne et que son nom est compromis, il s'écrie : « L'imbécile ! » Puis ajoute : « Comment a-t-elle été assez bête pour prendre ce risque, sachant ce que cela pouvait me coûter ?

« — L'imbécile, l'incroyable imbécile !

Mais Jeanne lui tend un télégramme : « J'ai reçu ce matin ce télégramme d'Agnès. Maman est alitée. Elle est très mal. Tenez... » Calviac lit et, perdant la tête :

— Qu'elle crève, après tout !

— Père, taisez-vous !

— Quand je pense que toute ma vie j'ai vécu auprès de cette idiote et que je l'ai épousée par raison !... Faut-il que j'aie été aveugle toute ma vie pour rester auprès d'elle ! Maintenant, en deux jours, elle gâche mon travail de vingt-cinq ans... Et si je veux l'abandonner ?...

— Vous ferez ce que vous voudrez, mon devoir était de vous prévenir.

Mais voilà que Jeanne laisse, en phrases entrecoupées, entendre à son père ce qu'il en est de la maladie que lui a révélée le médecin. A la colère succède chez Calviac, devant cette révélation inattendue, une douleur inexprimable, jointe à un sentiment de honte pour lui-même...

— Vous demeuriez ici, père ?

Il dit « oui » en hésitant. Il guettait le visage de sa fille. Il ajouta avec embarras : « Qui eût dit que nous nous rencontrerions ici ?... »

Une analyse ne peut donner qu'une faible idée de ce dialogue déchirant entre un père faible, aux mains d'une femme énigmatique, et une enfant déchue, dont les idées vacillent, mais en qui subsistent la pitié et la fierté. Il y a là un accent nouveau. L'auteur a-t-il eu raison de continuer par le spectacle d'une réunion politique où l'on chante *L'Internationale* et où nous quittons ainsi le terrain familial et psychologique ? Je laisse aux lecteurs de *Prométhée délivré* le soin de le déterminer. Toujours est-il que, tandis qu'elle soigne sa mère toujours plus malade, Jeanne trouve, un matin, sur la table, un billet de son père à son adresse, ainsi conçu : « Je suis absolument obligé de me rendre à Paris. Je rentrerai après-demain soir. Je n'ai pas voulu te réveiller. Si ta mère allait plus mal, télégraphie-moi. » C'est le cas de dire : « Amour, amour, quand tu nous tiens. »

Il faut lire *Prométhée délivré.*

Léon DAUDET.
de l'académie Goncourt.

(1) Fayard, éditeur.

LES LETTRES CHEZ LA CONCIERGE

FRANCIS JAMMES ET L'ACADEMIE

On a dit que Francis Jammes avait refusé tous les honneurs, y compris l'habit vert.

Ce n'est pas tout à fait exact. Le poète béarnais se présenta à l'Académie en 1924, au fauteuil de Pierre Loti. Mais, après cinq tours de scrutin, ce fut Albert Besnard qui fut élu à ce siège par seize voix, tandis que Jammes n'en obtint que treize.

Seulement, après cet échec, Jammes ne voulut pas se présenter de nouveau. « *Leur* académie, je m'en moque », disait-il à Francis Carco, qui l'a raconté dans ses mémoires.

UN GRAND MARIAGE LITTERAIRE

Le Tout-Paris littéraire a rivalisé d'émulation pour donner des témoignages d'amitié, samedi dernier, à M. André Maurois, à l'occasion du mariage de sa fille, Mlle Michelle Maurois avec M. Serge de Kap-herr.

Le chanoine Mugnier, grand aumônier de la République des lettres, a béni les jeunes époux ; l'Académie française a fourni les témoins : MM. Abel Hermant et François Mauriac. Enfin, les enfants d'académiciens éventuels, Mlle Daphné Vaudoyer et M. Olivier Henriot, étaient demoiselle et garçon d'honneur. Ne parlons pas de l'assistance, où figurait tout ce qui porte un nom d'écrivain. Le Paris littéraire est une grande famille.

QUAND NAPOLEON S'OCCUPAIT DES POMPIERS

Un des grands incendies de l'histoire éclata, le 1er juillet 1810, au bal de l'ambassade d'Autriche, à Paris. Il s'en fallut de peu que Napoléon et Marie-Louise ne fussent parmi les nombreuses victimes.

M. Georges Girard, qui évoque cette affaire dans *Le Figaro littéraire,* raconte quelles sanctions furent prises, par ordre de l'Empereur : le préfet de police révoqué, le commandant des pompiers destitué, l'architecte et l'ingénieur qui avaient organisé la fête, arrêtés. Quant aux pompiers, Napoléon écrivit au ministre de l'Intérieur : « Il n'y avait que six pompiers, dont plusieurs étaient saouls... Faites connaître mon intention que les cinq qui s'étaient saoulés soient chassés. »

M. Tasso a de la chance que Napoléon ne soit plus là !

LE 20e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'APOLLINAIRE

Il y a vingt ans aujourd'hui que le poète Guillaume Apollinaire est mort, des suites de ses blessures de guerre, deux jours avant l'armistice.

Les amis d'Apollinaire se réuniront aujourd'hui, à onze heures, auprès de sa tombe, au Père-Lachaise. A la même heure, le Poste-Parisien fera entendre la voix du mort, enregistrée, en 1912, aux Archives de la parole. Le phono et la radio au service de la poésie... La littérature n'a pas toujours à se plaindre des ondes autant qu'on le dit.

LA POESIE ET L'ACTUALITE

On se plaint souvent que les poètes s'enferment dans la tour d'ivoire.

En voici un qui en est sorti. C'est M. Tristan Klingsor, qui, dans le *Mercure de France,* écrit un poème : « Pour messire Neville Chamberlain » :

Que par la chanson, le livre et l'écritoire,
Il s'en aille à jamais de mémoire en mémoire,
Et de bourgade en ville,
Le nom de messire Neville
Chamberlain.

Pourquoi ne demanderait-on pas à M. Tristan Klingsor de dire son poème à M. Chamberlain, quand celui-ci viendra à Paris ?

LE CARDINAL TISSERANT

Saluons l'élection, à l'Académie des inscriptions, du cardinal Tisserant, pro-préfet de la Bibliothèque vaticane.

Sans doute, les ouvrages de ce grand érudit, les *Specimina Codicum orientalium,* par exemple, ne s'adressent qu'à un public fort restreint.

Mais ce savant, qui est un des membres les plus jeunes et les plus éminents du Sacré collège, méritait que l'Institut consacrât sa haute valeur.

CACAMBO.

FRANCIS JAMMES A HASPARREN

Hier, jour de la Toussaint, lumineux et tiède de cet automne qui prolonge les grâces de l'été de la Saint-Martin, je tournai machinalement les manettes de la radio, lorsque j'entendis :

— Entouré de sa femme et de cinq de ses enfants, le poète Francis Jammes, très malade depuis plusieurs mois, s'est éteint à Hasparren... Il perdait connaissance à l'heure même où sa fille cadette prenait le voile au couvent des Sœurs Blanches, à Lyon...

J'avais vu le grand poète pour la dernière fois lors de son apothéose à la matinée du théâtre des Champs-Elysées, l'été de l'Exposition 37, où, entouré de Paul Claudel et de François Mauriac, il avait tenu pendant des heures la salle bondée sous le charme de sa parole colorée et violente. Cela avait été tour à tour une prodigieuse évocation de sa vie et un réquisitoire sans aménité contre ceux dont l'admiration, à son gré, n'était pas de la qualité à laquelle il croyait pouvoir prétendre.

Surgissant avec sa vivacité coutumière, son béret basque à la main, il s'installa sur l'estrade entre ses deux amis et, de la voix et du geste, dirigea avec autorité cette séance. Parfaitement à son aise, chacun pouvait voir combien il s'amusait, enfant terrible et génial, des libertés qu'il prenait et que son talent et son prestige lui conféraient.

Oui, c'était un grand poète avec une « température », comme il l'avait dit lui-même, cette après-midi-là. Elle lui créait une personnalité bien à lui.

Mais c'est dans son pays basque, à Hasparren, où j'allais le voir longuement, en septembre 1935, que ma pensée l'évoque.

Après un séjour à Hossegor, je m'étais installée à Bayonne pour rayonner plus facilement : assister, à Orthez, à l'inauguration du monument de Pierre Lasserre et visiter, dans sa propriété d'Eyharteia, Francis Jammes, dont je désirais faire un croquis.

Il y avait de longues années que je ne l'avais vu. Après son échec à l'Académie française, il s'était terré dans sa province et refusait obstinément de se rendre à Paris... Je lui téléphonai et il m'invita pour le lendemain à Hasparren.

Bien qu'éloigné de Bayonne de vingt-trois kilomètres seulement, le petit chef-lieu de canton n'est pas d'un accès facile. Un car unique par jour le relie à la patrie du peintre Bonnat. Tout, dans ce pays admirable, depuis le temps jusqu'aux conducteurs des véhicules monstres, a un caractère tranché.

Une conversation générale me mettait au courant de la vie locale. Je remarquai les attentions très particulières pour les vieux, la complaisance des voyageurs les uns envers les autres.

J'avais indiqué que j'allais à Hasparren et m'enquerrai comment je pourrais retrouver la demeure du poète.

Tout le car se mit à me donner des renseignements :

— C'est facile. C'est sur la route. Alors, vous allez voir *notre* Jammes ? Mais il sera probablement dans son jardin. Vous ne pouvez le manquer. Le connaissez-vous?

Un peu plus, ces braves gens m'auraient assuré qu'il faisait partie du paysage. Sa silhouette lourde avec sa houppelande, son béret étaient légendaires.

Le car s'arrêta devant l'unique hôtel de la rue centrale, dépassant la propriété de Francis Jammes, qui me fut désignée par une vingtaine de doigts.

J'aperçus une petite haie plutôt qu'un mur qui entourait une maison blanche. La porte était ouverte sur une cour où picoraient trois poules. Sur le devant de la bâtisse basse s'étendait un jardin. L'ensemble du domaine avait des proportions et un aspect modestes.

Après avoir déjeuné à l'hôtel, je franchis la cour et sonnai.

— M. Jammes vous attend. Entrez dans la petite pièce, à côté du salon.

Je traversai le salon, assez sombre, donnant sur le jardin et me trouvai devant Francis Jammes.

Il portait même chez lui son fameux béret. Les yeux malicieux s'abritaient derrière de fortes lunettes, le teint s'illuminait d'ardeurs très vives, il avait le gave capricieux et blanc au bout du menton. Il le saisissait à chaque instant, d'un geste rapide de sa main, tantôt pour s'appuyer dans une attitude d'attention et tantôt le rejetant en arrière comme un objet trop encombrant. La vivacité était ce qui frappait le plus chez lui. Avec une agilité de jeune homme, il se déplaçait, malgré sa forte corpulence, sautait sur un canapé, attrapait son pied chaussé de fortes bottines, vous l'envoyait à la figure — tout ceci le plus naturellement du monde. Les sourcils très noirs donnaient un accent de vigueur à son visage, dont les yeux pétillants d'intelligente malice ne cessaient de vous scruter.

— Vous ne venez pas écrire des articles contre moi au moins ? me cria-t-il dès que je passai le seuil de la porte. Je ne veux pas être interviewé. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? *Ils* veulent me faire un procès parce que je leur ai dit la vérité...

J'étais au courant, en effet. Le poète lui-même avait ouvert le feu dans son dernier ouvrage : *De tout temps à jamais.* Son attaque était brève : « La postérité, avait-il écrit dans la préface, saura que je n'ai jamais cessé de m'élever depuis mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, j'avais alors vingt ans, contre le vice de notre siècle, qui est la *complication.* De mes tout premiers vers jusqu'à mes quatre livres de quatrains, incompris encore, sinon volontairement passés sous silence par une critique indigne d'écrire, la plupart du temps « corrompue » par l'argent de la publicité, la politique, l'opportunisme, la soif des honneurs — j'ai toujours suivi la même ligne... »

La critique avait réagi. Avec bonne humeur, par l'intermédiaire d'André Billy, de Pierre Tuc, par d'autres voix encore.

Je rassurai Francis Jammes et lui demandai si je pouvais faire un croquis.

— Comment donc. Allez-y !

— Vous n'avez pas besoin de poser, cher maître.

— Tant mieux, voilà ce que je ne sais pas faire.

Sa conversation était éblouissante. Je lui rappelai dans quelles circonstances je l'avais rencontré à Paris et combien les joutes auxquelles lui et Anna de Noailles s'étaient livrés étaient présentes dans ma mémoire.

— Ah ! chère, chère grande Anna, soupira-t-il, quels dons elle avait !

D'un bond, il avait quitté son siège.

— Voici le beau portrait qu'elle m'a donné, me dit-il, me tendant une photographie qu'il venait de chercher du salon voisin. Je l'ai toujours devant mes yeux. C'était un oiseau des îles, une merveille, une vociférratrice, un être inouï... Vous êtes bien de mon avis ?

J'acquiesçai.

Alors, Francis Jammes, sautant à pieds joints sur un canapé, s'écria, d'une voix tonitruante :

— Au fond, voyez-vous, c'était une « turque »... Voyez-vous quelquefois Gide ?

Je lui répondis par son vers célèbre :

— *Gide qui toujours flotte et revient d'Italie...* Non, je ne le rencontre plus, cher maître, mais l'auteur des *Caves du Vatican* va plus rarement en Italie.

Il n'y avait pas cinq minutes que je crayonnais lorsqu'on vint dire à Francis Jammes que des visiteurs l'attendaient.

— Allons les recevoir, dit-il. Je me souviens maintenant ce que vous m'aviez dit jadis. Jeune fille vous m'admiriez déjà et vous êtes un peu de l'époque de Clara d'Ellebeuse, je vous garde.

— Mais le car, cher maître, part à 6 heures.

— Tant pis. Etes-vous une mijaurée à craindre la pluie, un wagon malodorant ?

— Non, certes !

— Alors, voyez : le soleil vient d'entrer *chez moi ;* je vous montrerai mon jardin ; ma femme vous donnera du thé et vous ferez connaissance avec mes amis. Le soir, je m'arrangerai pour que vous puissiez regagner Bayonne.

Rien ne pouvait me plaire davantage. Je rangeai mes crayons, car un portrait « grandeur nature » se présentait à moi et on ne travaille jamais mieux qu'en ne faisant rien. Je dois à la vérité que je passai la journée la plus joyeuse, la plus divestissante qu'on puisse imaginer.

Marie SCHEIKEVITCH.

LES LETTRES  LES ARTS

Béranger, ou la popularité

par André BELLESSORT
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

Béranger reconnaissait qu'il avait été le plus heureux littérateur de son siècle et M. Lucas-Dubreton le confirme dans son excellente biographie si impartiale et si complète. Pourtant son enfance n'annonçait pas une vie aussi enviable. Né le 19 août 1780 à Paris, rue Montorgueil, chez son grand-père Champy, tailleur de son métier, Pierre-Jean de Béranger était le fils de M. de Béranger de Mersix, comptable dans une épicerie, bien qu'il descendit de l'écuyer Berangeri qui était venu se fixer en France et qui y était mort en 1571. Il chantera plus tard :

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Etes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble? Oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur velin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie.
Je suis vilain, très vilain...

C'est ce qu'il chante. Mais il écrira à la petite-fille de Lucien Bonaparte : « Je rougirais de déclarer que ce *de* ne m'appartient pas. » Et il dira à Lamartine : « Je me nomme bien véritablement *de Béranger*. Ma famille, quoique déchue par des revers de son ancienne aristocratie, est bien réellement noble. » Sa mère, Marie-Jeanne Champy, était modiste. Six mois suffirent à convaincre le comptable et la fille du tailleur qu'ils n'étaient pas faits pour la vie commune. La mère mit son enfant en nourrice et ne s'inquiéta plus de lui. Ce fut le grand-père qui, au bout de trois ans, l'envoya chercher. Le bonhomme Champy lisait les philosophes; la grand'mère, les romans de l'abbé Prévost; et les premiers livres que lut le petit garçon furent du Voltaire et *La Légende dorée*.

Pensionnaire quelque temps au Faubourg Saint-Antoine chez un abbé, les Champy l'expédièrent à Péronne où sa tante Turbaux tenait l'auberge de l'Epée Royale. La bibliothèque se composait uniquement du *Télémaque* et des théâtres de Racine et de Voltaire. Le petit Béranger vécut là les terribles années de la Révolution. D'abord garçon d'auberge — « qui avait souvent envie de casser les assiettes sur la tête des hôtes auxquels il était obligé de les donner », comme il le disait un jour à Benjamin Constant — il passa bientôt chez un orfèvre, qui ne l'entretenait que de ses amours, puis dans une étude de notaire en qualité de saute-ruisseau; puis il apprit le métier de prote. Son père, royaliste et conspirateur, sauvé par le 9 Thermidor, l'appelle et l'initie aux affaires; il a ouvert une maison de prêts sur gages, qui semble prospérer. C'est bientôt la faillite, et il achète avec l'argent qui lui reste un cabinet de lecture. Le jeune Béranger avait prouvé, malgré son extrême jeunesse, de telles aptitudes financières que des capitalistes lui proposèrent des fonds assez considérables pour recommencer. Il y a, il y aura toujours en lui un froid, patient et sûr calculateur. Mais ces affaires-là le dégoûtaient.

Il avait loué, Boulevard Saint-Martin, une mansarde au sixième, le fameux grenier. *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !* Sa mine chétive, sa calvitie précoce lui permirent d'atteindre la trentaine sans être happé par la conscription. Gendarmes et officiers de police respectaient ce front dégarni qui s'inclinait si poliment devant eux. Le chantre des victoires impériales demeura prudemment chez lui. Les femmes, nous dit-il, « auraient pu l'entraîner à des folies onéreuses »; mais, en dépit de sa « laideur » et de son air malingre, il eut de la chance. Pas tant que cela ! Une cousine, employée au cabinet de lecture, après avoir séduit le père, séduisit le fils et mit au monde un garçon dont il fut obligé de se charger et qui lui devint à certains moments une charge « très onéreuse ». Il avait retrouvé une jeune fille qu'il avait connue enfant, Judith Frère. Elle s'attacha à lui pour la vie. Il fut enivré d'amour parce qu'elle lui parlait sans cesse de travail et de gloire.

❖❖❖

Ce jeune homme, qui a déjà fait une douzaine de métiers, n'a qu'une vocation: écrire, être poète; et la crainte qui le harcèle est que son ignorance du latin n'en soit un empêchement. Idylles, poèmes mérovingiens, comédie, livret d'opéra-comique, que n'a-t-il déjà tenté ! Il écrit à Lucien Bonaparte et joint à sa lettre quatre ou cinq cents vers. Lucien le reçoit, l'engage à prendre comme sujet la mort de Néron, et lui envoie une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut : trois années d'arriéré, soit trois mille francs, et mille francs chaque année. Béranger tue Néron et adresse le poème au poète Antoine Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*. Sur les instances d'Arnault, Fontanes le nomme à un poste de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, aux appointements de quinze cents francs. La faillite de son père l'avait assombri; il recouvre sa gaieté et mène pendant quelque temps la vie de plaisirs d'un héros de Paul de Kock, d'un héros prudent. On commence à connaître ses chansons. Chez les Arnault on aime à l'entendre les chanter au dessert. On le presse de les publier. C'était le beau temps de la chanson bachique qui aujourd'hui a disparu. Le Caveau, fondé en 1729, carrefour de Buci, au cabaret du nommé Landelle, avait émigré au Rocher de Cancale. Désaugiers y introduisit Béranger. Il est bien oublié, Désaugiers, et pourtant de Béranger ou de lui quel était le vrai poète ? Béranger brûlait de publier ses chansons; il en avait fait l'épreuve : toutes les *Mort de Néron* ne valaient rien à côté du *Roi d'Yvetot*. Nous sommes en 1815; il a trente-cinq ans. Celui qui, par son influence, sera le plus grand bonapartiste de notre histoire littéraire n'a pas songé, dans ses premières chansons, à célébrer les gloires napoléoniennes. Même il a risqué une légère et plaisante satire de César dans ce roi qui, se couchant tard, se levant tôt, dormait fort bien sans gloire. On ne pouvait pas se fâcher; mais en 1815 c'était assez pour que les royalistes lui fissent signe comme à un ami. Béranger hésite. Il s'est senti brusquement bonapartiste jusqu'aux moelles quand les Alliés ont envahi Paris. Il écrit dans *Ma Biographie* cette phrase surprenante : « Il m'a toujours semblé que j'aurais été brave ce jour-là ! » Il se rend compte de l'impopularité des Bourbons; et ses *Chansons* paraissent. Il ne pouvait espérer un pareil succès.

Son programme est établi; il défendra la liberté, attaquera le cléricalisme, exaltera nos gloires nationales et notre espoir d'une revanche, propagera la haine de l'Ancien Régime. Ce lui sera d'autant plus facile qu'il ignore l'histoire et qu'il partage tous les préjugés, toutes les erreurs de ceux qui seront les premiers à chanter ses vers. La chanson sera donc une arme de combat. Il va visiter Courier qui est en prison à Sainte-Pélagie, et il l'envie : « A la place de M. Courier, je ne donnerais pas mes deux mois de prison pour cent mille francs ». Il publie un second recueil. Le gouvernement s'empresse de le satisfaire. On le poursuit. Le palais de justice est emporté d'assaut. Le gouvernement se condamne à le frapper d'une peine de trois mois de prison et de cinq cents francs d'amende. La prison seule manquait à sa gloire. Désormais il est une des plus grandes forces de l'opposition. Jamais écrivain français ne jouit d'une telle popularité. Sa chanson pénètre où la facétie voltairienne ne pénétrait pas. Les tisserands la chantent; les cordiers la chantent. On la chante dans l'atelier; vous l'entendez dans la loge du concierge, dans les salons de la bourgeoisie et dans ceux de la noblesse. En 1825, il publie *Les Chansons Nouvelles*. Le gouvernement, qui n'a pas bronché, se réveille à la publication des *Chansons Inédites*, de 1828. Il ordonne la saisie et organise un procès grandiose. On accuse le chansonnier d'avoir outragé la religion et offensé la personne du roi Charles X. Neuf mois de prison et cinq cents francs d'amende. Il refusa d'en appeler. Cette condamnation était pour lui un redoublement d'honneur. Les Bourbons et lui : ce duel le remplissait de fierté.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche.
J'écris dessus : pour Charles X...

Il était pleinement indépendant. Depuis son poste d'expéditionnaire, il n'avait rien demandé à personne, du moins pour lui, car il était extrêmement serviable et généreux surtout quand la chose pouvait se savoir. Non seulement il ne demandait rien, mais il n'acceptait rien. Aussi son autorité morale s'imposait à tous. M. Lucas-Dubreton nous le peint « épais sans être gros, son énorme tête penchée sur l'épaule droite », accueillant ses visiteurs avec un sourire mi-bienveillant, mi-sardonique. Il avait « de gros yeux bleus, bombés et humides, des mains charnues et molles », point de barbe. « Un mélange de prince et de cabaretier, de gentilhomme et de tailleur, de chevalier et de prolétaire », et sa sensualité « était moins un désordre de son tempérament qu'un rôle calculé de poète grivois et populaire ».

Les plus grandes illustrations du siècle montaient son étroit escalier et venaient s'asseoir dans son petit logement. Il était lié avec Manuel, fréquentait Benjamin Constant et Laffitte, protégeait Thiers qui allait répétant que Béranger était pour lui un père; Talleyrand avait voulu le connaître. Lamenais déjeunait souvent chez lui ; « il moulait le café, le moulin serré entre ses genoux, et il aidait Judith à mettre le couvert »; Chateaubriand devenait presque égrillard en sa compagnie; Sainte-Beuve était en coquetterie avec lui et lui faisait un *Lundi* qui lui tirait des larmes; il se promenait bras dessus, bras dessous avec Hugo; Lamartine et lui finirent par être des inséparables. Et tous le tenaient pour un grand poète ; Mérimée l'acceptait, Stendhal l'exaltait; mais l'éloge le plus extraordinaire, ce fut le petit Monsieur Thiers qui le lui décerna. « Savez-vous comment je vous appelle ? lui dit-il : *L'Homère Français !* » Béranger le regarda, sourit et répondit : « Qu'en dira l'autre ? ». En 48, Rothschild, mieux inspiré, voulait qu'on lui confiât le portefeuille des Finances.

❖❖❖

Pendant trente ans, partout, à la cour d'assises, aux enterrements, à la Closerie des Genêts, dans les rues, il fut acclamé. Les mères le priaient de bénir leurs enfants; les aveugles suppliaient qu'on les laissât le toucher. Sa popularité, si on en croit Dickens, s'étendait jusqu'en Angleterre, dans les classes laborieuses. La vie de Béranger a été le chef-d'œuvre d'un profond calculateur (Rothschild ne s'y trompait pas). Chez lui tout est réfléchi, tout est pesé. Il joue merveilleusement le rôle de bonhomie qu'il s'est assigné. Il ne se prodigue pas; il aime à s'effacer. Il ne recherche pas les applaudissements; mais les applaudissements le cherchent. Sa réussite n'est pas étonnante. Mais c'est sa gloire littéraire qui l'est ! De son œuvre entière survivent à peine deux ou trois chansons et quelques-uns de ces refrains qui faisaient dire à Veuillot : « Si c'est ainsi qu'on chante, comment assassine-t-on ? » Aujourd'hui la pointe en a perdu son poison. Mais comment a-t-on pu le prendre pour un grand poète ? Ecoutez-le seulement nous parler de lui : *« J'ai été en nourrice vingt ans chez le* XVIIIe *siècle, et ces vingt ans doivent dominer encore sur le reste. »* En effet, il est bien en poésie le fils du XVIIIe par sa langue, son prosaïsme, ses rythmes. *« Je n'ai travaillé toute ma vie qu'avec des dictionnaires que je ne cesse de consulter. »* En effet, rien n'est plus fabriqué à coups de dictionnaire, que ses vers patriotiques, satiriques ou polissons, et toujours corrects. *« J'ai travaillé dans le petit et j'ai donné un temps infini aux petites choses. »* Quant aux petites choses, il pourrait se réclamer des théories de Malherbe et de Boileau. Mais ces deux poètes ne travaillaient pas dans le petit. Béranger n'avait pas le cœur aussi haut placé qu'eux; et ses vers s'en sont ressentis. Il n'en faut pas moins lui rendre justice. S'il n'a pas inauguré la chanson politique, il l'a ouverte à l'amour de la patrie, il l'a imprégnée d'esprit national; et par là, il peut encore quelquefois nous émouvoir. On lui pardonne difficilement son affreux *Dieu des bonnes gens*, qui indignait Renan; mais il a su enfermer en quelques stances d'humbles histoires, de petits drames. Il a eu, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, l'art de trouver le refrain. Et si le cabaret où il nous convie est déserté, l'enseigne en demeure : *Le Roi d'Yvetot*.

André BELLESSORT,
de l'Académie française.

George Sand chez Mme Marie-Louise Pailleron

La "vamp" du romantisme

UN hôtel entre cour et jardin. Côté cour, la rue de Verneuil. Côté jardin, la rue de l'Université. L'hôtel a une histoire, comme toutes les maisons du quartier. Sous la Révolution, il fut tiré à la loterie et adjugé pour cinquante francs. Le jardin est le dernier morceau qui reste du Pré-aux-Clercs, entre Saint-Germain-des-Prés et le Palais-Bourbon. Aujourd'hui, l'hôtel est habité par Mme Marie-Louise Pailleron.

Si l'hôtel appartient à l'histoire, celle qui y réside fait partie de la littérature. Elle est, par sa naissance, « de lettres », comme on peut naître de robe ou de sang bleu. Fille d'Edouard Pailleron, petite-fille de François Buloz, elle a pour papiers de famille le manuscrit du *Monde où l'on s'ennuie* et les archives de la *Revue des Deux-Mondes*. Les trois quarts du XIXe siècle font partie de son héritage littéraire. Elle a pris la plume à son tour, pour évoquer, dans un livre ou dans un autre, les écrivains qui ont entouré Buloz. Or, Buloz ayant fondé la *Revue des Deux-Mondes* en 1830, et l'ayant dirigée jusqu'en 1877, date de sa mort, a eu pour collaborateurs Hugo, Musset, Sainte-Beuve, Dumas, etc... Quand Mme Marie-Louise Pailleron se met à parler des amis de son grand-père, ce sont tous les romantiques qui entrent dans son salon. Leurs portraits sont au mur. Voici George Sand par Delacroix.

— Il est beau, n'est-ce pas, ce portrait ? Il a été peint à l'un des moments de grand désarroi dans la vie de George : au lendemain de la rupture avec Musset. Barrès aimait beaucoup ce tableau. Je lui ai fait cadeau d'une reproduction. Il m'a répondu par une lettre où il me remerciait de lui avoir donné « la figure de cette mauvaise petite fille de génie ».

— Cette « mauvaise petite fille » vous a attirée, au point que vous l'avez choisie, entre tous les amis de Buloz, pour lui consacrer un grand ouvrage. L'histoire détaillée de sa vie, dont vous commencez la publication, aura plusieurs volumes, puisque le premier que vous faites paraître ne mène que jusqu'à 1840.

— Jusqu'à Chopin — si l'on donne aux divers épisodes de la vie de George Sand les noms de ses amants successifs, ce qui est en somme assez logique.

« Eh bien ! oui, entre les écrivains romantiques dont mon grand-père a été l'ami, et, comme on dirait aujourd'hui, le « manager », George Sand n'a pas tenu la place la moins importante. Ce n'est pas qu'elle ne lui en ait fait voir de toutes les couleurs. Il n'était pas seulement son ami, son conseiller, son confident, mais son banquier. Quand elle est partie pour Venise avec Musset, c'est Buloz qui a avancé l'argent du voyage. Après l'aventure vénitienne, George déclara qu'elle se tuerait, mais qu'auparavant elle écrirait ses mémoires, pour constituer une dot à sa fille. Elle se fit verser de cette manière quarante mille francs en plusieurs échéances par mon grand-père, en rémunération de ce futur travail, puis, au lieu d'écrire ses mémoires à ce moment-là, elle se consola avec Michel de Bourges.

« Seulement, il m'est venu de mon grand-père une documentation sur George Sand, qui est de premier ordre. La plus grande partie des lettres de Sand qu'il possédait a été conservée par François Buloz dans des chemises sur lesquelles il notait ses observations, rectifiait une date, ajoutait un nom, etc... Nous avons ainsi, éclairant la vie de Sand au jour le jour, une masse de renseignements qui souvent mettent au point bien des questions douteuses, éclaircissent bien des situations laissées volontairement dans l'ombre. J'ai utilisé pour mon livre beaucoup de ces documents, dont la plupart étaient inédits. En outre, d'autres inédits m'ont été fournis par l'inépuisable fonds Lovenjoul, qui contient un prodigieux rassemblement de lettres des grands romantiques, et de George Sand en particulier. »

— Avez-vous fait ainsi des découvertes sur George Sand ?

— Mais c'est elle-même que j'ai découverte ! J'ai longtemps cru — même quand j'ai écrit *François Buloz et ses amis* — à une certaine légende de George Sand, qui la représente avec un certain « bongarçonnisme », une camaraderie cordiale et bon enfant, comme si le fait de s'habiller en homme eût fait d'elle pour ses amis un brave et loyal copain. C'est tout à fait faux, et non moins fausse est la légende de la « bonne dame de Nohant ». La vérité est qu'il n'y a pas femme plus menteuse que George Sand. Mais il est difficile de lui en vouloir. Elle ment par nature, parce qu'elle dit, à chaque moment de sa vie, ce qui convient à la circonstance présente. Et, comme elle ne cesse de se mettre dans des situations contradictoires, elle ne cesse de tenir des propos contradictoires. Et puis, quand elle retrace son propre passé, elle trouve tout naturel d'« arranger » l'histoire à sa guise. Elle ne s'en est pas fait faute dans *L'Histoire de ma vie*, où elle a raconté ses mémoires. J'ai recueilli à ce sujet un trait caractéristique. Un de mes amis s'était rendu en pèlerinage à Nohant, quelques années après la mort de George Sand. Il y vit Mme Maurice Sand, sa belle-fille, qu'il interrogea avidement sur George. Alors, Mme Maurice Sand lui raconta qu'elle-même s'était étonnée de la désinvolture avec laquelle sa belle-mère changeait les dates et les événements dans ses souvenirs. Et elle lui dit un jour : « Bonne mère, pourquoi ne dites-vous pas la vérité ? » Savez-vous ce que fit George Sand ? Elle se mit à rire de cette question, saisit sa belle-fille par les épaules, et, pour toute réponse, elle l'embrassa. Je crois que George Sand est là tout entière. Elle est trompeuse avec ingénuité.

— Elle est trompeuse pour ses amants, d'abord...

— D'abord pour son mari. Là aussi, il y a eu une légende à laquelle j'ai cru : la jeune fille mal mariée, victime d'une brute qui la martyrise, qui boit, qui est violent, qui la trompe. La vérité est que le ménage a fort bien marché, pour commencer. Les époux s'adoraient. Casimir écrit à Aurore : « Mon cher bon petit ange, mon cher petit amour... » Et Aurore à Casimir : « Mon cher petit Mimi..., je te presse dans mes bras, je te mange, je t'adore... » Etc..

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé Stéphane Ajasson de Grandsagne.

— Qui est-ce ?

— Le premier amant d'Aurore. Ce n'est pas douteux. A la fin du siècle dernier, le fils d'Ajasson possédait cent vingt-trois lettres de George Sand à son père, qui, disait-il, avait été « tout pour elle ». Il les a détruites.

— Le misérable !

— C'était un bon fils... Ce qui est sûr, c'est que lorsque la fille d'Aurore naquit, le 10 septembre 1828, tout le monde, à La Châtre et aux environs, dit qu'Ajasson était son père. Ce fut sans doute aussi l'opinion de Casimir, car c'est à ce moment-là qu'il commence à devenir mauvais mari. Mais que voulez-vous, maintenant que tout cela est éclairci, je le comprends, Casimir !

— Moi aussi.

— D'ailleurs, Ajasson de Grandsagne a été détruit par elle, comme les autres. Presque tous les hommes qu'elle a eus, cette femme-là, elle les a disloqués. Un jour, Chopin disait à Delacroix qu'il craignait pour George Sand une vieillesse triste. Delacroix, plus malin, répondit : « Allons donc ! Elle oubliera, elle oublie toujours. » Mais ce sont les autres qui n'ont pas oublié.

« Le malheur de Musset est le plus célèbre. Les autres amants de George n'ont pas eu un sort moins tragique. Jules Sandeau a pu écrire dans une lettre cette confidence : « On tranche la tête au condamné; moi, j'ai été exécuté en détail, j'ai mis six mois à mourir. Au lieu de me faire sauter par la fenêtre, on m'a traîné, on m'a sali dans les escaliers... Pourquoi n'ai-je pas compris? Heureux qui parle ainsi : il n'a jamais aimé, il n'a jamais souffert. »

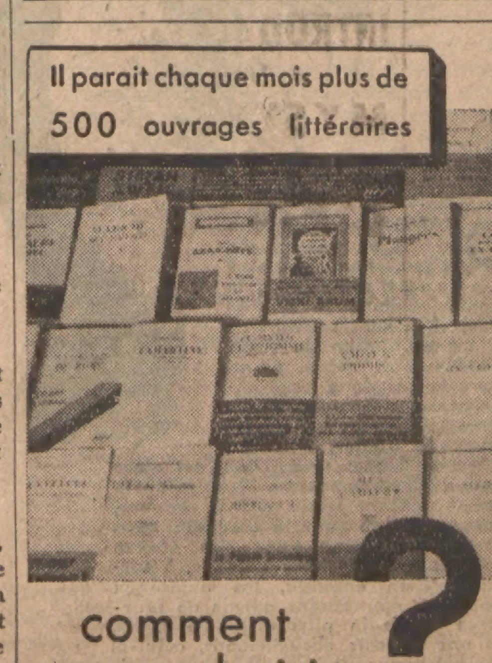
« Sandeau a été plus terrible, une autre fois. C'était chez mon grand-père. Ma mère était petite fille. Sandeau la tenait sur ses genoux en feuilletant un album de portraits. Devant celui de George Sand, il s'arrêta et dit : « Regarde bien cette femme, petite, c'est un cimetière, tu entends ? un cimetière! » Maman, interloquée, ne comprenait pas. Mais le mot est resté gravé dans sa mémoire. »

Je n'ai pu réprimer un frisson. J'ai le tableau de Delacroix dans mon dos. Je me suis retourné. La « mauvaise petite fille de génie » a l'air innocent, douloureux, presque contrit. J'ai l'impression que si cette figure ressuscitait, un sortilège ressusciterait avec elle, et nous aurions du mal à ne pas en être dupes...

J'ai pris congé de Mme Pailleron, et du portrait inquiétant et charmeur.

André ROUSSEAUX.

Voir page 14 :
LA RUBRIQUE DES ARTS
de Pierre du Colombier





Madame

VOICI LA MODE

Des manteaux et leurs robes



1. et 2. FOURRURES WEIL. Un très beau manteau de castor rasé aux reflets profonds est ceinturé de cuir à boucle d'or. A côté, un boléro très dégagé en astrakan gris joliment ombré.

5. VISSOT. « Boléro » est un manteau d'une conception particulièrement moderne, en agneau rasé noir, combiné en deux pièces, il peut être porté en manteau long, ou en court boléro. Chapeau de velours et d'autruche.

(Ph. G. Saad.)

3. SIMON JASMIN. Très amusant et très jeune, ce manteau est fait en partie d'agneau rasé nègre et de loutre dorée, toque de loutre piquée d'un couteau.

4. GEORGETTE RENAL. Sur une robe drapée en djersamat bourgogne, un beau manteau de velours noir à poches brodées d'or et col de skungs naturel. Chapeau de velours bourgogne piqué d'un couteau de condor de Thérèse PETER.

QUAND nous portons des manteaux de tissu, leurs robes sont souvent de la même couleur, je dirai plus, elles sont souvent de la même famille de tissu, manteaux et robes sont alors taillés dans les « ensembles » particulièrement remarquables que nous devons à Rodier, à Lesur, à Pierre Besson : le tissu est alors épais pour le manteau, léger pour la robe, ou encore grenu pour le premier, finement crêpé pour la seconde; nous aimons également l'une des étoffes unie, l'autre à points, à lignes, à carreaux. Bien entendu, les manteaux sont tous maintenant garnis de fourrures et de la plus originale façon. Ils ont un col; actuellement, celui-ci devient bien plus important que par le passé et c'est heureux, car nous avions un peu froid, avouons-le, avec les encolures dénudées de l'année dernière.

La fourrure se prolonge sur le manteau en incrustations, souvent le même mouvement de découpes se retrouve sur le tissu de la robe.

Sous le manteau de fourrure, plus de fantaisie est permise dans le choix des couleurs, sous des pelages gris ou mordorés, sous l'astrakan, la loutre, le breitschwanz, les combinaisons de couleurs sont faciles à trouver, les harmonies les plus heureuses naîtront au contact des bleus violacés et chauds, des violets et des chambertins, des cornalines et des verts que nous aimons en ce moment.

J'aime infiniment, ce qui est très nouveau, les gros nœuds de rubans de faille ou de laine nouant les cols de renard argenté; de ravissants effets furent ainsi trouvés par Robert Piguet et par Lucile Manguin; j'aime beaucoup aussi les larges cravates et les ceintures de taffetas drapé que nous propose sur l'astrakan Hélène Devinoy et l'éclat, dans la fourrure sombre, de ses belles boucles, de ses gros boutons d'or ciselé.

La somptuosité des manteaux cache souvent une petite robe de lainage qui semble très simple, nette et de ligne pure, mais de coupe parfaite avec un juvénile petit corsage plat et montant, une jupe en forme, très courte ou finement plissée, mouvante comme une corolle. En soie, c'est-à-dire en jersey de soie ou en crêpe mat, la robe est drapée du cou aux hanches, très finement, à peine matelassée avec des effets de fronces ou de plissés qui se prologent en tabliers sur le devant de la jupe.

G. de ROUVILLE.

Courrier des élégances

MEMENTO

Fourrures Weil, 4, rue Ste-Anne.

Vissot, 29 bis, rue P.-Demours, prochainement 85 bis, Fbg St-Honoré.

Simon-Jasmin, fourreur, 374, rue St-Honoré.

Georgette Rénal, couture, 6, av. Victor-Emmanuel.

VOICI LE DOCTEUR

Vaccination et prudence

par le docteur Ch. FIESSINGER

PAS d'emballement injustifié. Pas de mesures administratives avant l'heure. Songeons tout de même qu'avant l'avis de l'Académie de médecine certains préfets avaient eu l'audace de recommander la vaccination antituberculeuse dans leurs départements. De toutes les vaccinations le B.C.G. semble celle qui reçoit le plus de démentis à l'infaillibilité de la méthode. Pour les autres : antivariolique, antitypho-paratyphoïdique, antidiphtérique, antitétatique, la preuve est faite.

L'expérience de la dernière guerre a démontré l'efficacité de la vaccination antityphoparatyphoïde découverte par le professeur Vincent. La vaccination antidiphtérique de M. Ramon n'est pas moins probante. Tous les médecins d'enfants sont unanimes. Les épidémies de diphtérie reculent devant les mesures prises, le nombre des victimes diminue d'année en année. Il y en a encore dites-vous. Certes ! Il n'est aucun progrès dont les certitudes acquises ne reçoivent de temps à autre la disgrâce d'un démenti. Des accidents ajoutez-vous sont signalés. D'accord ! Heureusement, des accidents isolés n'arrivent pas à s'inscrire contre la signification des témoignages d'ensemble. Depuis l'emploi de la vaccination antidiphtérique, les malades ont diminué de toutes parts : en France à Paris, au Canada, aux Etats-Unis. Sur ce chapitre M. Ramon a publié des documents qu'il n'a pas établis pour les besoins de sa cause. Ils lui ont été envoyés d'ailleurs.

Ce qu'il faut, avant d'imposer à un enfant la vaccination antidiphtérique, c'est de le soumettre à un examen complet, surtout au point de vue rénal.

Aux moindres signes de déficience de ce côté ou au point de vue de l'état général quand ce dernier se montre languissant, aucun doute. Il faut attendre. Les trois injections sous-cutanées à huit et quinze jours d'intervalle seront remplacées par les instillations intranasales : 10 gouttes d'une ampoule de vaccin de 1 cmc. dans chaque narine, l'enfant ayant sa tête maintenue en arrière pour recevoir l'injection. On continue huit jours. Suspension de huit jours, et reprise d'une période égale ainsi à trois reprises. Recommandée par M. Lesné, cette méthode a été utilisée sur des milliers d'enfants. Personnellement nous l'avons recommandée nombre de fois. Jamais d'incidents et jamais de diphtéries chez les petits malades traités de la sorte. La méthode assure-t-on est moins active et l'injection sous-cutanée vaut mieux. Qu'à cela ne tienne ! En temps d'épidémie diphtérique la technique sera renouvelée tous les quelques mois. Les enfants ne seront jamais malades de ce traitement préventif et ils auront chance de contracter plus malaisément la diphtérie.

La règle est de ne jamais dire non à une méthode. Il faut attendre et voir. Un peu de patience permettra de juger de la valeur des résultats. Avec le B.C.G., Calmette a été trop vite. Ce grand savant qui avait conquis l'estime et la sympathie de tous a été pris d'une sorte de vertige devant la valeur de son invention. Les statistiques contraires qui lui étaient opposées il les considérait comme inspirées par des sentiments d'impatience, de rancune, d'envie et des dissentiments personnels. Les médecins d'enfants ne voyaient pas tout le triomphe assuré par M. Calmette. Bien que vaccinés leurs petits malades faisaient des méningites tuberculeuses. Le premier à publier des résultats fâcheux fut le professeur Nobécourt. Il confia les fruits de son expérience au *Journal des Praticiens*. En termes modérés, aimables, exempts de toute agressivité personnelle. En réalité M. Calmette était si aimé de ses collègues qu'il avait désarmé les critiques et ne recueillait autour des statistiques favorables qu'il présentait à l'académie qu'un silence exempt d'hostilité.

Ce fut un médecin militaire, Zoeller, qui, le premier, apporta à la tribune de l'Académie de médecine, la démonstration des succès obtenus par le vaccin antidiphtérique. Aujourd'hui les vérifications se sont multipliées de toutes parts. Il n'y a pas à dire, non ! Seulement entre une méthode reconnue comme efficace et l'obligation d'en imposer la technique à tout venant, il y a tout de même une différence.

Des accidents se sont produits avec la vaccination et toutes précautions prises, il n'est jamais certain de se prémunir contre la possibilité de leur apparition. Si l'Etat ordonne l'obligation de la vaccination, du coup sa responsabilité se trouvera fortement engagée. Il exige l'accomplissement d'un acte de haute utilité sociale, mais qui, à titre d'exception, peut se montrer grevé de conséquences néfastes. Les parents des enfants auxquels a été imposée cette pratique d'hygiène préventive, si les pauvres petits tombent ensuite sérieusement malades, quelle sera alors la responsabilité de l'Etat ? C'est lui qui par ses rigueurs a provoqué l'accident. Sera-t-il considéré comme indemne ?

Il convient en effet de distinguer deux choses : la valeur d'une méthode. Celle-ci rend les plus signalés services. Et ensuite l'obligation de cette méthode. De grâce laissons la liberté aux parents. Ils jugeront d'après les conseils de leur médecin. Ce dernier ne s'aventure pas à la légère. Il expose son avis favorable quant à la généralité des avantages. Quelques réserves toucheront, quant à lui, les climats des cas particuliers. Il ajoutera : la vaccination par voie nasale n'expose à aucun ennui. Malheureusement, elle est plus onéreuse : vingt-quatre ampoules au lieu de trois et ne garantit pas avec la même sécurité. Les parents choisiront. Tout de même il ne faudrait pas considérer que la vaccination contre les maladies infectieuses ne constitue pas un des progrès les plus admirables de la médecine moderne. M. Vincent qui a découvert la vaccination antiparatotyphoïde. M. Ramon qui a créé la vaccination antidiphtérique doivent être considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité au même titre que Jenner.

La vaccination antivariolique n'a guère été décrétée obligatoire qu'il y a une soixantaine d'années. Cela n'empêchait pas la plupart des parents de faire vacciner leurs enfants.

Dans une salle de la mairie les mamans apportaient leurs poupons. Le médecin de l'état civil prélevait la pulpe vaccinale de l'un d'eux et, avec cette pulpe, immunisait tous les autres. Petit garçon, j'accompagnais mon père dans les tournées vaccinales.

Aujourd'hui la variole a disparu. Les fièvres typhoïde et paratyphoïde ne tarderont pas à la suivre. La diphtérie connaîtra également son heure d'anéantissement.

Que maintenant ces vaccinations risquent de produire à la longue certains dommages dans l'organisme, ce n'est pas sûr. Les maladies fébriles banales telles que les angines peuvent éliminer bien des déchets. Elles restent des soupapes de sûreté pour les vaccinés comme pour les autres.

Une maladie fébrile est un balayage. Or, on ne vaccine pas contre les maladies fébriles qu'on pourrait dénommer démocratiques, parce qu'elles sont liées à la vitalité de germes infectieux dépourvus de spécificité. Mais on vaccine contre les aristocratiques du groupement ; typhoïde, variole, diphtérie, tétanos. Et cela c'est quelque chose. Car ces aristocrates tuent, alors que les démocrates font surtout du tapage. Mais un tapage passager qui ne laisse d'ordinaire pas d'inconvénients à sa suite et par la fièvre salutaire dont il a été accompagné répare bien des dégâts et même ceux qui auraient pu à la grande rigueur, suivre une vaccination antérieure.

Dr Ch. FIESSINGER.

UN RHUME VOUS MENACE...

Je sais des lecteurs de la présente « page médicale » qui, aussi bien informés qu'ambitieux de passer l'hiver sans catarrhe, dès septembre, n'ont pas manqué de faire une cure (préventive) arsenicale ou phosphorée. Félicitons-les de leur extrême précautionnisme : ils ont, sans doute, accru leur résistance organique générale. Mais comme nulle « paix armée » médicamenteuse ne saurait parer à tous les risques d'agression morbide, ils pourront, eux aussi, faire leur profit, en cas d'attaque brusquée — tactique familière au bacille — des quelques conseils ci-après.

Neuf fois sur dix, l'attaque du rhume a lieu à la faveur d'un « coup de froid » : le trouble circulatoire qui l'accompagne rend fort réceptive la muqueuse du rhino-pharynx. Donc, redoubler de vigilance du côté des sensations thermiques et tenir en suspicion toute frilosité anormale. Pour peu qu'elle soit liée à un soupçon de courbature, vite se couvrir copieusement, comme si on partait au pôle. A moins de dépression marquée, pas d'alitement, mais, plutôt, une vigoureuse friction générale au gant de crin et de la gymnastique de chambre réchauffante.

Toujours pour rappeler la chaleur périphérique, d'heure en heure, quelques tasses d'une infusion à la fois « diaphorétique » et stimulante, par exemple de fleurs de sureau, aromatisée, selon l'usage anglais, à la cannelle de Ceylan : rien de tel pour fomenter le flux général des sécrétions, qui, mécaniquement, repousseront le microbe envahisseur.

Adjoignez-y de la quinine, si vos forces fléchissent, ou de l'urotropine, au cas où vous doutez de la bonne élimination rénale.

Mais voici l'impérieuse titillation des cornets, annonciatrice de l'éternuement imminent... Retenez-le à tout prix ! Sa secousse convulsive propagerait l'infection par la brèche des minuscules vaisseaux sanguins rompus. « C'est, cependant, objecterez-vous, un moyen spontané d'expulser les germes du rhume ! » D'accord, mais Dieu vous garde du « pavé d'ours » de ce spasme ! Car il faut, hélas ! le classer parmi les réactions d'organes qui outrepassent dangereusement leur fin physiologique et dont les trop fréquents « retours de flamme » justifient les traitements tout uniment symptomatiques.

— Et comment résister à ce malencontreux réflexe ?

Simplement par une inhibition des plus faciles à déclencher : il suffit de pincer entre le pouce et l'index la cloison nasale en tirant assez fort vers le bas. Sauf à bien vous moucher, au bout de quelques instants, pour déjouer les récidives.

Si l'enchifrènement a déjà commencé, priser de la poudre de lactose ensemencée de ferments lactiques. Le professeur Escat a condamné les pommades appliquées dans les narines : elles provoquent trop souvent l'œdème de la muqueuse. Des inhalations, bien espacées, d'éthers sulfurique et acétique mélangés jugulent souvent un coryza naissant.

Si la situation s'aggrave, si le rhume, après s'être déclaré, se prolonge, ne présumez pas de votre science : voyez votre médecin.

Et quelle conduite alimentaire tenir sous une menace de rhume ? Il est classique d'ordonner une certaine sobriété, sinon la diète lacto-végétale. Eh ! bien, tant que l'embarras digestif n'occupe pas la scène, mon opinion est tout opposée : à mon sens, des mets substantiels et des boissons toniques aident à réagir contre le premier choc.

Louis ESTEVE.

Madame

VOICI LA MODE — VOICI LE DOCTEUR

Des manteaux et leurs robes

1. et 2. FOURRURES WEIL. Un très beau manteau de castor rasé aux reflets profonds est ceinturé de cuir à boucle d'or. A côté, un boléro très dégagé en astrakan gris joliment ombré.

5. VISSOT. « Boléro » est un manteau d'une conception particulièrement moderne, en agneau rasé noir, combiné en deux pièces, il peut être porté en manteau long, ou en court boléro. Chapeau de velours et d'autruche.

(Ph. G. Saad.)

QUAND nous portons des manteaux de tissu, leurs robes sont souvent de la même couleur, je dirai plus, elles sont souvent de la même famille de tissu, manteaux et robes sont alors taillés dans les « ensembles » particulièrement remarquables que nous devons à Rodier, à Lesur, à Pierre Besson : le tissu est alors épais pour le manteau, léger pour la robe, ou encore grenu pour le premier, finement crêpé pour la seconde; nous aimons également l'une des étoffes unie, l'autre à points, à lignes, à carreaux. Bien entendu, les manteaux sont tous maintenant garnis de fourrures et de la plus originale façon. Ils ont un col; actuellement, celui-ci devient bien plus important que par le passé et c'est heureux, car nous avions un peu froid, avouons-le, avec les encolures dénudées de l'année dernière.

La fourrure se prolonge sur le manteau en incrustations, souvent le même mouvement de découpes se retrouve sur le tissu de la robe.

Sous le manteau de fourrure, plus de fantaisie est permise dans le choix des couleurs, sous des pelages gris ou mordorés, sous l'astrakan, la loutre, le breitschwanz, les combinaisons de couleurs sont faciles à trouver, les harmonies les plus heureuses naîtront au contact des bleus violacés et chauds, des violets et des chambertins, des cornalines et des verts que nous aimons en ce moment.

J'aime infiniment, ce qui est très nouveau, les gros nœuds de rubans de faille ou de laine nouant les cols de renard argenté; de ravissants effets furent ainsi trouvés par Robert Piguet et par Lucile Manguin; j'aime beaucoup aussi les larges cravates et les ceintures de taffetas drapé que nous propose sur l'astrakan Hélène Devinoy et l'éclat, dans la fourrure sombre, de ses belles boucles, de ses gros boutons d'or ciselé.

La somptuosité des manteaux cache souvent une petite robe de lainage qui semble très simple, nette et de ligne pure, mais de coupe parfaite avec un juvénile petit corsage plat et montant, une jupe en forme, très courte ou finement plissée, mouvante comme une corolle. En soie, c'est-à-dire en jersey de soie ou en crêpe mat, la robe est drapée du cou aux hanches, très finement, à peine matelassée avec des effets de fronces ou de plissés qui se prologent en tabliers sur le devant de la jupe.

G. de ROUVILLE.

3. SIMON JASMIN. Très amusant et très jeune, ce manteau est fait en partie d'agneau rasé nègre et de loutre dorée, toque de loutre piquée d'un couteau.

4. GEORGETTE RENAL. Sur une robe drapée en djersamat bourgogne, un beau manteau de velours noir à poches brodées d'or et col de skungs naturel. Chapeau de velours bourgogne piqué d'un couteau de condor de Thérèse PETER.

MEMENTO

Fourrures Weil, 4, rue Ste-Anne.

Vissot, 29 bis, rue P.-Demours, prochainement 85 bis, Fbg St-Honoré.

Simon-Jasmin, fourreur, 374, rue St-Honoré.

Georgette Rénal, couture, 6, av. Victor-Emmanuel.

Vaccination et prudence

par le docteur Ch. FIESSINGER

PAS d'emballement injustifié. Pas de mesures administratives avant l'heure. Songeons tout de même qu'avant l'avis de l'Académie de médecine certains préfets avaient eu l'audace de recommander la vaccination antituberculeuse dans leurs départements. De toutes les vaccinations le B.C.G. semble celle qui reçoit le plus de démentis à l'infaillibilité de la méthode. Pour les autres : antivariolique, antityphoparatyphoïdique, antidiphtérique, antitétatique, la preuve est faite.

L'expérience de la dernière guerre a démontré l'efficacité de la vaccination antityphoparatyphoïde découverte par le professeur Vincent. La vaccination antidiphtérique de M. Ramon n'est pas moins probante. Tous les médecins d'enfants sont unanimes. Les épidémies de diphtérie reculent devant les mesures prises, le nombre des victimes diminue d'année en année. Il y en a encore dites-vous. Certes ! Il n'est aucun progrès dont les certitudes acquises ne reçoivent de temps à autre la disgrâce d'un démenti. Des accidents ajoutez-vous sont signalés. D'accord ! Heureusement, des accidents isolés n'arrivent pas à s'inscrire contre la signification des témoignages d'ensemble. Depuis l'emploi de la vaccination antidiphtérique, les malades ont diminué de toutes parts : en France à Paris, au Canada, aux Etats-Unis. Sur ce chapitre M. Ramon a publié des documents qu'il n'a pas établis pour les besoins de sa cause. Ils lui ont été envoyés d'ailleurs.

Ce qu'il faut, avant d'imposer à un enfant la vaccination antidiphtérique, c'est de le soumettre à un examen complet, surtout au point de vue rénal.

Aux moindres signes de déficience de ce côté ou au point de vue de l'état général quand ce dernier se montre languissant, aucun doute. Il faut attendre. Les trois injections sous-cutanées à huit et quinze jours d'intervalle seront remplacées par les instillations intranasales : 10 gouttes d'une ampoule de vaccin de 1 cmc. dans chaque narine, l'enfant ayant sa tête maintenue en arrière pour recevoir l'injection. On continue huit jours. Suspension de huit jours, et reprise d'une période égale ainsi à trois reprises. Recommandée par M. Lesné, cette méthode a été utilisée sur des milliers d'enfants. Personnellement nous l'avons recommandée nombre de fois. Jamais d'incidents et jamais de diphtéries chez les petits malades traités de la sorte. La méthode assure-t-on est moins active et l'injection sous-cutanée vaut mieux. Qu'à cela ne tienne ! En temps d'épidémie diphtérique la technique sera renouvelée tous les quelques mois. Les enfants ne seront jamais malades de ce traitement préventif et ils auront chance de contracter plus malaisément la diphtérie.

La règle est de ne jamais dire non à une méthode. Il faut attendre et voir. Un peu de patience permettra de juger de la valeur des résultats. Avec le B.C.G., Calmette a été trop vite. Ce grand savant qui avait conquis l'estime et la sympathie de tous a été pris d'une sorte de vertige devant la valeur de son invention. Les statistiques contraires qui lui étaient opposées il les considérait comme inspirées par des sentiments d'impatience, de rancune, d'envie et des dissentiments personnels. Les médecins d'enfants ne voyaient pas tout le triomphe assuré par M. Calmette. Bien que vaccinés leurs petits malades faisaient des méningites tuberculeuses. Le premier à publier des résultats fâcheux fut le professeur Nobécourt. Il confia les fruits de son expérience au *Journal des Praticiens*. En termes modérés, aimables, exempts de toute agressivité personnelle. En réalité M. Calmette était si aimé de ses collègues qu'il avait désarmé les critiques et ne recueillait autour des statistiques favorables qu'il présentait à l'académie qu'un silence exempt d'hostilité.

Ce fut un médecin militaire, Zoeller, qui, le premier, apporta à la tribune de l'Académie de médecine, la démonstration des succès obtenus par le vaccin antidiphtérique. Aujourd'hui les vérifications se sont multipliées de toutes parts. Il n'y a pas à dire, non ! Seulement entre une méthode reconnue comme efficace et l'obligation d'en imposer la technique à tout venant, il y a tout de même une différence.

Des accidents se sont produits avec la vaccination et toutes précautions prises, il n'est jamais certain de se prémunir contre la possibilité de leur apparition. Si l'Etat ordonne l'obligation de la vaccination, du coup sa responsabilité se trouvera fortement engagée. Il exige l'accomplissement d'un acte de haute utilité sociale, mais qui, à titre d'exception, peut se montrer grevé de conséquences néfastes. Les parents des enfants auxquels a été imposée cette pratique d'hygiène préventive, si les pauvres petits tombent ensuite sérieusement malades, quelle sera alors la responsabilité de l'Etat ? C'est lui qui par ses rigueurs a provoqué l'accident. Sera-t-il considéré comme indemne ?

Il convient en effet de distinguer deux choses : la valeur d'une méthode. Celle-ci rend les plus signalés services. Et ensuite l'obligation de cette méthode. De grâce laissons la liberté aux parents. Ils jugeront d'après les conseils de leur médecin. Ce dernier ne s'aventure pas à la légère. Il expose son avis favorable quant à la généralité des avantages. Quelques réserves toucheront, quant à lui, les climats des cas particuliers. Il ajoutera : la vaccination par voie nasale n'expose à aucun ennui. Malheureusement, elle est plus onéreuse : vingt-quatre ampoules au lieu de trois et ne garantit pas avec la même sécurité. Les parents choisiront. Tout de même il ne faudrait pas considérer que la vaccination contre les maladies infectieuses ne constitue pas un des progrès les plus admirables de la médecine moderne. M. Vincent qui a découvert la vaccination antiparatotyphoïde. M. Ramon qui a créé la vaccination antidiphtérique doivent être considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité au même titre que Jenner.

La vaccination antivariolique n'a guère été décrétée obligatoire qu'il y a une soixantaine d'années. Cela n'empêchait pas la plupart des parents de faire vacciner leurs enfants.

Dans une salle de la mairie les mamans apportaient leurs poupons. Le médecin de l'état civil prélevait la pulpe vaccinale de l'un d'eux et, avec cette pulpe, immunisait tous les autres. Petit garçon, j'accompagnais mon père dans les tournées vaccinales.

Aujourd'hui la variole a disparu. Les fièvres typhoïde et paratyphoïde ne tarderont pas à la suivre. La diphtérie connaîtra également son heure d'anéantissement.

Que maintenant ces vaccinations risquent de produire à la longue certains dommages dans l'organisme, ce n'est pas sûr. Les maladies fébriles banales telles que les angines peuvent éliminer bien des déchets. Elles restent des soupapes de sûreté pour les vaccinés comme pour les autres.

Une maladie fébrile est un balayage. Or, on ne vaccine pas contre les maladies fébriles qu'on pourrait dénommer démocratiques, parce qu'elles sont liées à la vitalité de germes infectieux dépourvus de spécificité. Mais on vaccine contre les aristocratiques du groupement : typhoïde, variole, diphtérie, tétanos. Et cela c'est quelque chose. Car ces aristocrates tuent, alors que les démocrates font surtout du tapage. Mais un tapage passager qui ne laisse d'ordinaire pas d'inconvénients à sa suite et par la fièvre salutaire dont il a été accompagné répare bien des dégâts et même ceux qui auraient pu à la grande rigueur, suivre une vaccination antérieure.

Dr Ch. FIESSINGER.

UN RHUME VOUS MENACE...

Je sais des lecteurs de la présente « page médicale » qui, aussi bien informés qu'ambitieux de passer l'hiver sans catarrhe, dès septembre, n'ont pas manqué de faire une cure (préventive) arsenicale ou phosphorée. Félicitons-les de leur extrême précautionnisme : ils ont, sans doute, accru leur résistance organique générale. Mais comme nulle « paix armée » médicamenteuse ne saurait parer à tous les risques d'agression morbide, ils pourront, eux aussi, faire leur profit, en cas d'attaque brusquée — tactique familière au bacille — des quelques conseils ci-après.

Neuf fois sur dix, l'attaque du rhume a lieu à la faveur d'un « coup de froid » : le trouble circulatoire qui l'accompagne rend fort réceptive la muqueuse du rhino-pharynx. Donc, redoubler de vigilance du côté des sensations thermiques et tenir en suspicion toute frilosité anormale. Pour peu qu'elle soit liée à un soupçon de courbature, vite se couvrir copieusement, comme si on partait au pôle. A moins de dépression marquée, pas d'alitement, mais, plutôt, une vigoureuse friction générale au gant de crin et de la gymnastique de chambre réchauffante.

Toujours pour rappeler la chaleur périphérique, d'heure en heure, quelques tasses d'une infusion à la fois « diaphorétique » et stimulante, par exemple de fleurs de sureau, aromatisée, selon l'usage anglais, à la cannelle de Ceylan : rien de tel pour fomenter le flux général des sécrétions, qui, mécaniquement, repousseront le microbe envahisseur.

Adjoignez-y de la quinine, si vos forces fléchissent, ou de l'urotropine, au cas où vous doutez de la bonne élimination rénale.

Mais voici l'impérieuse titillation des cornets, annonciatrice de l'éternuement imminent... Retenez-le à tout prix ! Sa secousse convulsive propagerait l'infection par la brèche des minuscules vaisseaux sanguins rompus. « C'est, cependant, objecterez-vous, un moyen spontané d'expulser les germes du rhume ! » D'accord, mais Dieu vous garde du « pavé d'ours » de ce spasme ! Car il faut, hélas ! le classer parmi les réactions d'organes qui outrepassent dangereusement leur fin physiologique et dont les trop fréquents « retours de flamme » justifient les traitements tout uniment symptomatiques.

— Et comment résister à ce malencontreux réflexe ?

Simplement par une inhibition des plus faciles à déclencher : il suffit de pincer entre le pouce et l'index la cloison nasale en tirant assez fort vers le bas. Sauf à bien vous moucher, au bout de quelques instants, pour déjouer les récidives.

Si l'enchifrènement a déjà commencé, priser de la poudre de lactose ensemencée de ferments lactiques. Le professeur Escat a condamné les pommades appliquées dans les narines : elles provoquent trop souvent l'œdème de la muqueuse. Des inhalations, bien espacées, d'éthers sulfurique et acétique mélangés jugulent souvent un coryza naissant.

Si la situation s'aggrave, si le rhume, après s'être déclaré, se prolonge, ne présumez pas de votre science : voyez votre médecin.

Et quelle conduite alimentaire tenir sous une menace de rhume ? Il est classique d'ordonner une certaine sobriété, sinon la diète lacto-végétale. Eh ! bien, *tant* que l'embarras digestif n'occupe pas la scène, mon opinion est tout opposée : à mon sens, des mets substantiels et des boissons toniques aident à réagir contre le premier choc.

Louis ESTEVE.

LE PERCEPTEUR d'épouses

NOUVELLE INÉDITE

par MARCEL AYMÉ

Il y avait dans la petite ville de Nangicourt, un percepteur nommé Gauthier-Lenoir qui avait du mal à payer ses impôts. Sa femme dépensait beaucoup d'argent chez le coiffeur et la couturière, à cause d'un joli lieutenant du train des équipages qui passait tous les matins à cheval devant sa maison et qu'elle croisait plusieurs fois dans l'après-midi sur les trottoirs de la Grand'Rue.

Mme Gauthier-Lenoir était du reste une épouse fidèle qui n'avait presque pas de mauvaises pensées. Simplement, il lui plaisait d'imaginer l'adultère avec un jeune homme bien fait, bien vêtu et de savoir que de telles imaginations n'avaient rien de chimérique, mais au contraire. Le plus grand coiffeur de Nangicourt lui faisait chaque semaine un « champouin » et une « misempli » qui revenaient ensemble à dix-sept francs, sans compter la friction ni la coupe, ni l'indéfrisable quand échéait. Mais les dépenses les plus lourdes allaient au chapitre des robes, tailleurs et manteaux, car ils sortaient tous de chez Mme Legris de la rue Ragondin (Léonard Ragondin, né à Nangicourt en 1807, poète délicat, auteur de *Feuillages enamourés* et de *Odes à cousine Lucie*, maire de la ville pendant la guerre de 1870-1871. On lui doit la création du musée de peinture. Archéologue distingué, la fin de sa vie fut attristée par la fameuse querelle que lui fit le professeur J. Pontet à propos des ruines de la tour Alibienne. Mort en 1886, son buste en pierre, dû au ciseau du sculpteur nangicourtin Jalibier, se remarque sur la place de la Défense où débouche la rue qui porte aujourd'hui son nom) de chez Mme Legris qui habillait les dames de l'aristocratie de Nangicourt. N'étant point aristocrate, le percepteur réglait les factures de la couturière dans la semaine même qu'il les recevait, en sorte qu'il se trouvait toujours démuni quand arrivait la saison des impôts.

Pourtant, il ne se plaignait jamais à sa femme qu'elle lui fît trop de dépense. Il avait même une façon aimable de regarder ses toilettes, qui pouvait s'interpréter comme un encouragement. C'était un homme de trente-sept ans qui mesurait 1 m. 71 de haut et 0 m. 85 pour le tour de poitrine, avait des cheveux noirs, un visage ovale, des yeux marron, un nez moyen, une moustache noire et un grain de beauté sur la joue, planté de poils durs, trop haut pour qu'il eût intérêt à porter la barbe. Sa profession l'occupait beaucoup, en dehors même des heures de travail, et les difficultés qu'il avait ordinairement à payer ses propres impôts lui donnaient de la compassion pour le commun des contribuables. Il les accueillait avec bonté dans les bureaux de la perception, leur accordant volontiers des délais pour acquitter leurs redevances. « Je ne vous mets pas le couteau sur la gorge, disait-il, faites ce que vous pourrez. Après tout, personne n'est tenu à l'impossible », parfois même se laissant aller à soupirer : « Ah ! s'il ne tenait qu'à moi... » Les contribuables entendaient à merveille ce langage affable et ne se pressaient pas de payer. Certains d'entre eux, qui vivaient fort tranquillement, étaient en retard de plusieurs années avec le fisc. Ceux-là, le percepteur les aimait plus que les autres, il les admirait secrètement et en parlait avec tendresse. N'étant toutefois qu'un rouage de la machine administrative, il était bien obligé d'envoyer des sommations et d'avoir recours à l'huissier. Il en avait le cœur déchiré. Lorsqu'il se décidait à expédier un avertissement avec frais, il y joignait presque toujours une petite lettre aimable pour atténuer, dans la mesure du possible, la rigueur des formules administratives. Même, il lui arrivait d'être pris d'un remords et, au sortir de son bureau, de se rendre chez quelque contribuable pour lui dire avec un bon sourire : « Demain, vous allez recevoir un avertissement, mais vous savez, n'y faites pas trop attention. Je peux très bien attendre encore un peu. »

◆ ◆

Dans toute la ville de Nangicourt, un seul homme s'était attiré, au titre de contribuable, l'hostilité du percepteur. C'était M. Rebuffaud, le riche propriétaire qui habitait la belle maison de la rue Moinet (Melchior Moinet, né à Nangicourt en 1852. Il fit ses études d'architecte à Paris et revint s'établir dans sa ville natale. On lui doit, entre autres monuments, la Caisse d'épargne et la Halle aux Grains. Mort en 1911 d'un accident de chasse). Ce M. Rebuffaud était toujours le premier à payer ses impôts. Le matin même où il recevait sa feuille de contributions, il était à la perception et lançait d'une voix enjouée : « Monsieur Gauthier-Lenoir, je viens régler ma petite affaire. Chacun son dû, n'est-ce pas ? Moi je n'aime pas les choses qui traînent. » Tirant d'un portefeuille une soixantaine de billets de mille, il comptait à haute voix, un, deux, trois, quatre, jusqu'à soixante et quelques, passait aux billets de cent, faisait l'appoint en monnaie, empochait son reçu et, quêtant un mot d'approbation, disait avec le sourire content d'un homme en règle avec sa conscience : « Me voilà débarrassé jusqu'à l'année prochaine. » Mais le percepteur ne sut jamais se contraindre à une parole aimable. Il saluait froidement, se remettait à ses paperasses et, quand l'autre tournait les talons, le regardait d'un air hargneux s'éloigner vers la porte.

Une année, c'était en 1938, le percepteur eut de graves soucis d'argent. Il s'était passé telle chose : un jour qu'elle allait par la Grand'Rue, qu'on appelle aussi Rue-Grande, Mme Gauthier-Lenoir avait vu le lieutenant du train des équipages marchant sur les talons d'une jeune veuve qu'il déshabillait (il n'y avait pas d'autre mot) du regard. Le lendemain, ayant fait savoir au lieutenant, par une lettre anonyme, que la jeune veuve était atteinte d'une maladie vénérienne, elle se rendait chez Mme Legris pour lui commander une robe couleur du temps, une robe en lainage façon sport, un tailleur de twed, un tailleur en crêpe de Chine avec un assortiment de blouses et un paletot de couleur réséda, à poches rapportées. Pour faire face à ces dépenses, le percepteur dut engager une certaine somme qu'il avait économisée en prévision des impôts. Il n'en fut pas trop alarmé. Tous les ans, il se constituait ainsi une réserve qui se trouvait dissipée avant l'août. Il observa simplement que les choses avaient marché plus vite qu'à l'ordinaire et voulut espérer que sa femme avait fait provision de robes pour une année au moins. Un mois plus tard, elle achetait six combinaisons de soie, quatre pyjamas de soie, six culottes de soie, six soutien-gorge de soie, deux ceintures d'un tissu soyeux et caoutchouté, douze paires de bas de soie et deux paires de mules, l'une rose et l'autre blanche. Il voulut faire des remontrances, mais Mme Gauthier-Lenoir lui représenta qu'elle ne pouvait aller nue et il ne trouva rien à dire là-contre. Un cousin qu'il avait dans les environs lui prêta de l'argent à un taux usuraire.

◆ ◆

Un soir d'octobre, le percepteur quitta son bureau avec un visage douloureux. La démarche furtive, il allait par de petites rues mal éclairées, cherchant les zones d'ombre et s'y attardant, le pas mou, le corps détendu, comme si son inquiétude se fût un peu dissipée dans l'épaisseur du soir. Parfois, il tâtait la poche de son pardessus et ce simple geste suffisait à réveiller son angoisse. La pluie commençait à tomber lorsqu'il déboucha sur la place de la Bornebelle (Etienne de la Bornebelle, né au château de la Bornebelle en 1377. Il défendit, en 1413, la ville de Nangicourt assiégée par les Bourguignons et jura de mourir plutôt que de se rendre. En effet, il ne capitula que le dix-huitième jour du siège, les vivres étant épuisés. Mourut à Paris en 1462). La place était vivement éclairée par la lumière des boutiques. Le percepteur se dirigea vers les bâtiments de la poste, à l'angle de la Grand'Rue et s'arrêta devant la boîte aux lettres. D'un main que l'émotion rendait maladroite, il prit une lettre dans sa poche : un rectangle de papier vert dont il relut plusieurs fois la suscription. C'était une sommation sans frais qu'il s'envoyait à lui-même. Après un temps d'hésitation, il la mit à la boîte et, prenant dans une autre poche un paquet de sommations destinées à d'autres contribuables, il les envoya rejoindre la sienne.

La pluie tombait plus serrée. La fièvre au front, le percepteur regardait le mouvement de la place, les parapluies dansant sur les trottoirs, les autos ralenties sur le pavé luisant. De la ville mouillée montait dans le soir une rumeur enveloppée qu'il entendait comme la plainte des contribuables sommés. Parmi les passants qui se hâtaient, il aperçut un homme en train de courir, le col du veston relevé, et reconnut le pâtissier Planchon auquel il venait d'envoyer une sommation. Dans un élan de solidarité, il se mit à courir lui-même et, à la suite de Planchon, entra au café du Centre. Une vingtaine de consommateurs bavardaient ou jouaient aux cartes dans la grande salle. Il s'assit à côté du pâtissier et lui serra la main avec une intention chaleureuse que l'autre ne parut pas bien comprendre, car il répondit par un bonjour distrait, fort indifférent, et se mit à regarder les hommes de la table voisine, qui jouaient au piquet. A côté de la table des joueurs et assis sur une chaise, M. Rebuffaud, le contribuable empressé, suivait également la partie en tirant des bouffées de sa pipe. Sans doute avait-il parié pour l'un des adversaires, car à certains coups heureux, l'aise lui faisait fermer les yeux, tandis qu'à d'autres, le cœur suspendu, il oubliait d'aspirer la fumée et bavait dans le tuyau de sa pipe, où se produisait alors un engorgement contre lequel il lui fallait lutter avec une application dont les témoins étaient avertis par un bruit de succion et de borborygme. La présence de cet homme irréprochable rendit plus sensible au percepteur le mauvais sort des citoyens harcelés par le fisc. Il se pencha sur Planchon et lui dit à mi-voix :

— Je vous ai vu entrer au Centre, j'ai couru derrière vous. Je voulais vous prévenir que je vous ai envoyé un avertissement sans frais. Comprenez bien que si je vous l'ai envoyé, c'est que j'y étais obligé. Mais surtout, ne vous tourmentez pas trop...

Planchon fut visiblement contrarié. Il médita la chose un moment et dit à haute voix :

— Alors, comme ça, vous m'envoyez un avertissement ?

— Que voulez-vous, il y a un règlement auquel je suis bien obligé de me soumettre. Ce n'est pas de gaieté de cœur.

Et le percepteur ajouta avec modestie :

— Je suis même tenu doublement de m'y soumettre, car moi aussi je suis contribuable.

Planchon ne saisit pas l'occasion fraternelle qui naissait de ce rapprochement. Du reste, s'il ne doutait pas absolument que le percepteur payât des impôts, au moins soupçonnait-il que sa situation lui offrait des facilités suspectes. Se tournant à la table des joueurs, il dit avec une ironie amère :

— Bonne nouvelle ! Je reçois un avertissement du percepteur. Il paraît que c'est la saison.

Du coup, la partie de piquet se mit à mollir. Les joueurs regardaient le percepteur avec méfiance et l'un d'eux lui demanda :

— Probablement que je ne vais pas tarder à en recevoir un aussi ?

Le silence discret de l'interpellé équivalait à un aveu. Le joueur eut une grimace ennuyée, qu'il voulait peut-être plaisante, et lança :

— Rien à faire. Il va falloir y passer.

Il semblait d'ailleurs se résigner facilement à l'idée de cette échéance. Planchon lui-même n'était pas un homme à se ronger les sangs à propos d'un avertissement sans frais, mais tous deux avaient senti passer le vent de la contrainte et, sans y penser, se tenaient sur la défensive. Aux tables d'alentour, les consommateurs faisaient écho à leurs propos et parlaient avec une certaine acrimonie des exigences du fisc, sans toutefois s'en prendre directement au percepteur. Rien, dans les répliques qu'ils échangeaient, ne lui permettait de placer un mot qui pût le disculper. La réprobation était sous-entendue ou plutôt, elle allait de soi. Fonctionnaire de l'impôt, on le tenait évidemment pour complice des rigueurs du fisc et la prudence seule empêchait peut-être qu'on lui en fît le reproche précis.

Le percepteur souffrait en silence l'outrage de cette confusion. Il aurait voulu faire état de ses propres angoisses de contribuable, communier avec ces gens hostiles dans un sentiment de révolte, tout au moins d'inquiétude, à l'égard de la machine fiscale, et le poids de sa fonction l'étouffait. A vrai dire, il aurait suffi d'une repartie joviale pour dissiper le malentendu et opérer un rapprochement. Mais le percepteur avait trop de sérieux pour y penser seulement. M. Rebuffaud, la tête rejetée en arrière, tétait le tuyau de sa pipe qu'il tenait à deux mains et écoutait en silence les récriminations des voisins. Ses yeux brillaient d'une flamme d'ironie et à chaque instant cherchaient le regard du percepteur pour y surprendre le reflet de ses propres pensées et le signal d'une action concertée. Mais le percepteur ne le voyait même pas et restait ignorant de la sympathie muette que lui offrait M. Rebuffaud.

Celui-ci ne put le supporter. Une réflexion de Planchon touchant la gabegie dans l'Etat et qui lui parut plus subversive que les autres, lui fournit l'occasion d'intervenir. Il le fit posément, avec un sourire cordial à l'adresse du percepteur. Il représenta très bien que l'impôt était pour la nation une nécessité vitale et que les citoyens ne sauraient s'y soustraire sans porter atteinte à leurs intérêts. Il établit clairement, à l'intention de Planchon, que le commerce de la pâtisserie, pour ne prendre qu'un exemple, devait sa prospérité à une fiscalité vigilante, car, dit-il, si l'Etat ne disposait pas des fonds nécessaires à l'entretien des églises, celles-ci tomberaient en ruines, et si les fidèles ne pouvaient plus aller à l'église le dimanche, comment pourraient-ils acheter une tarte ou un saint-honoré en sortant de la messe ? Et M. Rebuffaud conclut en louant le zèle de ces modeste collecteurs de l'impôt, qui assuraient le bon fonctionnement du corps social. Avant de reprendre la pipe aux dents, il regarda le percepteur avec un sourire attendri et complice. Gauthier-Lenoir en eut une sueur de honte et devint très rouge. La sympathie et l'appui de M. Rebuffaud emplissaient son cœur d'amertume. Une protestation véhémente gonflait sa poitrine et s'arrêtait à son gosier, sa conscience professionnelle lui interdisant de s'élever contre les paroles si pleines de raison que venait de prononcer le modèle des contribuables.

Les voisins avaient écouté M. Rebuffaud avec une attention déférente. L'importance de l'homme, la considération qui lui était due, donnaient du poids à ses discours et, s'ils ne convainquaient personne, leur épargnaient la contradiction. Il se fit un silence conciliateur et Planchon, pour témoigner que l'intervention de M. Rebuffaud n'avait pas été vaine, demanda aimablement au percepteur ce qu'il voulait boire. Le percepteur se déroba assez maladroitement, salua à la ronde d'un bredouillement timide et s'éloigna avec la gêne de sentir peser sur ses épaules des regards étonnés et ironiquement bienveillants.

◆ ◆

Quittant la place de la Bornebelle où passaient encore des parapluies, le percepteur s'engagea dans une rue déserte. Insoucieux de la pluie, il revivait les menus épisodes de sa halte au café du Centre. Les sentiments de violence qui avaient failli l'animer contre M. Rebuffaud lui paraissaient difficilement explicables par l'antipathie que lui inspirait cet homme. Il y devinait des raisons d'un autre ordre, mais le respect de sa fonction l'empêchait encore de se livrer à un examen plus approfondi. Ces raisons lui semblaient devoir être si redoutables pour sa tranquillité qu'il s'efforça de n'y plus songer. Il crut trouver une diversion dans les soucis de sa vie domestique et n'aboutit qu'à poser la question par un autre bout. Ses embarras d'argent lui remirent en mémoire l'avertissement qu'il venait de jeter à la poste et qui le toucherait au lendemain matin. Cette menace cheminant lentement dans la nuit était une chose étrange qui n'allait pas sans ironie. C'était un peu comme une surprise que le percepteur se ménageait à lui-même.

Au lieu de mettre l'avertissement à la poste, il aurait pu tout aussi bien le glisser dans sa poche en se tenant pour averti, mais il avait voulu s'accorder ce répit illusoire d'une nuit. Et, tandis qu'il allait par les ruelles obscures, il se surprenait à espérer un retard de la poste comme si un tel retard, à supposer même qu'il se produisît, dût changer rien à sa situation.

En y réfléchissant, il découvrit justement le sens de la protestation véhémente et muette qui s'était élevée dans son cœur contre l'attitude de M. Rebuffaud. Cet homme heureux et ponctuel, qui payait ses contributions sans attendre un jour ni une heure, ne se ménageait jamais de fausse surprise. En réglant son dû séance tenante ou presque, il ne s'exposait pas, comme le commun des contribuables, à oublier volontairement la menace de l'impôt et n'encourait aucun des risques que pouvait comporter pareil oubli. La notion de devoir, s'agît-il de devoir fiscal, était inséparable, dans l'esprit du percepteur, de l'idée de tentation, d'hésitation, de retour, de péril. En n'exigeant pas immédiatement le paiement de l'impôt, le fisc accordait au contribuable une sorte de libre-arbitre du porte-monnaie, un temps d'épreuve pendant lequel il pouvait commettre des imprudences, consacrer l'argent des contributions à des œuvres mauvaises, mais aussi triompher de toutes les tentations et accomplir pleinement son devoir fiscal. Par le fait même qu'il payait comptant, M. Rebuffaud se dérobait à ces triomphes austères et n'accomplissait qu'une partie de son devoir, la plus infime, la plus négligeable. « Le cochon, murmura Gauthier-Lenoir, je m'en doutais. J'avais toujours pensé que cet homme-là ne faisait pas son devoir de contribuable. » Cependant, il avait quitté les ruelles et apercevait le bec électrique du boulevard Wilson (Woodrow Wilson, né à Stanton (Virginie) en 1856. Candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis, il fut élu en 1912 et réélu en 1916. Auteur des Quatorze Points, il mourut à Washington en 1924) qui éclairait la petite maison aux frêles murailles d'aggloméré où il demeurait.

◆ ◆

Le lendemain matin, le percepteur prenait son petit déjeuner en compagnie de sa femme, lorsque le facteur apporta l'avertissement. Il le déplia et dit d'une voix blanche :

— Je reçois un avertissement d'avoir à payer mes impôts avant le 1er novembre.

— Un avertissement ? s'étonna l'épouse. Mais qui l'a envoyé ?

— Le percepteur... Cette année, je suis en retard...

— Comment ? tu t'envoies un avertissement ? C'est stupide.

— Je ne vois pas pourquoi je ne m'enverrais pas d'avertissement. Tu ne penses pas que je vais profiter de ma situation pour m'accorder un traitement de faveur ? Je suis un contribuable comme les autres.

Gauthier-Lenoir eut une flamme d'orgueil dans les yeux et répéta :

— Comme les autres.

L'épouse ne fit que hausser les épaules. Elle croyait deviner que cet avertissement n'avait été mis à la poste que pour servir de prétexte à une exhortation de Gauthier-Lenoir à l'économie et aux restrictions. Elle se mit en position d'écouter le sermon, mais ne voyant rien venir elle eut un mouvement de pitié et rompit le silence.

— J'ai beaucoup dépensé pour mes robes, beaucoup trop. Je t'en demande pardon.

— Mais non, protesta le percepteur, il faut bien s'habiller. Tu n'as fait aucune dépense inutile.

Mme Gauthier-Lenoir soupira et, touché par ses regrets, il l'embrassa tendrement avant de partir pour son bureau. Restée seule, elle poussa fiévreusement des préparatifs commencés la veille, puis, vers dix heures du matin, elle monta sur le rebord de la fenêtre donnant boulevard Wilson. Comme le lieutenant du train des équipages passait à cheval, elle sauta en croupe derrière lui, une valise à la main, un carton à chapeau dans l'autre, et donnant de ses quatre talons dans les flancs de la bête, le couple partit au galop pour une garnison profonde d'un département de l'Est, et jamais plus à Nangicourt on n'entendit parler de Mme Gauthier-Lenoir. En rentrant à midi, le percepteur fut informé de l'événement par un billet ainsi conçu : « Je pars pour toujours avec celui que mon cœur aime. »

Il pleura beaucoup ce jour-là et aussi les suivants et perdit le sommeil avec l'appétit, de telle sorte qu'il se mit à dépérir et qu'il lui vint dans la tête une grande fatigue et toutes sortes d'idées étranges. Il croyait que sa femme lui avait été prise par le fisc et il accusait celui-ci d'avoir fait une saisie-arrêt sur son épouse sans aucune sommation préalable. A plusieurs reprises, il s'adressa à lui-même, en tant que représentant du fisc, des réclamations à ce sujet, auxquelles il fut répondu, de sa propre plume, que l'affaire serait examinée par qui de droit. Mal satisfait par ces réponses qui lui paraissaient évasives, il décida de se faire une visite à la perception. Un matin donc, il arriva au bureau un peu avant neuf heures et se rendit directement dans une petite pièce où il accueillait d'ordinaire les contribuables qui avaient quelque sursis à solliciter. Le chapeau à la main, il s'assit sur la chaise réservée aux visiteurs, face au fauteuil de bois verni clair, dont il était séparé par une table, et parla ainsi :

— Monsieur le percepteur, je vous ai adressé trois réclamations à propos de la saisie dont ma femme a été l'objet en octobre dernier. Après avoir étudié vos réponses, j'ai pensé qu'un entretien avec vous était nécessaire à l'éclaircissement de mon affaire. Notez que, sur le fond, je ne conteste rien. Je ne fais naturellement aucune difficulté à reconnaître que le fisc est en droit de me prendre ma femme. J'insiste sur ce point, monsieur le percepteur. Je ne voudrais pas qu'on pût me soupçonner de m'ériger en juge ou en critique. Certes, j'ai aimé, j'aime encore passionnément ma femme, mais enfin, l'idée ne me serait jamais venue de me soustraire à cette nouvelle exigence du fisc. Il suffit qu'il ait décidé. Je n'ai pas à entrer dans ses raisons. Si les contribuables lui disputaient la disposition de leurs épouses, ils pourraient aussi bien lui refuser l'impôt en espèces et alors, où irions-nous ? Non, ce qui me heurte en cette affaire, je le répète, ce n'est pas la nature un peu exceptionnelle de la contribution, mais que les formes légales n'aient pas été respectées. En effet, monsieur le percepteur, et ceci est de votre ressort, je n'ai reçu aucun avertissement, avec ou sans frais, d'avoir à verser ma femme aux guichets de la perception, et nul commandement d'huissier n'est venu précéder la saisie-arrêt. Sans parler de l'atteinte ainsi portée à mon honorabilité de contribuable, j'ai été gravement lésé dans mon affection. J'eusse pu jouir de ma femme quelques semaines encore si les délais normaux consentis par l'avertissement avaient joué comme il devait. Mais encore une fois, cet avertissement, je ne l'ai pas eu. L'irrégularité est flagrante. En conséquence, monsieur le percepteur, j'ose espérer que vous ne trouverez pas mauvais que je demande réparation à l'administration responsable.

Là-dessus, Gauthier-Lenoir se leva, posa son chapeau sur la chaise et, passant de l'autre côté de la table, prit place dant le fauteuil perceptorial. Après une courte méditation, il répondit d'un ton conciliant :

— Mon cher monsieur Gauthier-Lenoir, je ne nierai pas qu'en tout ceci, des irrégularités aient été commises. S'agit-il d'un oubli, d'une erreur volontaire ? L'enquête seule pourrait l'établir. Mais cette enquête à laquelle vous avez droit, je vous demande instamment de ne pas l'exiger. Les ennuis qui en résulteraient pour notre administration seraient d'une complication infinie et tels qu'ils pourraient compromettre son autorité. Les journaux de l'opposition, toujours prêts à crier au scandale, ne manqueraient pas de s'emparer de l'affaire, et cela, monsieur Gauthier-Lenoir, vous ne le voudrez pas, votre patriotisme fiscal ne s'y résoudra pas. Et, d'ailleurs, quel bénéfice en auriez-vous ? Je sais, vous êtes en droit d'espérer qu'on vous rende votre femme pour cinq ou six semaines. Mais vous connaissez la lenteur de ces sortes d'instances. Avant d'aboutir, des années, des dizaines d'années auront passé. Quand l'épouse vous reviendra, pour quelques semaines seulement, ne l'oublions pas, elle sera ridée, toute vieille, édentée, la peau grise et le cheveu rare. Vaut-il pas mieux rester sur le souvenir d'une femme jeune et jolie ? Allons, vous voyez bien. Et puis, vous êtes fonctionnaire, que diable, vous devez montrer l'exemple du courage fiscal. A ce propos, je veux vous dire que les observations de votre dernière lettre, touchant l'inégalité de traitement, tolérée par le fisc, entre M. Rebuffaud et vous-même, m'ont paru fort raisonnables. Il est bien vrai que ce M. Rebuffaud s'acquitte fort mal de ses obligations de contribuable, et je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point, car je me propose d'y mettre bon ordre.

Quittant son fauteuil, le percepteur alla prendre le chapeau sur la chaise où il l'avait posé et alla le suspendre au portemanteau. L'entretien était terminé.

◆ ◆

Le lendemain matin, M. Rebuffaud se présentait à la perception. Il tenait un papier à la main et semblait assez ému. Le percepteur l'accueillit plus courtoisement qu'à l'ordinaire et lui demanda, avec bonté, l'objet de sa visite.

— C'est incroyable, répondit le visiteur en lui tendant son papier. Je reçois un avertissement d'avoir à verser ma femme à vos guichets avant le quinze novembre de cette année 1938. Ce ne peut être qu'une erreur.

— Voyons. Ce premier avertissement serait-il avec frais ?

— Non, il est sans frais.

— Tout est donc parfaitement régulier, dit le percepteur avec un paisible sourire.

M. Rebuffaud en fut d'abord interloqué et ouvrit de grands yeux. Enfin, il réussit à bégayer :

— C'est inouï ! me prendre ma femme ! On n'a pas le droit !

— Que voulez-vous, ce sont les nouvelles dispositions fiscales. Oh ! je sais. C'est dur. C'est très dur.

— Je n'en reviens pas, dit M. Rebuffaud. Me prendre ma femme ! Et pourquoi à moi ?

— Hélas ! vous n'êtes pas le seul à qui l'on ait demandé pareil sacrifice. D'autres que vous ont reçu ce matin leur avertissement. Moi-même, j'ai déjà versé mon épouse. C'est extrêmement pénible. Mais quoi, il faut bien se résigner. Nous vivons dans une époque cruelle.

— Tout de même, fit M. Rebuffaud. Oui, tout de même ! Moi qui ai toujours été si exact à payer mes impôts...

— Précisément, monsieur Rebuffaud. Connaissant votre exactitude, le fisc n'a pas hésité à vous inscrire des premiers. Mais, pour cette fois, si je puis vous donner un avis, ne vous pressez pas trop de payer. Profitez du délai qui vous est imparti.

M. Rebuffaud hocha la tête et resta songeur. L'affaire lui paraissait déjà moins extravagante. L'exemple du percepteur, l'assurance donnée que d'autres contribuables connaissaient la même épreuve, lui rendaient presque acceptable l'idée d'abandonner sa femme au fisc. Il en vint à s'attendrir sur lui-même en songeant à la grandeur de son sacrifice, tant, qu'à s'admirer, une chaleur d'héroïsme lui monta aux joues. Enfin, pour tout dire, sa femme était d'un caractère maussade et n'avait jamais été jolie. Au fond de lui-même et sans se l'avouer, il y renonçait assez facilement. En serrant la main du percepteur, il poussa un soupir qu'il força un peu.

— Il faut avoir du courage, dit le percepteur.

— Je ferai de mon mieux, répondit M. Rebuffaud en s'éloignant.

Tandis qu'il descendait la rue Lefinat (Hubert Lefinat, né en 1860, à Nangicourt. Bienfaiteur de la ville. Dota l'hôpital de trois lits et légua à la ville par testament une partie de sa propriété, devenue l'actuelle promenade du Bord-de-l'Eau, où lui a été érigée une statue en bronze. Mort à Nangicourt en 1923), M. Rebuffaut songeait avec curiosité à ce que devaient être les réactions des contribuables frappés par cette nouvelle mesure. Il se promena dans la ville sans rien observer d'anormal. Le soir, au café du Centre, il se trouva parmi les buveurs une demi-douzaine d'hommes qui avaient reçu un avertissement et M. Rebuffaud entendit, certes, d'amères récriminations contre la férocité du fisc, mais le ton de cette réprobation restait morne. L'atmosphère était aux jérémiades plutôt qu'à la révolte. Les hommes buvaient plus qu'à l'ordinaire et à l'heure du dîner, plusieurs étaient soûls. Le pâtissier Planchon, veuf de l'année précédente, tentait sans succès d'exciter les contribuables à se rebeller. « Vous n'allez tout de même pas donner votre femme ? » dit-il au quincaillier Petit. « Puisqu'il faut », répondit Petit et d'autres répétèrent après lui : « Puisqu'il faut. »

Le matin du 15 décembre, une trentaine de couples faisaient la queue à la porte de la perception, chaque contribuable donnant le bras à l'épouse qu'il allait verser au guichet. Les visages étaient empreints d'une résignation douloureuse. On ne parlait guère et seulement à voix basse, pour échanger une dernière promesse. A l'intérieur, le percepteur, assisté d'un commis, procédait à l'encaissement des épouses. La salle était séparée en deux compartiments par une cloison basse. Penché sur un grand livre, le commis inscrivait les renseignements utiles sur le couple qui se présentait au guichet, et il préparait un reçu. Le percepteur faisait passer l'épouse de l'autre côté de la cloison, délivrait un reçu à l'époux et le congédiait avec une parole de compassion. Les femmes, devenues propriété du fisc, formaient un groupe silencieux dans le compartiment interdit au public et regardaient entrer les contribuables dont les épouses allaient grossir leur morose troupeau.

Vers onze heures, une automobile se trouva arrêtée devant la perception par un attroupement. Le hasard avait voulu que ce jour-là, le ministre des Contributions, accompagné de son chef de cabinet, passât par la ville de Nangicourt pour se rendre dans la circonscription dont il était député. Regardant par la portière, il fut surpris d'une telle affluence à la porte d'une perception et eut la curiosité d'aller s'informer.

Le percepteur accueillit sans embarras le ministre et son chef de cabinet. Il s'excusa de les recevoir au milieu d'une si grande foule de contribuables et ajouta en souriant :

— Mais je n'ose pas le regretter. C'est le signe que l'impôt rentre bien. Voyez, monsieur le ministre, j'ai déjà perçu vingt-cinq épouses.

Le ministre et le chef de cabinet se regardèrent avec ébahissement. Questionné, le percepteur fournit toutes les explications désirables. Quand il eut fini, le chef de cabinet se pencha vers le ministre et dit à voix basse : « Il est complètement fou. »

— Hé, hé ! fit le ministre des Contributions. Hé, hé !

L'air vivement intéressé, il examinait le troupeau de femmes perçues et, considérant les plus jolies, songeait qu'il y avait là pour l'Etat une source de revenus peut-être importants. Il ne lui échappait pas non plus que beaucoup d'entre elles, par une inconséquence bien féminine, s'étaient rendues à l'appel du percepteur avec leurs plus beaux bijoux. Un long moment, il resta tout pensif. Respectueux de sa méditation et comprenant déjà les pensées qui l'agitaient, le chef de cabinet regardait les couples qui attendaient patiemment la fin de la diversion ministérielle pour aborder au guichet.

— Quelle admirable discipline chez tous ces braves gens, fit-il observer.

— En effet, murmura le ministre. J'en suis même très frappé.

Les deux hommes échangèrent un regard chargé de sens. Après quoi, le ministre serra chaleureusement la main du percepteur et, jetant un dernier coup d'œil aux épouses du fisc, regagna son automobile.

Le surlendemain de ce jour mémorable, on apprenait que Gauthier-Lenoir était promu percepteur de première classe. A mots couverts, le ministre des Contributions parle d'un vaste projet qui serait une innovation complète en matière de fiscalité. Les choses en sont là.

Marcel AYMÉ.

La fréquentation scolaire

La Ligue de médecine préventive a fait pendant les années 1936, 1937 et 1938 une série d'expériences sur les causes d'irrégularités dans la fréquentation scolaire. Ces expériences ont montré, de façon concluante, qu'il convient surtout d'éviter, par de simples précautions, l'apparition des affections courantes et en général bénignes, qui frappent les jeunes écoliers au cours de la mauvaise saison.

Exécutées sur plus de 1.000 enfants dans dix-neuf centres scolaires tant urbains que ruraux, elles ont prouvé que les écoliers porteurs d'un simple gilet de flanelle de laine avaient, en moyenne, moitié moins de jours d'absence que leurs camarades : exactement 8,98 contre 21,58. Le port du sous-vêtement de flanelle a donc permis de supprimer plus de 50 % des absences pour rhumes, bronchites, coliques, et en général toutes les maladies dues aux refroidissements. Ces résultats intéressants viennent de faire l'objet d'une communication à la Société de pathologie comparée.

BIBLIOGRAPHIE

Peut-on se préserver du Cancer ?

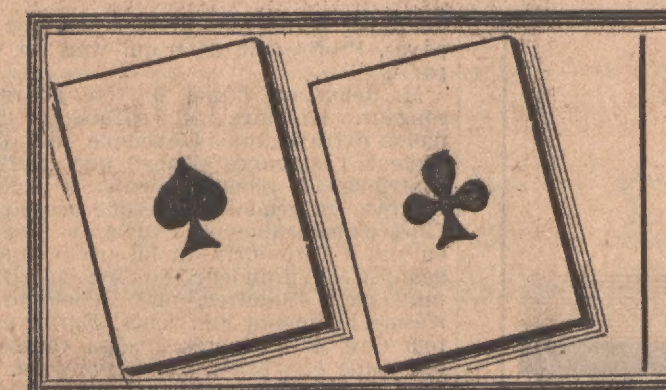
On ne lit pas assez les livres de médecine : c'est un tort, car on y trouve souvent des indications précieuses.

Dans un livre de lecture facile à tous, intitulé « *La Défense par le Système Nerveux* » *, le docteur Martin du Theil démontre que le cancer ne peut se greffer sur un organisme en plein équilibre nerveux. Le système nerveux est en effet le véritable défenseur de l'organisme, c'est lui qui nous fait vivre, c'est lui qui nous protège, c'est de lui qu'émane la force qui permet au terrain de repousser les assauts, et sans une rupture de son équilibre le mal ne peut s'implanter.

Or, le docteur démontre qu'il est facile à chacun de maintenir cet équilibre. Il ajoute que cette action défensive, nullement limitée au cancer, est au contraire d'ordre général, ce qu'atteste une longue expérimentation portant également sur la tuberculose, les troubles de la tension, etc. C'est ainsi que du principe de la protection du terrain par les forces naturelles de défense, se dégage une méthode simple, logique, facile à suivre, et que l'auteur résume ainsi : « La santé dépend du système nerveux ; à système nerveux normal, santé normale ».

Il faut lire ce livre, d'une portée considérable, et que dans son intérêt chacun devrait connaître.

* *Stock, éditeur, 155, rue Saint-Honoré (Théâtre Français), à Paris. Dernière édition, 130e mille Prix 9 francs (par poste 9,75).*



CARTES SUR TABLE

Traduit de l'anglais par LOUIS POSTIF

Grand roman policier inédit d'AGATHA CHRISTIE

XII

ELLE hésita avant de répondre.

— Il m'est difficile de préciser ce point. J'avais remarqué le poignard avant qu'on se mît à table. Lorsque nous revînmes dans le salon, je pris l'arme et la glissai dans ma manche. Personne ne vit mon geste, je m'en assurai au préalable.

— Vous avez dû déployer une adresse consommée, Madame.

— Je savais exactement ce que j'allais faire. Je n'avais donc qu'à mettre mon projet à exécution. Certes, je courais un gros risque, mais j'estimais que cela en valait la peine.

— Votre sang-froid et votre perspicacité entrèrent alors en jeu. Oui, je comprends.

— La partie de bridge commença, continua Mme Lorrimer. Enfin l'occasion s'offrit à moi. Je faisais le « mort » au jeu. Je me promenai dans la pièce vers la cheminée. Shaitana s'était assoupi. Je regardai les autres joueurs. Tous absorbés par la partie. Je me penchai et enfonçai le poignard.

La voix de la femme trembla légèrement, mais aussitôt elle reprit son air détaché.

— Je lui parlai, dans l'intention de me créer un alibi éventuel. Je lui fis quelques remarques au sujet du feu. Je laissai croire qu'il m'avait répondu et regagnai ma place en lui disant : « Je suis de votre avis. Moi aussi, je déteste les radiateurs. »

— Il n'a pas poussé un cri ?

— Non, à peine un grognement qui, à une certaine distance, aurait pu passer pour des paroles.

— Et alors ?

— Alors, je retournai à la table de bridge, où l'on jouait la dernière manche.

— Vous vous êtes assise et avez continué à jouer ?

— Oui.

— Et vous avez pris suffisamment d'intérêt au jeu pour être à même de dire, deux jours plus tard, presque toutes les annonces et les levées ?

— Oui ! répéta simplement Mme Lorrimer.

— Epatant ! s'exclama Hercule Poirot.

Il se renversa dans son fauteuil et hocha plusieurs fois la tête.

— Il reste un point, Madame, que je n'arrive pas à éclaircir.

— Lequel ?

— Une femme comme vous, qui pesez le pour et le contre et n'abandonnez rien au hasard, décidez à un certain moment de commettre un acte qui vous fera courir un énorme risque. Vous tentez la chance avec un complet succès. Et, deux semaines plus tard, vous vous dénoncez vous-même... Franchement, Madame, il y a là-dessous quelque chose de mystérieux.

Un étrange petit sourire tordit les lèvres de Mme Lorrimer.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur Poirot. Il existe un détail que vous ignorez : Mlle Meredith vous a-t-elle dit où elle m'a rencontrée l'autre jour ?

— C'était, si je me souviens bien, à proximité du domicile de Mme Oliver.

— En effet, mais je voulais vous demander si vous connaissez le nom de la rue. J'ai vu Anne Meredith dans Harley Street.

— Ah ! fit Poirot, la considérant avec attention. Je commence à comprendre.

— Naturellement. Je venais de consulter un spécialiste. Il m'a appris ce que déjà je soupçonnais à moitié.

Le sourire de Mme Lorrimer perdit toute amertume ; il s'épanouit et son visage prit une expression de grande douceur.

— Je ne jouerai plus longtemps au bridge, monsieur Poirot. Le médecin m'a un peu caché la vérité... Grâce à des soins continus, a-t-il dit, je pourrais vivre encore des années. Mais je ne suis pas femme à suivre un régime fastidieux. J'envisageai alors mon cas sous un angle nouveau. Un mois, deux... pas davantage. Et au moment même où je quittai la maison du spécialiste, j'aperçus miss Meredith sur le trottoir d'en face. Je l'invitai à prendre le thé avec moi.

Elle fit une légère pause, et continua :

— Après tout, je ne suis pas foncièrement mauvaise. Tandis que nous prenions le thé, je réfléchissais : par mon acte de l'autre soir, non seulement je privais Shaitana de la vie (l'irréparable était accompli !) mais aussi, à un degré variable, j'avais affecté l'existence de trois autres personnes : le docteur Roberts, le major Despard et Anne Meredith, qui ne m'avaient jamais fait aucun mal, et subissaient, à cause de moi, une épreuve redoutable. Je pouvais du moins remédier à cet état de choses. Non que la situation du docteur Roberts et du major Despard m'émût particulièrement. Ces hommes sont capables de se défendre seuls, mais je m'apitoyai sur le sort d'Anne Meredith...

Après une hésitation, elle poursuivit d'une voix lente :

— Anne Meredith n'est qu'une jeune fille avec toute la vie devant elle. Cette misérable affaire peut gâcher son avenir...

« Cette pensée me bouleversait...

« Alors, monsieur Poirot, ces idées s'implantant de plus en plus dans mon esprit, je compris que le moment était venu de vous faire mes confidences. Je ne pouvais plus garder mon secret. Voilà qui explique mon coup de téléphone... »

Quelques minutes s'écoulèrent.

Penché en avant, Hercule Poirot, à travers l'ombre qui s'épaississait, plongea ses yeux dans ceux de Mme Lorrimer. Elle soutint son regard sans la moindre nervosité. Poirot prit enfin la parole :

— Madame Lorrimer, êtes-vous sûre... positivement sûre (vous me direz toute la vérité, n'est-ce pas ?...) que l'assassinat de M. Shaitana n'a pas été prémédité ? N'avez-vous pas préparé ce crime avant de venir dîner chez Shaitana ?

Mme Lorrimer le regarda un instant et hocha violemment la tête.

— Non !

— Vous dites que vous n'aviez pas conçu le crime à l'avance ?

— Je vous jure que non !

— Alors... alors... Vous mentez... Vous devez me mentir...

La voix de Mme Lorrimer devint tranchante comme de la glace.

— Monsieur Poirot, vous oubliez les convenances.

Le petit Belge se leva d'un bond, arpenta la pièce, marmottant entre ses dents. Soudain il dit :

— Vous permettez, Madame ?

Et, se dirigeant vers le commutateur, il fit jaillir la lumière.

Il revint s'asseoir dans son fauteuil, posa les deux mains sur ses genoux et regarda son hôtesse dans le blanc des yeux.

— Il s'agit de savoir, Madame, si Hercule Poirot peut se tromper.

— Personne n'est infaillible, répliqua sèchement Mme Lorrimer.

— Moi je le suis, affirma Poirot. Jamais je ne me trompe. C'est si vrai que le contraire me renverse. Mais, cette fois, on dirait vraiment que je me suis fourvoyé. Certes, vous devez savoir de quoi il retourne si c'est vous qui avez tué Shaitana ! En ce cas, il est fantastique qu'Hercule Poirot sache, mieux que vous, la façon dont vous avez commis ce crime !

— Fantastique et absurde, insista Mme Lorrimer, d'un ton glacial.

— Alors, je suis fou, fou à lier ! Pourtant, nom d'un petit bonhomme ! Je ne suis pas fou ! J'ai raison... Je dois avoir raison. Je veux bien admettre que vous avez tué M. Shaitana, mais pas de la manière dont vous le dites. Il est presque impossible de ne pas agir suivant son caractère.

Il fit une pause. Mme Lorrimer se mordit les lèvres. Elle allait parler, mais Poirot la devança :

— L'assassinat de Shaitana a été prémédité, *ou bien ce n'est pas vous la coupable.*

Mme Lorrimer répondit d'une voix tranchante.

— Je commence à croire que vous êtes fou, monsieur Poirot. Si j'avoue avoir commis le crime, pourquoi mentirais-je sur ma façon de procéder ? Je n'en vois pas l'utilité.

Poirot se leva de nouveau et fit le tour du salon. Quand il regagna son fauteuil, il n'était plus le même. Aimable et courtois, il dit à Mme Lorrimer :

— A présent, je vois que ce n'est pas vous qui avez tué Shaitana. Je comprends tout : Harley Street et la petite Anne Meredith debout, désemparée, sur le trottoir. J'aperçois aussi une autre femme... dans le passé, une femme qui a vécu seule... lamentablement seule. Oui, je saisis tout cela, mais une chose demeure pour moi énigmatique : pourquoi êtes-vous si certaine qu'Anne Meredith est la meurtrière ?

— Réellement, monsieur Poirot...

— Inutile de protester, de continuer à me mentir !... Madame, je vous dis que je connais la vérité. Je devine très bien les émotions qui vont ont envahie ce jour-là dans Harley Street. Vous n'auriez pas agi de la sorte pour le docteur Roberts, pas davantage pour le major Despard, mais vous avez eu pitié d'Anne Meredith parce qu'elle a commis un acte identique à celui dont vous vous êtes autrefois rendue coupable. Vous ignorez même, j'imagine, à quel mobile elle a obéi. Mais quand le chef de la police vous a interrogée, vous saviez à quoi vous en tenir. Vous voyez bien que je sais tout. A quoi bon persister dans le mensonge ?

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. Shaitana, personnage richissime et énigmatique, a invité Hercule Poirot à dîner afin de lui faire rencontrer des spécialistes de crimes parfaits et, par conséquent, impunis. Après le dîner, les invités s'assemblent autour de deux tables de bridge situées dans deux pièces. Dans la première, se trouvent le détective Poirot, Mme Oliver, sa partenaire, auteur de romans policiers, le colonel Race, du Service secret et M. Battle, chef de la police à Scotland Yard. Au salon, Mme Lorrimer et miss Meredith jouent contre le major Despard et le docteur Roberts. M. Shaitana, assis dans le salon, paraît les observer. Au moment du départ, on s'aperçoit que M. Shaitana a été assassiné. Les spécialistes de crimes parfaits se trouvaient donc dans le salon et M. Shaitana a payé de sa vie son étrange fantaisie. Les trois policiers et Mme Oliver qui avaient été groupés dans la première pièce entreprennent, les jours suivants, de mener l'enquête chacun selon sa méthode. Quelques jours après, ils se rencontrent et se font part des résultats. Seul le major Despard sera innocenté. Mais le docteur Roberts a sans doute sur la conscience la mort de M. Craddock, mari jaloux d'une cliente trop expansive et peut-être celle de Mme Craddock. L'un mourut du charbon, la seconde d'un empoisonnement du sang consécutif à une piqûre contre la typhoïde. Mme Oliver annonce qu'Anne Meredith a vécu chez une personne empoisonnée pour avoir bu de la peinture à chapeaux. Quelques jours après M. Battle se rend à Combeacre enquêter sur l'empoisonnement de Mme Benson dont Anne Meredith fut la demoiselle de compagnie. Il repart convaincu qu'il s'agit d'un crime. Mme Lorrimer convoque Hercule Poirot pour lui avouer qu'elle a tué M. Shaitana.

Il attendit la réponse, mais en vain. D'un air satisfait, il hocha la tête.

— Oui, Madame, votre conduite mérite des éloges. Vous accomplissez-là une noble action en voulant assumer la responsabilité du crime pour sauver cette enfant.

— Vous oubliez que je ne suis pas une femme sans reproche. Voilà bien des années, monsieur Poirot, j'ai tué mon mari.

Il y eut un moment de silence.

— Après tout, vous êtes logique et vous possédez le sens de la justice. Vous êtes prête à souffrir pour une faute passée. Un meurtre est un meurtre, quelle qu'en soit la victime ! Madame, vous êtes courageuse et clairvoyante. Mais je vous pose à nouveau la question : Comment pouvez-vous affirmer qu'Anne Meredith a tué Shaitana ?

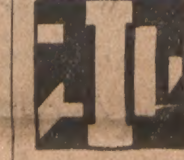
Un profond soupir s'échappa des lèvres de Mme Lorrimer.

M. Poirot venait de vaincre ses dernières résistances. Elle répondit simplement, comme une enfant :

— Parce que je l'ai vue !

CHAPITRE XXVI

Le témoin oculaire



INCAPABLE de se contenir, Poirot s'esclaffa. Il rejeta sa tête en arrière et son gros rire gaulois emplit le salon.

— Pardon, Madame, dit-il en s'essuyant les yeux, c'est plus fort que moi. Nous voilà tous sur les dents, en train de discuter, d'argumenter et d'interroger... Nous faisons appel à la psychologie... alors qu'il y avait un témoin oculaire du crime. Racontez-moi cela, je vous prie.

— C'était vers la fin de la soirée. Anne Meredith faisait le « mort » au bridge. Elle se leva, regarda les cartes de son partenaire et se promena dans la pièce. La partie n'offrait aucun intérêt et j'en connaissais d'avance le résultat; je ne vis donc aucune nécessité de concentrer mon attention au jeu. Je tournai mon regard vers la cheminée et je vis Anne Meredith penchée sur M. Shaitana. Soudain, elle se redressa. Sa main venait de toucher la poitrine de l'homme, ce qui me surprit. J'aperçus alors sur son visage une expression de trouble et d'effroi. Naturellement, sur le moment, j'ignorais ce qui s'était passé, je me demandais simplement ce que la jeune fille pouvait avoir fait. Plus tard... je compris.

— Mais elle ignorait que vous saviez tout. Elle ne se doutait pas que vous l'aviez vue.

— Pauvre enfant ! dit Mme Lorimer. Si jeune... avec toute la vie devant elle ! Mon silence ne peut vous surprendre, monsieur Poirot.

— Non, non, pas du tout !

— Surtout maintenant que vous savez que moi-même... (Elle fut secouée d'un frisson.) Ce n'était pas à moi de l'accabler. A la police de faire son métier !

— Je vous l'accorde. Mais aujourd'hui vous avez outrepassé vos intentions.

— Je n'ai jamais été une femme tendre et sensible, mais ces vertus vous viennent avec l'âge. Croyez-moi, monsieur Poirot, je ne me laisse pas facilement apitoyer.

— La pitié est rarement un guide sûr. Mlle Anne est jeune, fragile, elle a l'air timide et craintive... Oh ! certes, elle est capable d'inspirer de la compassion. Mais, je ne partage pas votre façon de voir. Vous dirais-je, Madame, pourquoi miss Anne Meredith a supprimé M. Shaitana ? Parce qu'il savait qu'elle avait déjà tué une vieille dame chez qui elle était gouvernante... parce que cette personne l'avait surprise en flagrant délit de larcin.

Mme Lorimer parut étonnée.

— Est-ce possible, monsieur Poirot ?

— Il n'y a aucun doute là-dessus. Avec ses airs doucereux, la petite Anne Meredith est très dangereuse. Dès que sa sécurité et son bien-être sont menacés, elle ne connaît aucun scrupule... elle frapperait avec traîtrise. Mlle Anne ne s'arrêtera pas à ces deux crimes... Si elle s'en tire indemne, sa confiance en sera doublement accrue...

— Ce que vous dites là est horrible, monsieur Poirot, horrible !

Le petit détective belge se leva.

— Madame, permettez-moi de prendre congé. Réfléchissez bien à ce que je viens de vous dire.

Légèrement ébranlée dans ses convictions, Mme Lorrimer s'efforça de reprendre son ton habituel.

— Si bon me semble, monsieur Poirot, je nierai tout cet entretien. Vous n'avez aucun témoin, souvenez-vous en. Ce que je vous ai révélé touchant cette fatale soirée, c'est simplement entre nous.

Poirot répondit gravement :

— Rien, Madame, ne sera fait sans votre consentement. Dormez en paix. J'ai mes méthodes personnelles. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Madame, laissez-moi vous dire toute mon admiration. Il n'existe pas une femme comme vous sur mille : dans votre cas, quatre-vingt-dix-neuf sur mille eussent été incapables de résister à...

— A quoi ?

— A me dire pour quel motif vous avez tué votre mari... et comme vous avez eu raison de vous abstenir !

Mme Lorrimer se cabra.

— Monsieur Poirot, ce motif ne regarde que moi.

— Magnifique ! s'écria Poirot, lui baisant de nouveau la main, et il quitta la pièce.

Dehors, le froid piquait. Poirot chercha des yeux un taxi. N'en apercevant pas à l'horizon, il se décida à marcher dans la direction de King's Road. Il réfléchissait et, de temps à autre, hochait la tête. Une fois, il la secoua négativement.

Il se détourna et aperçut quelqu'un qui montait le perron de la maison de Mme Lorrimer. La silhouette ressemblait à celle d'Anne Meredith. Il se demanda s'il allait, oui ou non, rebrousser chemin : en fin de compte, il poursuivit sa route.

Arrivé chez lui, il apprit que Battle était parti sans lui laisser aucun message.

Il alla au téléphone et appela le chef de police.

— Allo ! répondit la voix de Battle. Vous avez du nouveau ?

— Je crois bien ! Mon ami, il faut arrêter Anne Meredith... et sans tarder.

— Bon. J'y vais... mais pourquoi cette hâte ?

— Parce que, mon ami, cette demoiselle peut devenir dangereuse.

Après une pause, Battle reprit :

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais il n'y a personne... En tout cas, inutile de précipiter les décisions. Je lui ai déjà envoyé une lettre officielle lui annonçant ma visite pour demain. Ce serait peut-être une excellente chose de la confondre.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Très honoré de votre société, monsieur Poirot.

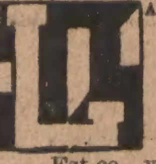
Poirot reposa le récepteur.

Il avait le visage pensif et l'esprit préoccupé. Il demeura longtemps assis devant son feu, le front plissé. Enfin, bannissant ses craintes et ses doutes, il alla se coucher.

— Nous verrons cela demain, murmura-t-il.

CHAPITRE XXVII

Suicide



LA sonnette du téléphone retentit au moment où Poirot venait de s'asseoir devant son café au lait et ses petits pains.

Il prit le récepteur et entendit la voix de Battle.

— Est-ce vous, monsieur Poirot ?

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il ?

Les inflexions de la voix du chef de police l'avertissaient que quelque chose d'anormal venait de se passer. Ses vagues pressentiments de la veille lui revinrent à l'esprit.

— Dites vite, mon ami.

— Il s'agit de Mme Lorrimer.

— Lorrimer... Eh bien ?

— Que diable lui avez-vous raconté hier... ou que vous a-t-elle révélé ? Vous ne m'avez rien répété. De fait, vous m'avez laissé croire que nous devions plutôt nous occuper d'Anne Meredith.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Poirot avec calme.

— Un suicide.

— Mme Lorrimer s'est suicidée ?

— Effectivement ! Il paraît que, depuis quelque temps, elle paraissait très déprimée. Son médecin lui avait ordonné un narcotique et hier soir elle en a pris une dose trop forte.

Poirot poussa un profond soupir.

— Il ne s'agit point... d'un accident ?

— Pas le moins du monde. Elle avait mûri son plan et écrit aux trois autres.

— A quels trois ?

— Roberts, Despard et miss Meredith. Elle n'y a pas été par quatre chemins. Elle leur a fait savoir qu'elle choisissait le plus court moyen de sortir de ce gâchis. C'était elle qui avait tué Shaitana et elle s'excusait — ô combien ! — des inquiétudes et des ennuis qu'elle leur avait causés. Une lettre des plus calmes et des plus positives, reflétant admirablement la nature de cette femme bizarre.

Poirot ne répondit pas tout de suite.

Telles étaient donc les dernières volontés de Mme Lorrimer. Elle voulait, à tout prix, protéger miss Meredith. Une mort rapide et sans souffrance, au lieu d'une fin douloureuse. Son dernier acte était empreint d'altruisme. Elle sauvait la jeune fille à qui l'unissait un lien secret de sympathie. Elle avait soigneusement préparé son suicide et en avait fait part aux trois intéressés. Quelle femme ! L'admiration de Poirot redoubla. C'était bien d'elle, cette prompte détermination et cette volonté inébranlable de réaliser son projet.

Il s'imaginait l'avoir convaincue, mais, de toute évidence, elle avait préféré s'en tenir à son propre jugement.

La voix de Battle interrompit la méditation de Poirot.

— Que diable lui avez-vous dit, hier ? Vous lui avez certainement fichu la frousse et voilà le résultat. Vous m'avez pourtant laissé comprendre que vos accusations visaient Anne Meredith.

Poirot se tut un instant. Morte, Mme Lorimer l'obligeait à suivre ses volontés mieux qu'elle n'avait su le faire de son vivant.

Lentement, il déclara, avec répugnance :

— J'étais dans l'erreur...

— Ah ! vous vous êtes trompé ! lui dit Battle. Elle a dû s'imaginer que vous vous disposiez à la faire arrêter. Dommage de la laisser ainsi filer entre nos doigts.

— Nous n'avions aucune preuve contre elle, rétorqua Poirot.

— Non, peut-être en vaut-il mieux ainsi. Vous n'avez pas machiné ce coup de théâtre, au moins, monsieur Poirot ?

Poirot protesta avec indignation, puis ajouta :

— Dites-moi exactement ce qui s'est passé.

— Un peu avant huit heures, Roberts a ouvert son courrier. Sans perdre un instant, il sauta dans sa voiture, chargeant sa bonne de nous mettre au courant, ce qu'elle fit aussitôt. Quand il entra chez Mme Lorrimer, on lui apprit que cette dame n'avait pas encore été éveillée. Il se précipita dans la chambre, mais il était trop tard. En vain, il essaya la respiration artificielle. Notre médecin légiste, arrivé peu après, ne put que se rendre à l'évidence.

— De quel narcotique s'agit-il ?

— Du véronal, je crois. Sur la table de nuit, on a trouvé un flacon de comprimés.

— Et les deux autres ? Se sont-ils mis en rapport avec vous ?

— Despard est absent et n'a pas encore vu son courrier.

— Et miss Meredith ?

— Je viens de lui téléphoner.

— Eh bien ?

— Elle venait d'ouvrir sa lettre quelques moments avant mon appel. Le courrier arrive plus tard là-bas.

— Quelle fut sa réaction ?

— Très naturelle. Un vif soulagement, mais légèrement voilé. Elle était bouleversée et émue...

— Où vous trouvez-vous à présent, mon ami ? demanda Poirot.

— A Cheyne Lane, chez Mme Lorrimer.

— Bien, je vous rejoins immédiatement.

Dans le vestibule de la villa, Poirot trouva le docteur Roberts sur le point de partir. Ce matin-là, le médecin avait perdu sa jovialité habituelle. Il était pâle et bouleversé.

— Quelle lamentable affaire, monsieur Poirot ! Je ne puis dissimuler mon soulagement, mais, tout de même, le coup est dur. Pas un instant, je n'ai soupçonné Mme Lorrimer d'avoir tué Shaitana. Je n'en reviens pas !

— Moi non plus.

— Cette femme si tranquille, si distinguée et si maîtresse d'elle-même. Je ne la vois pas se livrer à un acte criminel. Pourquoi l'a-t-elle tué ? Nous ne le saurons jamais. J'avoue que j'aurais été curieux de l'apprendre.

— Sa mort vous enlève une belle épine du pied !

— Sans aucun doute. Ce serait hypocrite de ma part de vouloir soutenir le contraire. Il n'est guère agréable de sentir peser sur soi les soupçons de la police. Quant à cette malheureuse femme, elle a choisi la meilleure solution.

— C'est ainsi qu'elle l'envisageait, sans doute.

— Le remords l'y a poussée, dit Roberts en sortant de la maison.

Poirot hocha pensivement la tête. Le médecin se trompait : ce n'était pas le remords qui avait conduit Mme Lorrimer au suicide.

En montant l'escalier, Poirot s'arrêta pour adresser quelques paroles de consolation à la vieille domestique qui pleurait en silence.

— Quel malheur, Monsieur ! Quel malheur ! Nous l'aimions tant ! Et dire qu'hier encore elle prenait tranquillement le thé avec vous ! Aujourd'hui, la voilà partie. Jamais je n'oublierai ce qui s'est passé ce matin. Le monsieur a sonné au moins quatre fois à la porte avant que j'aie eu le temps de lui ouvrir. « Où est votre maîtresse ? » a-t-il crié. J'étais si abasourdie que je n'ai pu lui répondre. Vous comprenez, nous n'entrions jamais chez Madame avant qu'elle sonne. Alors il a demandé : « Où est sa chambre ? » et il a monté l'escalier sur mes talons. Arrivé à la porte de Madame, il l'ouvrit sans frapper et jeta un coup d'œil sur le lit : « Trop tard ! » s'exclama-t-il. Elle était morte, Monsieur ! Il m'envoya chercher de l'eau-de-vie et de l'eau chaude et fit l'impossible pour la ranimer. Puis la police arriva. Pourquoi la police ? Je me le demande. Si Madame a pris une dose trop forte de véronal, c'est par erreur.

Sans répondre directement à sa question, Poirot lui demanda :

— Hier soir, votre maîtresse était-elle comme d'habitude ? Paraissait-elle ennuyée ou bouleversée ?

— Non, je ne l'ai pas remarqué, Monsieur. Elle paraissait fatiguée et souffrante. Depuis quelque temps, sa santé laissait à désirer.

— Je le sais.

Le ton sympathique de Poirot encouragea la brave femme à continuer.

— Jamais elle ne se plaignait, Monsieur, mais la cuisinière et moi nous nous inquiétions à son sujet. Elle avait perdu son endurance d'autrefois et la visite de la jeune fille qui est venue la voir après vous a dû la fatiguer.

Le pied sur la marche, Poirot se retourna :

— La jeune fille ? Une jeune fille est venue hier soir ?

— Oui, Monsieur. Tout de suite après votre départ. Elle s'appelle miss Meredith.

— Est-elle restée longtemps ?

— A peu près une heure, Monsieur.

— Et après ?

— Notre maîtresse est allée se coucher. On lui a porté son dîner au lit. Elle se plaignait d'une grande fatigue.

— Savez-vous si votre maîtresse a écrit des lettres hier soir ?

— Après s'être couchée ? Je ne le pense pas, Monsieur.

— Vous n'en êtes pas certaine ?

— Il y avait sur la table du vestibule quelques enveloppes affranchies prêtes à mettre à la boîte aux lettres. Nous les avons portées hier soir avant de fermer la porte pour la nuit. Mais il me semble les avoir vues sur la table plus tôt dans la journée.

— Combien y en avait-il ?

— Deux ou trois. Je ne saurais le dire au juste. Trois, je crois.

— Vous, ou la cuisinière... ou quiconque les a portées à la poste... avez-vous remarqué à qui elles étaient adressées ? Ne vous formalisez pas de cette question : elle est de la plus haute importance.

— C'est moi-même qui les ai mises à la poste, Monsieur. J'ai vu celle du dessus. Elle était pour Fortum et Mason. Les autres, je ne sais pas.

Cette femme parlait d'une voix sincère.

— Etes-vous sûre qu'il n'y avait pas plus de trois lettres ?

— Oui, Monsieur, j'en suis parfaitement sûre.

Poirot hocha gravement la tête et monta quelques marches, puis il dit :

— Vous saviez que votre maîtresse prenait quelque chose pour dormir ?

— Oui, Monsieur. Elle suivait l'ordonnance du médecin, le docteur Lang.

— Où rangeait-on ce somnifère ?

— Dans le petit placard de la chambre de Madame.

Sans poser d'autre question, Poirot gravit l'escalier. Au premier étage, Battle vint le saluer. Le chef de police paraissait las et ennuyé.

— Je suis heureux de vous voir, monsieur Poirot. Je vous présente le docteur Davidson.

Le médecin légiste lui serra la main. C'était un homme grand, à l'air mélancolique.

— La déveine nous poursuit, dit-il. Une heure plus tôt et nous aurions pu la sauver.

— Hum ! fit Battle. Je ne le dirais pas officiellement, mais je n'en suis pas fâché pour elle. C'était une personne de bonne famille. J'ignore pourquoi elle a tué Shaitana, mais elle avait sans doute d'excellentes raisons pour le faire.

— Quoi qu'il en soit, dit Poirot, je doute qu'elle eût vécu jusqu'au procès, car elle était déjà bien malade.

Le médecin légiste approuva de la tête.

— Vous êtes dans le vrai. Peut-être tout est-il mieux ainsi.

Il descendit l'escalier, suivi de Battle.

Poirot, la main sur la poignée de la porte, demanda :

— Puis-je entrer ?

— Oui, lui dit Battle. Nous avons terminé nos constatations.

Poirot entra et referma la porte derrière lui. Il se dirigea vers le lit et regarda le visage calme de la morte.

(La fin au prochain numéro.)

Agatha CHRISTIE.

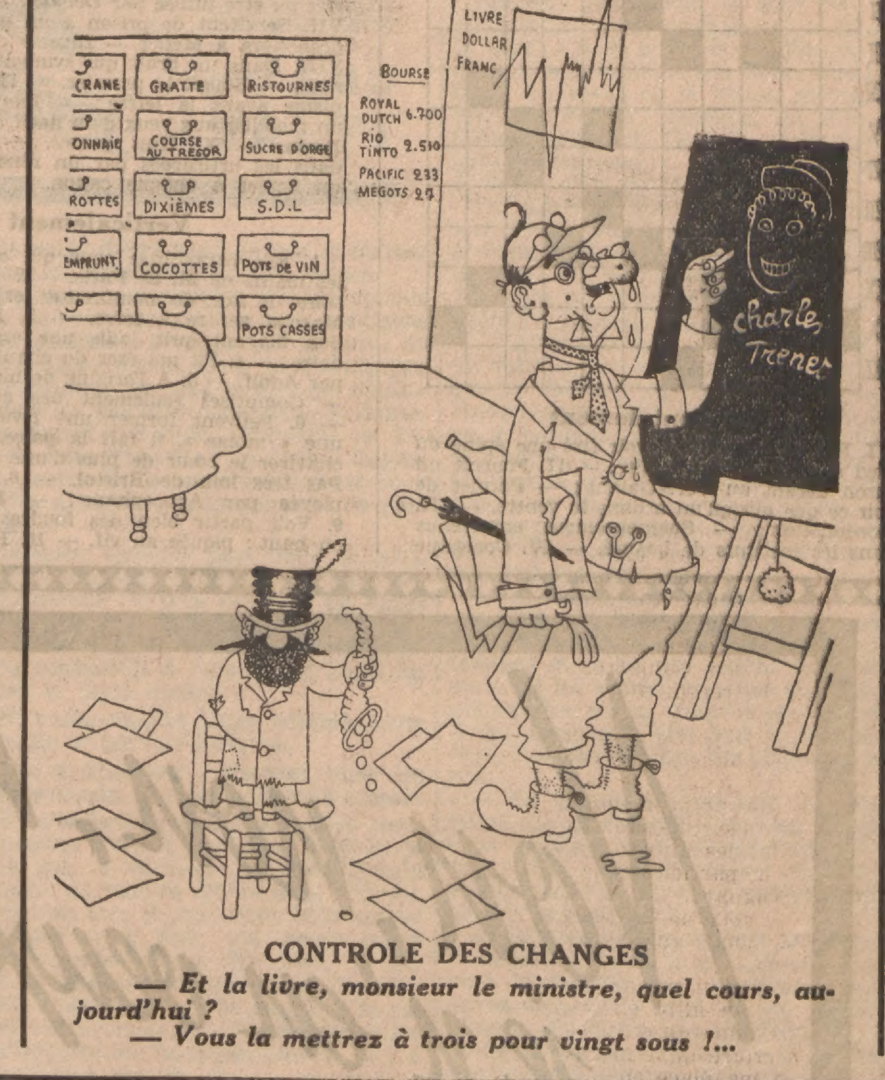
Traduit de l'anglais par Louis POSTIF.

LA POMPE A PHYNANCES

PAR DUBOUT



AU RAPPORT
— *Qui est ministre des Phynances de semaine ?*



CONTROLE DES CHANGES
— *Et la livre, monsieur le ministre, quel cours, aujourd'hui ?*
— *Vous la mettrez à trois pour vingt sous !...*



DANS LES CAVES DE LA BANQUE DE FRANCE
— *Ce Poincaré 1927 est décidément excellent.*



— *On est le syndicat des faux monnayeurs ! Nous venons nous plaindre de la concurrence de l'Etat !...*



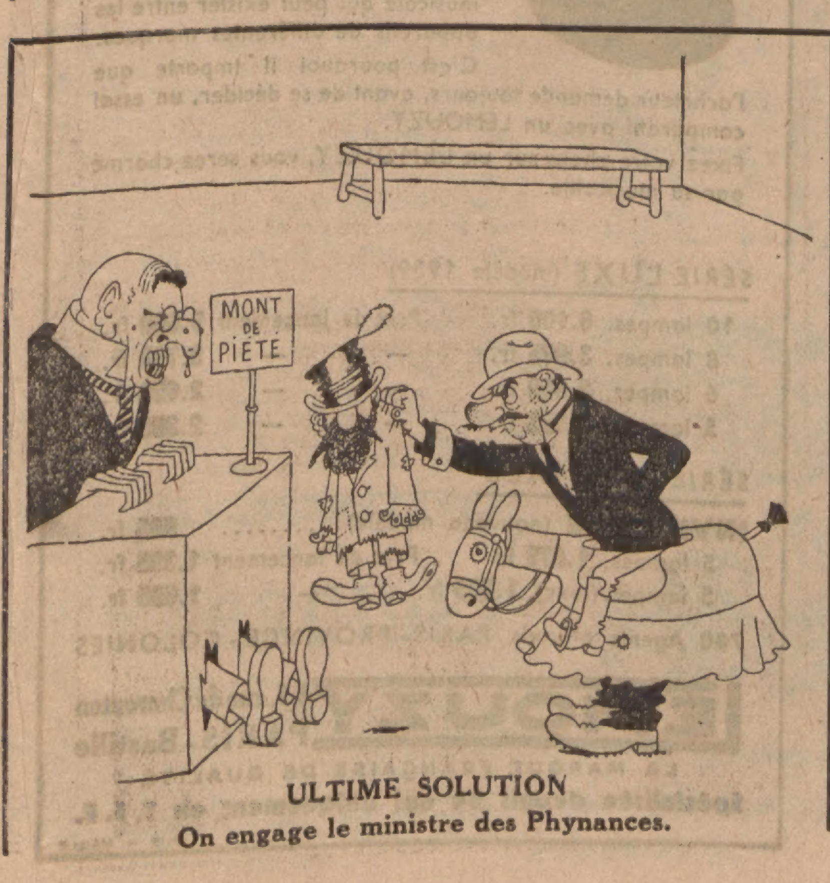
Le nouveau.



ESPOIR SUPREME
— *Que penseriez-vous de vingt francs sur « Triplepatte » ?*



Le ministre de la Guerre vient de laisser tomber un sou.



ULTIME SOLUTION
On engage le ministre des Phynances.



APRES LE REDRESSEMENT
Le percepteur. — *Non, messieurs, dames ! Inutile d'insister ! Nous avons trop d'argent !...*

Les mots croisés de «Candide»

Problème n° 44
MIXTURE
par Max FAVALELLI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I										■	
II						■					
III			■		■						
IV										■	
V							■		■		
VI				■					■		
VII							■				
VIII		■				■		■			
IX				■						■	
X	■		■	■							■
XI					■						

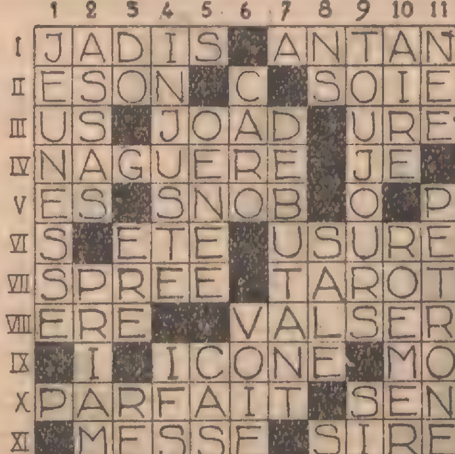
Horizontalement

I. Fut récompensé d'avoir tiré une épine du pied à un futur adversaire. — II. Fournit un juron décent au Vert-Galant ; — Permet de voir ce que quelqu'un a dans le ventre. — III. Conjonction ; — Soigneusement entretenus dans les instituts de beauté. — IV. Constitue un exercice familier pour l'homme politique. — V. Un crime contre l'euphonie ; — Qui a franchi le palais. — VI. A remplacé le journal dans nos campagnes ; — Préfixe qui aurait pu être utilisé par Dédale ; — En robe. — VII. Servirent de prison à un général qui se déshonora à Metz ; — Inversé : possessif. — VIII. Dans un bruit qui symbolise la régularité ; — Rougit le premier. — IX. Fit du nudisme avant la lettre ; — Ils valaient bien un mobilier aux yeux d'un natif de la Capelle-Biron. — X. Huit pintes. — XI. Envoyé dans les urticacées par un rénégat ; — Il a un boulet à chaque canon.

Verticalement

1. Elle caractérise ceux qui ont passé par les mains de M. de Paris. — 2. Même sedentaire, il fait de nombreuses expéditions ; — Marche ventre à terre. — 3. En droit ; — Son fils entreprit jadis une croisière légendaire. — 4. Fit macérer du chanvre ; — Exigé par Adolf. — 5. A l'origine de bien des bruits; — Comprises seulement des esprits subtils. — 6. Peuvent former une rivière ; — Avec une « môme », il fait la paire. — 7. A fait chavirer le cœur de plus d'une Dorothée ; — Pas très loin de Bristol. — 8. Voyelle employée par Aristophane ; — En usine. — 9. Voit partir bien des foudres ; — De bas en haut : piquée au vif. — 10. Démonstratif ; — Déserté par un affamé ; — Dut éblouir souvent Cléopâtre. — 11. Bien mal traitée le dimanche par Bézuquet et Costecalde.

Solution du problème n° 43
PASSE, PRESENT, FUTUR
par René PETER



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I	J	A	D	I	S	■	A	N	T	A	N
II	E	S	O	N	■	C	■	S	O	I	E
III	U	S	■	J	O	A	D	■	U	R	E
IV	N	A	G	U	E	R	E	■	J	E	■
V	E	S	■	S	N	O	B	■	O	■	P
VI	S	■	E	T	E	■	U	S	U	R	E
VII	S	P	R	E	E	■	T	A	R	O	T
VIII	E	R	E	■	■	V	A	L	S	E	R
IX	■	I	■	I	C	O	N	E	■	M	O
X	P	A	R	F	A	I	T	■	S	E	N
XI	■	M	E	S	S	E	■	S	I	R	E

Commentaires

Horizontalement. — Un du V : le baccalauréat ès-lettres avait plus d'importance autrefois qu'aujourd'hui. — Deux du IX : *Emaux et Camées* de Théophile Gautier.

Verticalement. — Un du 8 : Nostradamus. — Un du 10 : « Il avait tout le jour travaillé dans son aire » (*Booz endormi*, de Victor Hugo). — Deux du 11 : Pétrone avait été surnommé « l'arbitre des élégances ».



NOUVELLE INÉDITE

par Luc VALTI


UIS-MOI bien. Une supposition que tu es chez toi...

— A Marseille... rêve tout haut le Vieux.

— A Marseille, c'est ça. Donc, tu prends le bateau, mettons au Vieux Port. Trois jours de traversée dans du bleu...

— Pas toujours... coupe encore l'autre, le regard vague, perdu dans la vision du Vieux Port.

— Toujours !

Et, dans un soupir :

— Il fait toujours bleu dans mon pays.

C'est un homme vêtu avec une ostentation d'aisance, bagues aux doigts, port de tête assuré, cheveux abondants et cosmétiqués, front haut ; type parfait de l'homme qui *s'est fait tout seul* et qui reste satisfait de lui et de la vie. Et pourtant !... Derrière l'écran des cils drus, le regard s'inquiète, s'effare. Il étonne même, dans ce visage empâté, ce regard méridional, nostalgique, qui semble fixer quelque chère vision par delà ce bar argentin, ces filles peintes et bourrues, ces gars braillards, affalés devant des verres vides. En face de lui, une espèce de déchet humain, pion lancé loin de son échiquier et que la vie, depuis beau temps, a fait mat. Il n'a même pas de nom. Le Vieux, voilà tout son état civil. On le dirait né pour dodeliner de la tête, écouter le patron, approuver et, dans ses heures de cafard, servir de public attentif au maître. Il l'écoute, les prunelles plissées :

— Toujours beau !... insiste Lapo, le patron du bar. Tu ne peux pas te faire une idée... A Marseille, vous avez parfois des nuages, des grains et du mistral. Chez moi, jamais. C'est le paradis.

Il suce mollement le chalumeau qui trempe dans une limonade glacée. Un flux monte en lui, qui rend plus tristes et plus profondes ses prunelles.

— Leur océan... ils me font rire. C'est de l'eau à n'en plus finir, quoi ! Mais est-ce que ça a de la couleur, du caractère ? Rien. Une immense cuvette et c'est tout. Tandis que la mer Ionienne, ah ! alors !...

— C'est où, au juste, ton patelin ? demande le Vieux, pour dire quelque chose.

Ce qu'il se soucie peu de la mer Ionienne et des nostalgies du patron, lui qui ne sait plus regretter ! Mais il faut bien être poli. Lapo, malgré ses lubies, est un bon maître au pourboire facile.

— Où ? Si je ne te l'ai pas dit mille fois ! rugit Lapo. Triple abruti, tu ne connais pas l'Italie, non ? Et la Sicile ? Eh bien ! un peu plus bas, du côté de la Grèce, tu as l'archipel ionien, le plus merveilleux coin du monde. Tu y es ?

Peuh ! Le Vieux en a tant vu des mers et des côtes ! Il confond tout, dans sa pauvre tête. Et puis, que lui importe cette île au nom saugrenu, cet infime point de l'immense univers ! Zante... Cela ne fait pas image, cela n'évoque rien en lui. On a beau lui dire que cela signifie jacinthe, donc fleur et parfum... Des idées de poètes, tout ça, des chichis de rêveurs. Se peut-il que le patron ait les yeux brouillés et ce tic du coin de la bouche, rien qu'en prononçant ce petit mot : Zante ?

— Pourquoi que tu n'y vas pas faire un petit tour ? hasarde-t-il sans conviction. L'instituteur te le disait encore hier. Tu n'es pas dans ton assiette, patron. Comment qu'il l'appelle, ta maladie ?

— Neurasthénie... soupire Lapo.

D'une table voisine au comptoir, une fille sans âge, sans physionomie, tant ses traits sont escamotés par des couches de fard, lance à la cantonade :

— Eh ben ! Lapo a sa crise ?

Les habitués du bar les connaissent ces accès de mélancolie, ces abattements du patron, considéré du reste comme un peu piqué. On hausse les épaules, comme devant des caprices d'enfant gâté. Avoir réussi, amassé un magot ; être sain, jeune encore, malgré quelques fils blancs aux tempes, être enfin ce qu'on appelle un veinard, et se ronger pour de telles rengaines, quel luxe ! La Rougeaude, née quelque part dans un faubourg parisien et qui ne verra vraisemblablement plus sa lointaine Ile-de-France, se fait-elle de la bile pour si peu ?

— Le pays où qu'on est né, quel bobard ! On est chez soi partout où qu'on mange, où qu'on dort, voilà tout.

Mais sa voix chavire. Elle arrête net sa fanfaronnade, car un nœud lui monte à la gorge. Elle noie dans l'absinthe le souvenir et les regrets.

— Si je pars, dit gravement Lapo, si je respire encore l'air de chez nous, c'est fini. Vous ne me reverrez plus.

Il regarde ce bar, ce comptoir nickelé, astiqué, cette salle décorée par lui et dont il tirait tant d'orgueil. C'est son royaume, conquis au prix de tant de travail et d'efforts ! En ce moment, il lui fait l'effet d'une geôle. D'un geste de la main, il balaie ce décor. Il ne voit plus que loin, là-bas où le ciel est toujours pur, la mer tendre et douce, où les belles filles, à la tombée de la nuit, lancent des œillades qui vous captent le cœur. Ses narines se souviennent même d'un parfum de chair saine et de basilic, mélangé d'une pointe de verveine. Le parfum chaud des filles du peuple de Zante et du bouquet qu'elles portent toujours au corsage, bien écrasé entre la chemise et la peau.

Déjà, il croit entendre ronfler des moteurs, battre le cœur des hélices. Comme si le fardeau de la vie d'ici n'était plus supportable, il le rejette d'une voix de rêve :

— Je ne peux pas m'habituer à ces pays. Et voilà vingt ans que je roule ma bosse dans le monde. Mais avant... avant...

Le passé le submerge. Lui qui, jamais, n'en avait parlé que par allusions voilées, il s'en décharge soudain, comme s'il espérait, en ranimant les souvenirs chers, les ombres lointaines, se placer sous leur protection.

— Une toute petite île, une ville joujou... quelque chose comme quinze mille habitants. Mais quelle élégance ! Pas de tramways ni d'autobus. Rien que des landaus avec des couronnes, des écussons historiques, de beaux attelages, quoi ! pour les gens de la haute. Pour le pauvre monde, la rue, ou la route qui mène partout, vers des coins de verdure que je ne sais pas vous décrire, et la mer... oh ! la mer !

Il s'aperçoit que personne ne l'écoute. Le Vieux, seul, somnolent et condescendant, semble le suivre à travers un voile de nirvana. Il parle pourtant, pour lui seul, pour le besoin subit de se raconter :

— Un drôle de pays, des gens qui vivent de l'air du temps, de rayons de soleil et d'amour. De blagues aussi... Ah ! que ça fait donc mal, la blague, et comme elle change parfois tout le cours d'une vie ! La mienne, par exemple...

— La galéjade, quoi ! dit le Vieux, tiré de sa torpeur. A Marseille, nous connaissons ça.

— Ce n'est pas la même chose. C'est grand, Marseille, on peut semer les farceurs. A Zante, si par malheur on tombe dans leurs pattes, on ne s'en tire jamais plus. On reste marqué pour toute l'existence. C'est mon cas...

Il lampe un second verre de limonade fraîche. On dirait que ses yeux sont mouillés.

— Je la revois, tiens, la petite maison basse, à volets peints et le rebord des fenêtres fleuri de pots de réséda, de basilic et de gardénias. Dans l'unique pièce au plancher de terre battue, qui servait à la fois de chambre, de cuisine et de débarras, le métier à tisser de ma mère. Il prenait toute la place. Il faisait un bruit de bête active et bonasse ; il grinçait aussi, parfois, comme pour se distraire. C'était peut-être sa manière de chanter. Tout chante, dans mon pays, du matin au soir et aussi tard dans la nuit. Les nuits sont si douces ! Ma mère, brune et potelée, avec ses beaux bras dorés, ses pieds nus qui tourmentaient sans arrêt les pédales du métier... Je revois, vois-tu, son chignon haut, ses frisettes sur le front, sa fleur dans les cheveux, ses grands yeux de madone. Elle aussi chantait sans arrêt, des chansons d'amour. Elle semblait ne vivre que pour guetter la fenêtre où, tous les soirs, quand son père et son frère partaient au café, une silhouette noire venait s'encadrer. Ma mère quittait tout de suite son métier et, pendant de longs moments, causait avec l'inconnu, à voix basse. Elle avait tellement peur de grand-père et de l'oncle Denis ! Je saisissais des lambeaux de phrases, entre ma mère et le visiteur :

« — Ils ne savent pas, ne sauront jamais que c'est toi, disait-elle, et sa voix devenait caverneuse. Je tremble seulement d'y penser, mon âme d'or. Ils te tueraient comme un chien !

« — Tu me prends donc pour un lâche ? répondait le monsieur. Je ne saurais peut-être pas les faire taire, tes tyrans ?

« — Non, ma joie... Non, mes yeux d'or, suppliait ma mère. Je te dis qu'ils ne te feraient pas grâce. Laisse-moi expier seule. Si je te voyais poignardé ou tué d'un coup de fusil, je me détruirais, et le petit n'aurait plus personne.

« Ils parlaient ainsi tous les soirs, à l'heure où nos hommes ne pouvaient pas les surprendre. Le visiteur se tenait debout, contre notre fenêtre basse. Ma mère feignait d'arroser ses pots. Et je ne comprenais pas pourquoi l'inconnu se déguisait en mendiante, un grand châle noir drapé en tchartchaff, ne laissant voir que ses yeux, le bout de son nez, et retombant jusqu'à hauteur des genoux sur une vieille jupe qui le faisait passer pour une femme. C'est ainsi, d'ailleurs, que sont accoutrées les mendiantes de chez nous, pour circuler sans montrer leur visage. Cela sauve l'amour-propre, n'est-ce pas ? Je croyais donc que le visiteur de maman était une femme, jusqu'au soir d'été où, ayant trop chaud, il rejeta un instant le châle et laissa voir un visage jeune et beau, une moustache fine, des sourcils d'homme.

« J'avais peut-être cinq ans. Un jour, le monsieur ne vint pas. Ma mère l'attendit à la fenêtre, pleura, finit par fermer les volets. Elle me paraissait vieillie, tout à coup, et comme vidée de son âme. Une heure plus tard, des gendarmes frappaient chez nous, exigeaient de fouiller la maison. Epouvantée, ma mère se cachait dans les coins, me couvrant de sa jupe. On chercha partout, on ne trouva rien. Grand-père et l'oncle Denis ne rentrèrent jamais plus. Je sus plus tard qu'ils avaient tué le joli seigneur aux moustaches frisées qui avait déshonoré la famille et qu'ils prirent le maquis, dans nos montagnes où la police ne va jamais chercher les bandits. Ils y sont peut-être encore. Dans le pays, on prononce leur nom avec crainte. Il paraît qu'ils rançonnent les riches, dotent les pauvres filles, protègent les malheureux. Mais on se signe et on ferme bien portes et volets, si par hasard on apprend qu'ils rôdent dans les parages.

« Moi, j'ai été l'enfant de l'amour maudit, la honte de la maison. Le jeune seigneur eut un bel enterrement, avec musique et uniformes, et fleurs à n'en plus finir. Puis, son palais fut fermé, tous volets condamnés pour un an, ainsi qu'il sied aux deuils de grande maison. Sa veuve se vêtit de crêpes et ne se montra jamais plus, la lumière du jour étant désormais interdite à la femme d'un assassiné. Ma mère n'osa pas s'habiller de noir. On l'aurait lapidée. Pensez donc ! Une fille d'honnêtes mariniers, séduite par un seigneur marié, père de deux enfants légitimes ! Une brebis galeuse !

« Elle m'éleva pourtant et avec quel amour ! J'étais un enfant craintif, sensible et timoré. Mon origine me marquait. Les gamins du quartier ne se gênaient pas pour me traiter de bâtard. Et puis, mon grand-père et mon oncle tenaient le maquis ! J'étais une sorte de phénomène sur qui pleuvaient quolibets et mépris. Je grandis ainsi, craignant mon ombre. Je n'allai pas à l'école. Ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire, comme toutes les filles de sa condition, me garda près d'elle, me gavant de caresses. Quand je m'aventurais dans la rue et qu'un méchant drôle m'y insultait, elle me prenait sur son cœur et pleurait :

« — Mon âme d'or, ils te tueront donc comme ils me l'ont tué ?

« Elle ne vivait que d'angoisses.

« Un jour, entre tous maudit, elle voulut fêter mes douze ans. Elle m'habilla d'un beau costume neuf, m'aspergea de musc, frisa mes cheveux au petit fer. Je me regardai dans la glace et me trouvai beau.

« — Tout à fait *lui*..., soupira maman, les yeux pleins de larmes.

Elle avait fait de grands frais. Un poulet rôtissait doucement sur le feu de braise. Une fine bouteille, oubliée par grand-père dans la cave, donnait à notre tête-à-tête un petit air de festin. Après le repas, je sortis, faraud, fier de me montrer dans mon premier costume d'homme. Complet de drap noir, pantalons longs, veston à boutons gravés à mes initiales, cravate rouge et feutre noir, basculé sur les frisettes, à l'oreille. Grande écharpe écarlate me ceignant les reins. C'est le costume du dandy de peuple, chez nous. Je me crus le plus beau cavalier de Zante.

« Hélas ! à peine sorti, je fus suivi par l'habituel essaim de gamins, pieds nus, déguenillés et hilares. Qu'avaient-ils vu sur moi qui les mettait en joie ?

« — Duvet ! Eh ! le duvet !

« Je ne comprenais pas. Les démons me poursuivaient, ricanants, impitoyables. Ils ameutaient au passage tous les gamins qui flânaient, cherchant un mauvais coup à faire. Quand j'arrivai sur la grand'place, j'avais à mes trousses une vingtaine de drôles. J'eus le tort de montrer mon désarroi, puis de me mettre à pleurer de rage. Cela suffit pour les stimuler.

« — Pige-moi cette garniture ! C'est la dernière mode, eh ! Duvet !

« La glace d'une devanture me renseigna enfin. En plumant son poulet, ma mère aurait laissé voler quelques plumes. Il y en avait une, toute blanche, collée à mon fond de pantalon, le beau pantalon de drap noir dont je tirais tant de vanité.

« J'aurais dû caloter les loustics. Ou, mieux, faire semblant de ne pas entendre. Mais j'étais un pauvre type sans malice ni muscles, nourri de sarcasmes et d'humiliations. Une proie toute désignée à leur jeu inhumain. Ils sentirent bien leur avantage.

« — Duvet ! Eh ! dis donc, Duvet !

— Je suppliai, ils renchérirent. Je pleurai, leur lançai des injures. Cela ne fit que les rendre enragés. Tous les jours, ils guettaient mon apparition pour me lancer leurs quolibets à la tête. Et, bien entndu, le sobriquet me resta. Je ne mis plus le nez dehors sans être happé, persécuté, tourné en risée par des voyous sans pitié. Les gamins de chez nous sont une espèce de fléau, d'autant plus acharnés après leur proie qu'ils la sentent vulnérable. Je devins Duvet, tête de Turc des farceurs, cible des faiseurs de blagues. »

— C'est un pays de dingos, le tien ? lança la Rougeaude, entre deux bouffées.

— Non, répliqua Lapo, vexé dans son orgueil de Zantiote, non. C'est seulement un pays de plaisantins.

Et il poursuivit :

— Pendant trois ans, je vécus ce martyre. Le mot seul de « duvet » me mettait dans des états de rage folle. Pour ne plus l'entendre, je m'enfermais des journées entières, rêvant de revanches terribles, de vengeances sanglantes. Puis, las de ne pas voir le soleil, je me risquais dans l'espoir d'avoir été oublié. Ah ! bien oui ! Aussitôt, j'étais repéré, les gamins sonnaient la charge. Et Duvet par ci, et Duvet par là, nous recommencions, moi à courir comme un fuyard, lançant à tout vent des injures, eux à trotter sur mes talons en répétant leur ignoble cri. Les passants s'amusaient. D'autres venaient sur le pas de leur porte et me lançaient un supplément de quolibets. Je devenais fou. J'étais l'amusette de la ville. Et, cependant, ma moustache se dessinait, j'allais bientôt être homme. Un jour, à la fête de notre saint, je rencontrai une fillette brune qui vendait des gardénias. C'était le printemps. D'un seul regard, elle me prit le cœur. Elle était aussi une enfant du hasard, mais belle et fière comme une vraie demoiselle. Je lui achetai un bouquet, histoire de lui adresser la parole. Elle me dit un seul mot, mais il fut cinglant :

« Lâche !

« Elle était de celles qui aiment les forts, les malins. Elle ne me ménagea point ses critiques :

« — Au lieu de les disperser d'un seul coup de pied, de leur casser une bonne fois la figure, tu te laisses tourner en bourrique par des rien du tout ? C'est bien la peine d'être beau garçon et d'avoir du sang de seigneur dans les veines.

« Ionienne romanesque, elle me voulait héros. Je ne retins que les mots magiques qui me sacraient beau garçon et jurai de devenir digne d'elle. Mais je n'avais pas trop confiance en moi-même, je sentais le besoin de changer de milieu. A Zante, j'étais Duvet-le-Simple. Comment se défaire de cette étiquette ? Je formai le projet de partir. Et je mourais d'amour pour la petite Adrienne, la marchande de gardénias. »

Un silence. Quelque part dans la salle, un consommateur soupira. Les mouches bourdonnèrent de plus belle et un appel nasal, régulier, avertit Lapo que le Vieux s'était isolé dans la sieste. Seule la Rougeaude continuait à fumer, les yeux au plafond, la lèvre amère.

— Et voilà, conclut Lapo, accablé, toute ma simple et terrible histoire.

— On a fini par t'interner chez les fous ? demanda la fille à la voix cassée.

— On n'enferme pas les fous, chez nous, on les laisse vivre et courir les rues. Et je n'avais pas le cerveau dérangé. J'étais seulement un pauvre diable sans défense. J'eus quinze ans, et puis seize. Mon amour grandissait avec moi, ma honte aussi d'être Duvet-le-Simple. Un jour, je n'y tins plus. Un bâteau était au port, des émigrants s'embarquaient. Je suppliai le capitaine de m'emmener. Je voulais aller loin, n'importe où, faire peau-neuve. Il y a quelque vingt ans de ça...

— Tu as roulé ta bosse, tu as mis des sous de côté, rêva la Rougeaude. Tu as tout pour être content, pas ?

— Tout, sauf mon ciel et mon horizon. Je me sens étranger où que j'aille. Crois-moi, le Zantiote ne supporte pas l'exil. Ce n'est pas possible. Et je n'ai jamais oublié mon premier amour...

— Tu crois qu'elle t'attend, ta marchande de fleurs ? Elle est sans doute devenue une grosse dondon, avec une ribambelle de loupiots pendus à ses jupes. Ah ! non, tu me fais trop rigoler !

— Nous nous étions juré de nous retrouver, tôt ou tard, murmura Lapo. Moi, de revenir changé, devenu fort et riche. Elle de m'attendre jusqu'à sa mort.

■ ■

— Adrienne ! Tu es sourde, Adrienne ? La comtesse s'énerve. C'est l'heure de sa sieste et Adrienne, sa servante fidèle, n'est pas là pour l'éventer et l'endormir en lui chantant des refrains d'amour.

— Tu sais bien, comtesse, que c'est demain la Saint-Jean. Adrienne est à ses amulettes.

Le personnel du palais Serdari aime bien cette servante un peu familière, que les maîtres traitent en parente pauvre. Elle connaît tant de secrets de pouvoir magique ! Tant de recettes pour invoquer le destin ! Elle serait jolie, si elle se donnait la peine de plaire. Mais elle n'a jamais prêté l'oreille aux rôdeurs de l'amour. Elle vit dans un monde à elle, habité de personnages de légende. Un monde contes de fées.

— Me marier avec un manant ? Que non ! Un beau seigneur doit venir de loin me chercher dans un carrosse d'or, attelé de deux chevaux blancs. Il m'apportera des présents, des fruits ornés de pierreries, des robes où il y a des ailes, des anges et des hirondelles. Il m'apportera aussi la guitare magique, qui joue toute seule des airs merveilleux. Et puis, les oranges qui parlent, les papillons qui chantent... Et encore... Ah ! les belles choses qu'il va m'apporter !

— Il est où, ton amoureux, Adrienne ?

— Là où la lune ne se couche jamais, où le soleil a des couleurs d'arc-en-ciel.

Sait-elle seulement de quel côté de la terre se trouve ce pays-là ? C'est loin, voilà tout. Elle y a situé son fiancé. Il est devenu le paradis de son cœur. Elle le voit dans ses rêves et la vision merveilleuse lui tient lieu de bonheur. Et elle reste fidèle à l'absent. Cela l'a préservée des gars entreprenants, qui pourchassent les filles au clair de lune.

Or, Adrienne toujours attentive aux désirs de « maîtresse », Adrienne, si docile a disparu depuis ce matin. Elle est dans la cave, elle se prépare à fêter la Saint-Jean. Un peu sorcière, elle a donné autour d'elle les conseils rituels :

— Attention à la première étoile, tout de suite après le coucher du soleil. Dès qu'elle s'allume au ciel, tu arraches un cheveu de ta tête, tu y fais trois nœuds en demandant, chaque fois, à l'étoile, de te montrer en songe ton futur époux. Puis tu roussis très légèrement du papier de soie à la flamme de la veilleuse, tu en enveloppes ton cheveu noué et tu le places sous ton oreiller. Ton futur t'apparaîtra pendant ton sommeil.

Tout le féminin du palais Serdari est sur les dents. On se prépare aux mystères. D'un bout de l'île à l'autre, les vieilles femmes et celles qui savent lire dans la main, et les autres, expertes en l'art d'expliquer les rêves, dirigent les opérations. A ces croyances que tout le monde partage, Adrienne ajoute des principes de son cru :

— La Saint-Jean est une date dangereuse. Le saint peut être bien disposé et vous apporter des bénédictions. Mais il peut aussi être d'humeur chagrine et, alors, gare ! Il faut se mettre dans ses bonnes grâces.

Aussi, pas d'huile, depuis une semaine, ni aucun autre corps gras dans la nourriture. N'absorber que du pain, quelques olives sèches, du miel et du gâteau de sésame. Ne boire que de l'eau du puits, après que le pope l'a bénite trois fois. Au moment des ardeurs de midi, se réfugier dans un réduit sombre.

Dans la cave, Adrienne prie, la face contre terre. Saint Jean le lui ramènera-t-il, cette année, celui qui partit depuis si longtemps, dont elle n'a jamais reçu de nouvelles, mais qu'elle attend, fidèle, parce qu'elle lui a juré de n'aimer que lui ?

— C'est un bâtard de seigneur, ô saint Jean, un enfant de l'amour, comme moi. Son père périt de mains de justiciers, vengeurs de l'honneur d'une belle fille. Cela le marque du signe des élus. C'est pour cela que je l'aime entre tous les hommes.

« Ramène-le-moi, saint Jean, que je le voie cette nuit, dans le miroir ! »

Elle invoque l'image de l'adolescente un peu simple d'esprit, que les gamins poursuivaient de brimades. Un peu ridicule, peut-être, mais si délicat, si doux et mélancolique ! Elle se souvient, et s'en ronge de remords, de l'avoir parfois rudoyé. C'est qu'elle voulait en faire un homme brave, confiant en lui-même, éveiller en lui la fierté de la race. Au fond, elle n'avait que tendresse pour l'enfant de l'amour tragique, auréolé d'un prestige si triste. Elle l'aimait...

— Saint Jean, exauce-moi. Ramène-le-moi et, pour commencer, montre-le-moi cette nuit, dans le miroir enchanté.

■ ■

Minuit. Tout le monde s'apaise. Un enchantement soudain immobilise la nature. Les gars s'en vont à pas mesurés. Les filles se dispersent à travers la campagne. Elles vont rentrer au logis, consulter le miroir. Il en est qui, trop pauvres, ne possèdent point de quoi se mirer. Celles-là se contenteront de l'eau du puits, sur lequel elles resteront penchées des heures et des heures. Partout, attente et anxiété.

Adrienne a quitté sa cave. Elle s'est placée sous l'étoile la plus belle, près d'un buisson de cactus. Sur ses genoux, un miroir encadré d'étain qu'elle fixe de toute son âme. Rien n'est plus, pour elle. Sa vie est là, dans le carré miroitant où se reflète le ciel d'été, avec tous ses astres. Elle attend.

L'aurore la trouve immobile, en état de grâce. Mais la nuit ne lui a rien révélé. Pas de visage, aucune silhouette prometteuse, dans le miroir qui a gardé son secret. Les tempes d'Adrienne bourdonnent, le vertige lui brouille la vue. Mais son âme tient bon. Elle espère toujours... La ville s'éveille. La mer se gonfle, pailletée de lumières. Elle semble rouler des pierreries. Une colonne pâle de fumée, à l'horizon pur, annonce un bateau venant du Pirée. Le sémaphore, là-haut, sur le château-fort, le signale déjà. Le petit port s'agite, les portefaix et mariniers se préparent. Dans quelques minutes, le bateau entre en rade. C'est le courrier du continent.

Pieds nus, roulant ses larges épaules, Spiro, le chef des portefaix, lance l'appel.

— Hé ! les gars, au travail ! Préparez les barques ! Il y a du monde sur le pont !

(Voir la suite au verso.)

11 NOVEMBRE 1918



— Vainqueurs !...

— Tais-toi, défaitiste. On peut déchirer un traité, on n'efface pas une victoire.

Dessin d'Abel FAIVRE.

Lisez ici la suite de la page 13

DUVET

En effet, une foule bariolée encombre la dunette. Des touristes ou des pèlerins, ou les deux. On les voit très bien du port. Ils approchent, ils sont arrivés ! Bonne journée pour les mariniers. D'un regard satisfait, Spiro évalue l'effectif.

Beaucoup de monde, en effet. Le bateau s'avance, dans la gloire du matin. On agite des mouchoirs, on se salue, on s'appelle. Les fleuristes s'empressent, dans leurs barques chargées de butin. On offre aux arrivants des violettes, des bottes de verveine, des roses et des gardénias. Les parfums alourdissent l'air. Et les cloches carillonnent, comme pour honorer les voyageurs.

— Par ici ! crie un homme assez corpulent, qui brandit sa valise au haut de la passerelle. Par ici, portefaix !

— Voilà ! Sois le bienvenu, mon âme d'or !

C'est Spiro qui s'est précipité, avec les rituelles phrases d'accueil. Le voyageur a bonne allure, il est bien habillé. Rare aubaine pour les mariniers, guère habitués aux pourboires. Spiro a saisi le bagage. Il sauta le premier dans sa barque, tend ensuite la main, pour aider le client à descendre. Il regarde le voyageur bien en face...

— Non, mais, je ne rêve pas ? s'écrie-t-il soudain, des rires plein la gorge. Non ! C'est bien toi, Duvet ?

Le voyageur détourne la tête, espère follement il ne sait trop quoi. Un miracle. Spiro mourant, par exemple, de mort subite, là, à ses pieds. Mais Spiro est bien debout, prodigieusement amusé. Il assène au malheureux, d'une voix de stentor :

— Par exemple ! Mais tu as fait fortune, dis donc ! Tu nous reviens rupin et remis à neuf !

— Je... vous vous trompez... balbutie l'autre, devenu blême.

— Tu ne me reconnais pas, alors, eh ! Duvet ! C'est moi qui t'avais donné le surnom. Regarde-moi, je n'ai pas changé. Toi aussi, tu es resté le même, avec quelques années sur le dos en plus. Mais quoi ! On garde le même visage, non ? Je suis Spiro, le fils du porteur d'eau. Je t'en avais fait voir autrefois, pauvre ! C'était le bon vieux temps !

Et s'adressant, de barque à barque, aux autres portefaix :

— Ohé ! les gars. Voyez donc ici. C'est Duvet qui nous revient d'Amérique !

Il n'a pas terminé sa phrase qu'une tornade de coups de poing, de coups de pied et d'injures s'est abattue sur lui. Médusé, il oublie de les rendre pour constater cette effarante chose : Duvet écarlate, les yeux exorbités, osant lever pieds et poings sur lui, Spiro, terreur des portefaix de Zante ! Les camarades s'approchent, éberlués, eux aussi. Est-ce bien Duvet, cette furie ?... Il a donc changé aux Amériques ?... Sans se soucier de secourir leur ami, ils sont là, en cercle autour du couple orageux. Comme dans une simple compétition sportive, ils marquent les points. Enfin, emportés par le feu de la lutte, ils encouragent Duvet de la voix, et, finalement, applaudissent. Spiro lui-même, contusionné, un œil bleu, les cheveux en broussaille, omet de rosser l'insolent. Il n'en croit pas ses yeux, il rêve ! Duvet, sa tête de Turc, le pauvre môme sans réactions, quel vin a-t-il bu, dans les pays lointains ?... Qu'est-ce qui en a donc fait un homme ?

Las et un peu soulagé, Duvet s'arrête maintenant enfin. Il s'essuie le front, regarde autour de lui. Il cherche à se reconnaître... Les portefaix lui sourient, Spiro l'interroge des yeux. Et il se demande ce qui s'est passé, par quel prodige imprévu il vient, lui, Duvet, de jouer les matamores. C'est qu'il les a revus, tels qu'autrefois, un peu vieillis seulement et plus larges de carrure, mais toujours gamins sans pitié, le guettant comme une pauvre proie... C'est qu'en une seconde, les vingt années d'exil, les luttes, les victoires même, sur la vie, tout avait fondu comme un songe. Il retrouvait son île, ses mauvais garçons. Tout allait donc recommencer ?

La moutarde ionienne, relevée d'un piment argentin, dont les cow-boys lui avaient, à son insu, déposé quelque graine dans l'âme, était montée aux narines de l'homme doux.

Un nuage rouge avait passé sur ses yeux... Et voilà, il avait cogné. C'est donc si facile que cela d'avoir du courage ?

Il tend fièrement son bagage à Spiro, passe, tête droite, devant ses anciens bourreaux qui ne risquent pas une remarque. Et, dans la barque qui le conduit au rivage, il se tâte, reprend ses esprits. Boudeur et ruminant des idées de revanche, Spiro rame, sans le regarder.

— C'était donc si simple que ça !... pense tristement Duvet. Tant d'années perdues, tant de larmes et de solitude, pourquoi ? Mais pourquoi, quand il eût pu vivre heureux dans son île ? Ces drôles qui l'avaient terrorisé, ce n'était donc que ça ?... Des lâches qu'il eût pu dompter rien qu'en se servant de ses poings ?

Il se sent devenir un autre homme. A l'hôtel unique de l'île, la patronne est ventripotente, aux joues flasques, au corsage abondant et mou. Mais ses yeux d'anthracite restent beaux et pleins de langueur ionienne. Elle sourit au touriste, de toute la splendeur de ses dents.

— Elle doit être de l'âge d'Adrienne, se dit mélancoliquement Duvet.

Adrienne ?... C'est bien pour elle, pour la retrouver, qu'il a fait le voyage. Voilà qu'elle s'éloigne et s'estompe, escamotée par l'énorme matrone, affalée sur sa chaise comme un tas.

— Les rhumatismes, mon âme d'or, une vraie calamité. Tiens, je ne peux même porter tes valises.

Ell appelle une jeune fille qui brodait sagement, près de la fenêtre.

— Tiens, Adrienne, conduis Monsieur dans sa chambre...

La jeune fille empoigne la valise et s'éloigne d'un pas cadencé. Duvet la suit des yeux. Elle est légère et gracieuse. Elle a les cheveux frisés sur le front, une fleur dans son chignon bas et la nuque dorée, ronde à point. Elle s'appelle Adrienne...

— Ma fille, explique l'hôtelière. Elle est gironde, n'est-ce pas ?... Tous les gars de la ville tournent autour de ses jupes. Elle va sur ses dix-huit ans.

Duvet monte quatre à quatre. Devant la porte de sa chambre, il hésite. Osera-t-il jamais ?... Mais quelque chose, une force nouvelle le possède, l'éperonne. Il ouvre vite, déjà tremblant de ne plus trouver l'enfant aux yeux de feu.

Elle est là, en train de ranger dans la pièce. Comme un maraudeur, il s'approche, la contemple. Il aspire, grisé, son parfum de fille saine. Elle lui fait un sourire timide. Il s'enhardit, lui pince le menton, puis lui prend la taille...

Puisqu'il est devenu un autre homme, n'est-ce pas ?

Sur la mer que bleuit maintenant le couchant ionien, des barques glissent, emportant la sérénade. Tout chante, sur la terre et sur l'eau. Les cloches du soir bercent les espoirs, les rêves. Les vendeurs de violettes s'égosillent. Les clochettes du chevrier tintent gentiment, annonçant le gars brun, à l'œil espiègle, à la taille cambrée, qui va de porte en porte, poussant devant lui ses bêtes. Et, dans une chambre d'hôtel noyée de pénombre, des lèvres fraîches murmurent sur les lèvres de l'homme l'éternel appel féminin.

— Tu m'aimeras toujours ?... Tu ne me tromperas jamais ?

Luc VALTI.

LES ARTS

HISTOIRES UTILES

par Pierre du Colombier

Le succès que remportent en notre temps, qui n'est pas précisément favorable à l'édition, les histoires générales de l'art ornées de belles images, est après tout assez compréhensible. Il témoigne, chez le lecteur, d'un désir fort respectable de s'instruire en même temps que de la volonté d' « en avoir pour son argent », d'éviter par l'achat d'un recueil unique beaucoup de dépenses pour des ouvrages spécieux. En quoi ce lecteur se fait peut-être quelques illusions. Ne médisons pas, pourtant, de ces ouvrages qui sont très utiles à tout le monde, même aux spécialistes qui y trouvent une mine d'informations rapides, même aux auteurs, dirai-je, à qui ils fournissent l'occasion de synthèses qui, sans cette nécessité, ne seraient pas entreprises, car — bien peu d'historiens me contrediront — pour qu'un érudit se décide à faire le point de ses connaissances, il faut en général qu'il y soit forcé.

Nous avons donc eu l'histoire de l'art en deux volumes dirigée par M. Marcel Aubert, chez Firmin-Didot, celle de Larousse, également en deux volumes, celle qu'a entreprise M. Louis Réau chez Armand Colin et dont trois volumes sur quatre ont paru jusqu'ici. Quatre gros volumes également, c'est la mesure de la dernière en date qui vient de paraître aux éditions Quillet, et qui semble l'une des plus recommandables. A vrai dire, si l'on me demandait de faire un choix, je serais fort embarrassé. Et, sans me compromettre, je les choisirais toutes. C'est évident. Dans des recueils de cette envergure, il y a forcément des parties plus ou moins bien venues. Et puis le plan même conduit à mettre en relief tel ou tel aspect des questions. Ici, c'est le point de vue européen qui paraîtra mieux, là le point de vue français. Ici la suite des événements, là leur simultanéité. Ici la multiplicité des auteurs assurera d'une information plus complète, mais la ligne générale sera plus confuse. Ce sont avantages ou inconvénients sur lesquels on peut discuter à perte de vue.

Les directives essentielles de l'histoire de l'art Quillet sont très bien mises en valeur par M. Georges Huisman qui l'a préfacée. L'ordre chronologique a été rigoureusement respecté, ce qui a conduit à placer à leur date les arts orientaux ou extrême-orientaux que l'on reléguait souvent à part — solution d'ailleurs défendable pour ceux qui ont eu peu de communications avec les arts occidentaux. Une amélioration certaine consiste en l'abondance des cartes et de tableaux synchroniques dressés avec un grand soin. Puis l'illustration a été très bien comprise, sans parcimonie; elle fait place non seulement aux monuments les plus célèbres, mais à d'autres qu'on trouve moins fréquemment reproduits : les photographies de dessins sont nombreuses et les monnaies et médailles ne sont pas négligées.

Quant aux auteurs, ils sont en petit nombre, mais de qualité : M. Louis Bréhier a été chargé de toute la période qui va jusqu'à la fin de l'art roman, M. Elie Lambert lui succède pour l'art gothique, M. Charles Terrasse pour la Renaissance, M. Robert Rey pour les XVIIe et XVIIIe siècles, M. Martinie pour le XIXe. Un peu à part M. Charles Kunstler s'occupe de l'art américain et de l'art nègre et Mme Lion-Goldschmidt de l'art d'Extrême-Orient. De la sorte, chacun de ces écrivains a eu le loisir de développer une question d'étendue considérable, d'en dresser un tableau complet. Ainsi, par exemple, le premier volume, presque entièrement dû à M. Bréhier, constitue un ensemble que l'on est reconnaissant à l'éditeur d'avoir suscité. En effet, l'exposé de ce maître de l'histoire de l'art en France est proprement magistral. Or, il s'agit d'un domaine particulièrement délicat et qui a été bouleversé de fond en comble au cours de ces vingt dernières années. L'étude du développement de l'art chrétien en Egypte, en Asie Mineure, en Arménie, les fouilles de Doura-Europos, les progrès dans la connaissance de l'art byzantin et de l'art des steppes, ont réduit à peu près à néant le schéma si commode qu'on nous avait enseigné d'un art occidental né de l'art antique par l'intermédiaire de l'art chrétien de Rome. Aujourd'hui ce dernier a bien pâli. Le rôle primordial de l'Orient a été mis en évidence, et, comme, en ce temps-là, il n'y avait personne pour défendre l'Occident, l'art occidental a pu naître...

A la fois lucide, ordonné et neuf, le tableau de l'art gothique, dû à M. Elie Lambert. Ce savant a la supériorité d'avoir abordé ce sujet avec une profonde connaissance des arts musulmans, ce qui l'a rendu fort indépendant à l'égard des théories tyranniques d'un Viollet-le-Duc : il ne dissimule point la complexité des facteurs qui ont donné naissance à l'art gothique. N'attribuant point, d'autre part, une prééminence excessive à la construction, il s'est gardé de sacrifier, comme on le fait trop souvent, l'admirable gothique angevin.

Quelques mois avant cette excellente histoire collective en paraissait en traduction une autre, due à M. Hendrik Van Loun (1). On m'assure qu'elle a eu en Amérique un succès prodigieux. Je l'abordais avec le préjugé le plus favorable, car, si incapable que soit aujourd'hui un individu d'acquérir une connaissance directe et profonde des arts de tous les temps et de tous les pays, j'ai déploré souvent que la crainte de quelques erreurs inévitables empêchât un écrivain d'aborder une telle tâche. Après tout l'unité de pensée est un bien précieux et elle donne à la tentative déjà ancienne d'Elie Faure, en dépit d'énormes défauts, un intérêt puissant. Puis, dans la préface de M. Van Loun étaient exprimées quelques idées fort saines sur les conditions de la création artistique. Mais il a fallu déchanter. Quel curieux livre ! L'auteur a sept cent cinquante pages pour remplir un programme immense, car aux arts plastiques il joint les arts musicaux. Or il trouve le moyen de bavarder sans cesse. Ceci ne serait pas déplaisant. Mais si complaisant qu'on soit aux erreurs, il y en a un peu trop et rarement autant de bourdes furent accumulées, dont beaucoup ont de l'importance et j'ai cru plusieurs fois assister à la représentation d'un de ces films historiques où les Américains s'imaginent impeccables parce qu'ils ont nommé superviseur (cela doit s'appeler ainsi) un professeur célèbre en le gratifiant d'un nombre respectable de dollars. Et les plaisanteries ! Elles m'ont fait penser à ces recueils intitulés : « Histoires de commis-voyageurs. » Plaisanteries qui reviennent avec insistance, accompagnant les idées simplettes de l'auteur. Avec cela le livre n'est pas ennuyeux. Mais les histoires de commis-voyageurs ne sont pas ennuyeuses... On a seulement un peu honte d'avoir ri. Tout de même, si le public, pour s'instruire, exige cela, autant vaut le laisser dans son ignorance naturelle.

Pierre du COLOMBIER.

(1) Payot, éditeur.

Courrier des Arts

■ Le Petit Palais, dans sa série des « Artistes de ce temps » a rassemblé une équipe féminine pour laquelle il serait peu galant d'être trop sévère. Marguerite Louppe y déploie le charme primesautier qui lui est habituel. Thérèse Debains semble se répéter un peu, et Geneviève Gallibert ne nous apprend pas grand'chose de neuf. La sculpture de Mabel Gardner est d'un sentiment exquis, mais qu'elle prenne garde que la sculpture veut autre chose que du sentiment. Parmi les décoratrices, citons surtout Marie Chauvel dont les fleurs de verre sont pleines de gaieté.

■ Et décidément c'est la quinzaine féminine. La vigueur d'Adrienne Jouclard brille à la galerie Charpentier (76, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 16 novembre) : on aimerait qu'elle travaillât plus en finesse. Et, pour sauvegarder les droits du sexe mâle, Pierre de Bélair montre des toiles d'une probe solidité.

■ Au musée des Arts Décoratifs s'ouvrira dans quelques jours une exposition d'art sacré.

■ Le financier américain Charles-Seldon Phillips, qui avait épousé une Polonaise, a légué en mourant, au château de Wawel, à Cracovie, une magnifique collection d'objets d'art et de tableaux du moyen âge et de la Renaissance, en même temps que de très belles œuvres du XVIIIe siècle français.

■ A Bréda, en Hollande, on a découvert deux tableaux de Van Gogh restés jusqu'ici inconnus.

Le baron THUNDER-THEN-TRONCK.



CANDIDE
Administration et Rédaction : 18-20, rue du St-Gothard, Paris

ABONNEMENTS :

	Six mois	Un an
France et Colonies..	28 fr.	50 fr.
ETRANGER :		
Pays ayant adhéré à l'accord de Stockholm	42 fr.	75 fr.
Autres pays	56 fr.	100 fr.

Le numéro : 1 fr. 25

Compte courant postal : Paris 388-84

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas l'administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

Pour la publicité, s'adresser à PERIODIQUES PUBLICITE 93, avenue des Champs-Elysées, Paris Compte chèque post. : Paris 1591-30

Nous prions nos abonnés de joindre à toute leur correspondance, la dernière bande du journal. Il leur sera répondu plus rapidement.

Marseille en scandales

CHOSES VUES PAR ALAIN LAUBREAUX


Le dimanche 23 octobre, il y avait à Marseille des élections sénatoriales. J'y étais. On avait, sage précaution, installé les urnes au palais de justice. C'est ici que doivent normalement aboutir des élections marseillaises. Autant leur épargner d'inutiles étapes.

On votait à la première chambre, sous l'œil du président du tribunal. Il y avait peu de passion parmi les groupes qui attendaient les résultats dans la salle des Pas-Perdus, car ils étaient connus d'avance. Déjà, l'équipe quadrifide des vainqueurs distribuait les sourires et les bénédictions. Des mains joyeuses se tendaient vers eux, vers Schrameck, vieux loup hébraïque dans l'habit de Tartufe, vers Léon Bon, pareil, avec ses cheveux blancs et son masque de Vitellius, à un proconsul de la canaille, vers le brave Vincent Delpuech, dont la roublardise hurlait sous l'innocence d'un Calino d'arrière-saison.

Mais Tasso ? Je cherchais l'ancien ministre de Léon Blum, le beau Napolitain du quartier des Accoules, son profil de Donatello fripé, son air de Casanova du ruisseau. On me le montra. Il était juché sur l'estrade des juges. Position stratégique d'où il surveillait le défilé des électeurs, fixant de son regard cupide et cruel les trois boîtes qui recelaient le sort de sa prochaine dignité. Près de lui, avantageux, athlétique, les cheveux taillés en brosse, pourvu de bacchantes et de croquenots comme les policiers n'en portent plus que dans les films à caleçons, l'inspecteur Martini l'assurait du précieux concours de sa vigilance administrative. Ah ! les urnes étaient bien gardées !

L'inspecteur Martini est fameux à Marseille. Il constitue l'une des plus éclatantes fleurs dans l'inégalable parterre de la Sûreté locale. Une vie de labeur et de dévouement à la chose publique a permis à ce modeste fonctionnaire d'acquérir un ravissant petit château sur le boulevard Michelet. Ses collègues, entre eux, l'appellent le châtelain. Mais il n'y entre point d'envie. De la révérence, plutôt, et ce qu'il faut d'admiration pour les incliner à s'engager et persévérer sur le chemin d'un si bel exemple.

Content de lui, content des autres, l'inspecteur Martini s'arrêtait de regarder les urnes pour regarder Tasso. Il riait. Décidément, c'était un jour faste. Dans quelques heures, Henri serait sénateur de la République. Bonne République ! Quelle douceur, quelle harmonie dans les rouages de son état et comme le fâcheux de ses institutions était vite compensé par ses providentielles élections ! Un jour, débarquaient de Paris des missionnaires hérissés, prêts à bousculer les coutumes vénérables d'une police ancrée dans ses traditions, arrêtant, suspendant, enquêtant. Mais le lendemain, Henri était plébiscité. Il s'asseyait au Sénat, pour neuf ans, parmi les pères de la patrie, entre Cachin et Marx Dormoy. Qui oserait toucher à ses amis, attaquer leur honneur ?

Et l'inspecteur Martini embrassait d'un regard amoureux ces électeurs paysans, aux visages recuits, aux lourdes mains, gauches dans leurs habits de fête, honnêtes figures de travailleurs, d'hommes de la terre, oui, honnêtes, malgré la sottise sectaire qui en bouchait l'horizon. D'un geste accoutumé au fétichisme de l'urne, ils déposaient leurs bulletins un à un. Peut-être, croyaient-ils sincèrement qu'ils venaient de voter pour des hommes, pour Léon Bon, pour Henri Tasso. Ils venaient de voter pour la corruption, pour la pègre.

Des débiteurs honnêtes

Le soir, je dînais avec un Marseillais fort versé dans les affaires municipales. De-ci, de-là, il y avait eu des manifestations. On avait crié : « Vive Tasso ! »

— Expliquez-moi, lui demandai-je, le succès de Tasso devant les électeurs sénatoriaux, Depuis deux jours, je n'entendais que des plaintes à son sujet. Sa popularité semblait en forte décrue. On accuse ses amis d'avoir mis les finances municipales au pillage. Les contribuables marseillais chancellent sous le coup des dernières feuilles d'impôts. L'écho des scandales policiers retentit déplorablement dans les antichambres de la mairie. Et cependant, plus de trois cent cinquante citoyens, présumés honorables, investis de fonctions publiques, lui ont accordé l'aval de leurs suffrages.

— Ces électeurs, me dit-il, sont de loyaux débiteurs, respectueux d'un engagement contracté. On croit qu'ils votent. Non : ils remboursent, Ils acquittent une dette alimentaire. Il n'en est pas un qui ne doive un bon office à Tasso, pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leur commune. Tous, plus ou moins, ils ont un parent à caser, un proche à pourvoir. Adressez-vous à Henri ! Le bureau de placement est ouvert en permanence ! Les fils, les frères, les neveux, les cousins sont établis dans les emplois municipaux, au besoin spécialement créés pour l'occasion, et sans que, le plus souvent, les fonctionnaires intéressés soient informés de ces embauchages massifs. Lorsque Tasso est arrivé à la mairie de Marseille, quatre mille personnes émargeaient au budget de la ville. Il y en a maintenant huit mille. Ajoutez à cela les services rendus à des voisins au détriment de la collectivité, notamment les adductions d'eau, et les prodigalités démagogiques, comme cette retraite aux pêcheurs qui fait qu'aujourd'hui n'importe quel grand paresseux du Panier ou de la rue Caisserie, pourvu qu'il soit allé, le dimanche, au beau temps, taquiner les girelles à l'entrée du Vieux-Port, reçoit de la ville une rente annuelle de sept mille francs. Et vous voudriez qu'Henri Tasso ne fût pas élu et réélu jusqu'à la fin des siècles, quand chacune de ses élections est payée par les contribuables qu'il rançonne et qu'il tyrannise ?

Cinq jours plus tard, tragique illustration de ce propos, c'était l'incendie des Nouvelles Galeries. L'eau de Marseille, répandue dans l'arrosoir politique sur les campagnes avoisinantes, refusait de jaillir hors des lances tubulées, et les pompiers électoraux, incapables de se servir d'une échelle, s'empêtrant dans leurs tuyaux, regardaient avec ahurissement les gens rôtir sous leurs yeux.

Du coup, la mobile opinion se retournait. Elle conspuait l'idole de la veille. Elle réclamait la démission de Tasso.

Mais Tasso ne démissionnera pas. L'incendie des Nouvelles Galeries n'est qu'un accident dans sa carrière. Il se doit à ses amis, Il a d'autres scandales à couvrir.

Les amis de Tasso

Où sont les amis de Tasso ? Ils sont partout, dans tous les postes à influence, dans toutes les fonctions à bénéfice, dans toutes les places stipendiées. Mais il y a les amis de ses amis, qui sont aussi ses amis. Ceux-là vivent en marge et dans le sillage des autres. Après eux, on voit où cela tombe.

J'oserai mettre des noms dans cette hiérarchie. Tout Marseille se les répète. Cela ne révélera rien, sans doute, mais le panorama s'éclaircira. On verra mieux comment viennent se souder, les uns aux autres, les maillons de la chaîne infâme.

Au sommet, il y a Tasso.

Puis, il y a Leca et Ferri-Pisani, ses adjoints.

Liés à eux, voici les frères Guerrini, employés municipaux.

Par les Guerrini, nous touchons à la brigade des Calenzanais.

Descendons encore. Nous arrivons aux criminels à l'état pur, à Méla et Dessi, les bandits du train d'or de Saint-Barthélemy.

Comment ces gens communiquent-ils de bas en haut ? Comment la secousse d'alarme, imprimée du sous-sol, par les hommes de l'ombre et du crime, parvient-elle à émouvoir le faîte de l'édifice ?

C'est tout simple : cela se fait dans les bars.

On a beaucoup écrit sur les bars marseillais, tout en profondeur, étroits, à carrelage clair, où règne une forte odeur d'anis. On y boit peu. Mais à toute heure, en toute saison, des hommes élégants et oisifs y tiennent salon d'information et bureau d'échanges. Par le froid, ils s'enferment, fument, jouent aux cartes, mais aussitôt que le ciel provençal ouvre sur eux ses écluses de feu, ils tirent leurs chaises sur le trottoir, s'y installent à califourchon, le chapeau rejeté sur la nuque et poursuivent, à la face de Dieu, leurs passionnants conciliabules. Ces bars, d'année en année, étendent leurs conquêtes territoriales. Ils envahissent la ville. On en compte près de quatre mille. Un grand nombre ont une exploitation déficitaire. Ce sont les plus prospères.

Chaque bande a son bar, et il y a une gamme infinie de bars, depuis le bar en plein centre des grands contrebandiers, aristocratie du milieu, riche et terrible, avec ses comptoirs d'Orient et d'Amérique, ses comptes en banque, ses autos somptueuses, jusqu'au bar sordide de la Belle-de-Mai où se réunissaient, avant leur arrestation, Rossi, Silvestri et leurs hommes. Là, on répudie les coups de main, le banditisme de grand chemin, on réserve la violence pour les causes chevaleresques de l'amitié ou de la haine politiques ; ici, on organise froidement le guet-apens, le meurtre, l'attentat.

Le bar des Calenzanais appartient à cette dernière catégorie.

Heureux Calenzanais ! Ils n'ont eu que la peine de naître. Aussitôt, les bénédictions du sort ont fondu sur leurs têtes. Voir le jour à Calenzana, petit village de montagne au-dessus de Calvi, c'est une assurance sur l'avenir. Les parents n'y ont point souci de leur aventureuse marmaille. Au jour dit, garçons et filles prendront le bateau pour Marseille. Tout droit, ils iront rue Bernard-Dubois, au consulat calenzanais. Là, des aînés attentifs témoigneront pour eux d'une exquise sollicitude. Pauvres petits ! on ne les lâchera point à travers les rues périlleuses sans appui, sans conseil. Les garçons, minces barbillons impatients de nager de leurs propres nageoires, seront pourvus d'une cagole prélevée sur le vivier commun, les filles seront établies dans les meilleures maisons de la place, où le travail est régulier et les profits immédiats. Les voilà à l'abri des coups de tête, des entraînements de l'amour, des mauvaises tentations que la ville, où, malgré tout, les hasards sont grands, réserve parfois aux jeunes gens que la vertu égare.

Les frères Guerrini sont nés à Calenzana.

Ils sont employés à la mairie.

Entre deux élections, la besogne des Guerrini est obscure, mais agissante. Vient l'élection. Ils se révèlent. On les a vus à l'œuvre le 11 octobre 1937. Ce jour-là, le député-maire Tasso voulut tâter du conseil général. Mais l'électeur paraissait rechigner. La brigade des Calenzanais entra en action.

Une belle municipalité

Scrutins truqués, urnes renversées, enlevées, les échos de la presse marseillaise résonnent encore du scandale de cette journée. On publia la liste des présidents de vote. Tous étaient des employés municipaux. François Guerrini présidait le bureau du neuvième canton, Joseph Guerrini celui du onzième.

Humbles fonctionnaires, les Calenzanais roulent en auto. On l'apprit l'an dernier, par un soir d'hiver. Un accident les coucha sous leur voiture, dans un fossé, sur la route d'Orange. Il gelait à fendre les pierres. Une mort affreuse les guettait. Mais, derrière eux, arriva la voiture des gendarmes, que leurs phares, restés allumés, alerta. Ils furent sauvés par les gendarmes. Il n'y a pas, quand il s'y met, de plus grand humoriste que le destin.

Vraiment c'est une belle municipalité, la municipalité marseillaise !

Un juge d'instruction m'a dit :

— Quand un employé de la mairie arrive chez nous (c'est fréquent) nous sommes sûrs qu'*il a une image*. Cela est passé en axiome au Palais de justice. Nous ne regardons même plus son casier judiciaire. Nous lui disons d'autorité : « Encore vous ! »

Le même me racontait que, chaque fois qu'il perquisitionnait chez un malfaiteur de droit commun, il était certain d'y découvrir des imprimés officiels de la mairie. Chez Micheli, le miraculeux évadé de l'Hôtel-Dieu, on retrouva un tampon au nom de Tasso. Demarqué, l'un des bandits de Saint-Barthélemy, était cantonnier.

La lèpre marseillaise

Une plaie atroce ronge Marseille, menace de la dévorer. C'est la prostitution. Au temps de mon enfance, elle avait son quartier, qu'on disait réservé, bien qu'il le fût très peu. Enfer terrestre aux fruits défendus, il était localisé, enclos, presque fermé, entre les ruelles grimpantes et tordues de la vieille ville, derrière la mairie. Aujourd'hui, la prostitution a fait craquer ses frontières. Elle a abandonné son nid de stupre aux hideux accouplements des misérables, du nègre flétri, de l'Oriental ulcéreux. Elle s'est étendue, a conquis le cœur de la ville. Marseille n'est plus qu'un vaste mauvais lieu. Pas un trottoir que ne hantent les mendiantes d'amour, pas une rue où ne s'érige, hypocrite ou affichée, la maison de rendez-vous. Une horrible société s'alimente du vice, en tient négoce, s'y enrichit. Regardez de près : c'est ici le point de suture où se rejoignent la pègre et la police.

Ils nous font bien rire, les vertueux enquêteurs de la Sûreté nationale, avec leurs remèdes de bonne femme, leurs baumes tranquilles appliqués sur un corps gangrené jusqu'à l'os. Un chef de la Sûreté convié aux charmes précipités de la retraite, deux commissaires, deux secrétaires supendus, un fonctionnaire menacé de révocation pour fausse déclaration d'impôts ! Et les cent-soixante inspecteurs « enquêtés », dont on nous annonce déjà qu'ils s'en tireront avec un simple blâme ! Ces messieurs de Paris n'ont donc pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre? Ou bien ont-ils trop bien vu, trop bien entendu ? Vite ! jetons un voile pudique sur cette grouillante vermine ! Dissimulons, aux regards du pays, cette police associée aux pires gredins, ces secrétaires tenanciers de lupanars, ces agents tripoteurs, tous ces défenseurs de l'ordre, mêlés aux trafics de la pègre, prélevant une dîme sur l'ordure, la concussion, peut-être sur le crime ! Cela ferait vilain effet !

Les cas, on les connaît. J'en citerais jusqu'à demain. C'est cet inspecteur, ancien postier, mis en disponibilité par son conseil de discipline, à la suite d'un vol à la caisse des employés. Un bienfaisant hasard l'avait fait (il le prétend) gagner le même jour cinquante mille francs aux courses. Il avait une fiche signalétique dans les dossiers de la Sûreté : on l'engage dans le service des mœurs. Il y est encore.

C'est cet autre, venu on ne sait d'où, propriétaire d'un prostibule à Endoume, tenancier de jeux dans une kermesse de la rue Saint-Ferréol. Il a été autrefois mêlé à une affaire de carambouillage. Lui aussi avait sa fiche à la Sûreté. Il y est entré comme inspecteur, grâce aux recommandations des amis de Tasso.

Voilà le recrutement. Un commissaire me disait :

— Ces gens qu'on nous envoie, il n'est pas besoin, la plupart du temps, de leur demander une photo pour établir leur carte d'inspecteur. Nous l'avons déjà dans nos archives.

L'un des secrétaires suspendus est aussi le secrétaire du Syndicat des inspecteurs de la Sûreté. On lui prête (on ne prête qu'aux riches) des intérêts dans un... mettons : hôtel, de la rue du Jeune-Anacharsis. C'était un homme très chatouilleux sur le chapitre de l'honneur corporatif. Chaque fois qu'un de ses collègues syndiqués était pris la main dans quelque sale histoire, blâmé, menacé d'enquête, de sanctions, le bon secrétaire devenait terre-neuve. Il courait à la gare Saint-Charles. Il *montait* à Paris.

On était dans l'épanouissement du Front populaire. Henri Tasso était ministre. Léon Bon était sénateur. Le noble camarade Blum étendait sa faveur tutélaire à toute la grande famille socialiste. Lorsque notre homme reparaissait sur le Vieux-Port, l'incident était réglé. Les chefs trop susceptibles en matière de service se le tenaient pour dit. La belle vie continuait.

L'autre secrétaire était surpris, un soir, à la permanence de la rue Puvis-de-Chavannes, à rembourser un entôlé récalcitrant. On pourrait intituler sa mésaventure : drame de l'esprit de corps. Ce secrétaire est, de notoriété publique, l'ami de la belle Patate, reine de l'entôlage au temps de sa jeunesse folle, propriétaire aujourd'hui de deux maisons fréquentées, rue de la Palud et rue Parmentier. Son secrétaire d'amant possède deux autos magnifiques et une villa sur la Corniche, au vallon de l'Auriol. Il avait, on le voit, les moyens de désintéresser une malheureuse victime des faiblesses de la chair. Ce geste de philanthropie n'a pas été bien interprété. Pauvre secrétaire ! Il se consolera, durant sa suspension, en jouant à la belote, dans sa villa, avec son beau-frère Rigaud, époux usufruitaire de la sœur de sa chère Patate, lequel Rigaud, après d'innombrables entrevues avec les juges, est désormais en passe, s'il est arrêté, d'aller coloniser en Guyane. Heureusement qu'il a de la famille !

Quant à l'un des commissaires, qui avait sa photo en belle place dans un bouge, il répliqua dignement aux reproches qu'on lui adressait :

— Ces gens sont mes amis. Je ne renie pas mes amitiés !

Monsieur le percepteur

Vous m'objecterez :

— Cela est fort bon, mais à qui fera-t-on croire que, ces friponneries s'étalant au grand jour, il soit impossible de prendre les concussionnaires sur le fait ? L'argent laisse des traces. L'argent, cela se transmet d'une main dans une autre. C'est un acte positif. Aussi souvent répété, comment imaginer qu'il n'ait pas été, au moins une fois, surpris au moment qu'il s'accomplissait ?

Vous traduisez ma pensée. J'ai eu ce scrupule. Je l'ai manifesté. On m'a ri à la figure.

Nos gens ne sont pas tombés de la dernière pluie. Ils se vendent, ils ne se compromettent pas. Pas si bêtes d'aller, la main tendue, se livrer au premier venu. Ils ont perfectionné le système. Ils ont recours à un percepteur.

— Un percepteur ?

Je ne vois pas d'autre mot.

Ce précieux auxiliaire est un ancien policier de la brigade des mœurs. Il y a deux ans, à la suite d'une ténébreuse bagarre, dans les locaux mêmes de la Sûreté, il recevait une bouteille sur le crâne. Cela ne le rendit pas idiot. Comme ses chefs semblaient s'intéresser indiscrètement à certains aspects un peu osés de son zèle professionnel, il profita de l'incident, demanda à comparaître devant le conseil de réforme. On le réforma.

Nourri, engraissé au sérail, il en savait les détours. Il pensa que, dans le civil, il trouverait à aider les camarades demeurés dans la fructueuse carrière. Il avait conservé sa carte et son insigne d'inspecteur. Il ouvrit une agence de police privée. Elle était surtout privée de vergogne.

Le succès fut bientôt foudroyant. A présent, le percepteur succombe sous la charge. Vingt-quatre heures par jour ne lui suffisent plus pour assumer la tournée des bars, des foires de quartier, des kermesses, des bookmakers, des hôtels, des maisons de filles. Il perçoit impôt sur l'universelle infamie, sur la drogue, sur les paris, sur les jeux, sur les femmes. Chaque semaine sa collecte monte à plusieurs centaines de mille francs. Le mois dernier, il a dû acquérir une nouvelle auto et engager deux collaborateurs.

Celui qui, après d'autres, me procurait ces renseignements, est un étranger expulsé. Expulsé de France, s'entend, mais non pas de Marseille. Né quelque part dans un pays du Nord, il est titulaire d'une carte d'identité, à son nom véritable, qui l'a rendu fils légitime et légal de l'antique Phocée. Il a aussi une carte de combattant et un passeport français. Je les ai vus. Ce ne sont pas de faux papiers. Ce sont des pièces officielles, de faux vrais papiers, en quelque sorte.

Tirant nonchalamment sur sa cigarette, il m'a dit :

— Ces papiers ne sont pas difficiles à obtenir. Mais ils sont chers. Ceux-là m'ont coûté trois mille francs.

De quoi rire

Tantôt pittoresque jusque dans la sanie, tantôt comique dans l'odieux, parfois tragique, toujours putride, tel est le fumier qui s'étale à Marseille, la ville des scandales.

Chère Marseille, douce Marseille de mon adolescence, de ma famille, Marseille des braves gens — si nombreux et si braves sous ton soleil ! — qu'ont-ils fait de toi, ces mauvais maîtres ?

Entre deux accès de dégoût, les Marseillais s'efforcent d'en rire. A quoi bon s'indigner ? Avec le temps, un immense découragement s'empare d'eux. Puisque cela ne change pas, gagne en profondeur, empire chaque année, le mieux est de le supporter avec bonne humeur, Alors, il se crée à la longue un climat d'indulgence, une benoîte résignation d'yeux à demi fermés et de sourires fatalistes, une espèce de vaste camaraderie, pareille à celle qui règne dans les couloirs du Parlement, où le franc coquin est toléré, subi, presque accepté.

— Que voulez-vous y faire ? dit le bon Marseillais. Nous avons pour sénateur un homme très riche à qui l'on n'a jamais connu d'autre métier que celui de joueur de saquet, qu'il exerçait jadis en savates, dans les bars du port ! Notre maire, sénateur à son tour, ancien député, ancien ministre, est un *nervi* arrivé ! Dans ces conditions, pourquoi montrer de la sévérité envers tous les petits voyous, joueurs de bonneteau, pêcheurs à la dynamite, à la lanterne, barbillons de comptoirs, maquereautins de carrefour, qui vivent de leurs multiples industries, en marge et au mépris des lois ? De grands patrons leur ont montré la voie. Ils la suivent d'un cœur tranquille. Ils se disent : pourquoi ne serais-je pas un jour, moi aussi, maire, député, sénateur, ministre ? Je vais vous dire toute ma pensée : je suis sûr que les plus ambitieux regardent jusqu'à l'Elysée.

Et le bon Marseillais part d'un rire vibrant.

Pour ma part, je n'en ai pas rencontré un seul pour s'indigner, par exemple, du scandale des fausses réformes.

— Hé ! que d'histoires ! s'écrient-ils. Tout le monde le savait, ici ! Ce sont des malins, voilà tout.

Quatre-vingts inculpations, cinq mille dossiers de réforme révisés un à un par le juge Ducup de Saint-Paul, la certitude que le scandale atteint toutes les classes de la société, ce n'est rien qu'une fameuse *galéjade !* Depuis six ans, m'a dit le juge, on peut affirmer que pas un homme du milieu, où l'on a le geste prompt et généreux, n'a été déclaré bon pour le service armée.

Du coup, mon Marseillais s'étouffe de rigolade.

— Ah ! qu'elle est bonne !

Mais parlez-lui des privilèges de l'ancien régime, du sergent recruteur, du remplaçant que, sous le second Empire, le fils de famille s'achetait, il devient tremblant de colère. Il crie : « Vive la République ! » Et vite, il court voter pour Tasso et Léon Bon !

Pas de responsables

Des responsables ?

Ne m'amusez pas : il n'y en a point.

J'ai bien eu connaissance d'un certain M. Lota, secrétaire de la préfecture des Bouches-du-Rhône, spécialement chargé des affaires de la police et de la voie publique. Mais M. Lota est un bon républicain. Il est membre du parti socialiste. Il a été mis à son siège par le Front populaire. Léon Blum et Henri Tasso veillent sur lui.

Alors, je vous en prie, trouvez-moi un autre responsable. Ou ne m'en trouvez pas. Pour ce que ça compte ! Dans trois mois, tout cela sera oublié. Il y aura de nouveaux scandales pour nous distraire.

Alain LAUBREAUX.

LA BATAILLE DES CHIFFRES



Le char d'assaut

Dessin de SENNEP.




L'Armistice sur Mer

par LOUIS GUICHARD



ALORS, disaient les enseignes qui étaient trop jeunes pour avoir connu la marine du temps de paix, sur les côtes et sur les îles les phares se rallumeront, et aux flancs des torpilleurs luiront après le coucher du soleil les feux verts et rouges qui détourneront de notre route les coques obscures dont le fantôme hante nos quarts de nuit.

« Alors les navires de commerce pourront sortir sans escorte et, ne craignant plus les torpilles, cesseront ces zigzags imprévus qui sèment dans la ligne des convois la plus déconcertante fantaisie.

« Nous n'entendrons dans la journée d'autre détonation que le coup de feu des factionnaires qui, soir et matin, d'une cartouche à blanc salueront les couleurs, et les vieilles bouées des pêcheurs s'en iront au gré des courants sous le regard indifférent des veilleurs et sans que retentissent les signaux de l'alerte... »

Ainsi prophétisions-nous dans nos carrés et sur nos passerelles, récitant d'ailleurs sans y croire les litanies de la paix inaccessible, tant il nous paraissait normal et même nécessaire que toutes nos existences fussent consacrées aux tâches nobles et simples de la patrouille, du dragage ou de l'engagement fugitif. Voici pourtant comment la paix revint sur mer, insensiblement, comme la guerre y était venue.

Dernier combat avec la terre

Sur le front de mer des Flandres, le 17 octobre 1918, vers midi, à quelques mètres du destroyer anglais *Termagant* qui portait le pavillon de l'amiral Keyes, le héros de Zeebrugge, alors commandant de la « Dover Patrol », un obus de 305 fit jaillir de la mer du Nord un panache d'écume de trente mètres de hauteur qui retomba en partie sur la plage avant du *Termagant*. Et puis la batterie allemande de Knocke, qui avait si bien réglé son tir, se tut, sans raison apparente. Un silence étonné régna sur les bancs de Flandre où le vent léger de nord-est empêchait même d'entendre le grondement habituel des combats terrestres.

La veille encore, l'amiral Keyes avait essayé avec six monitors de dépasser le méridien de Nieuport, mais il avait été arrêté par un tir de barrage. Et ce matin, la reconnaissance qu'il conduisait vers l'est, composée de quatre destroyers et de six vedettes, avait déjà dépassé Mariakerque quand les batteries cessèrent de réagir. Entre l'escadrille anglaise et la côte, sur la vedette française n° 3, le capitaine de vaisseau de Boisanger, chef de division de la mer du Nord, qui participait à la reconnaissance, vit le *Termagant* faire route sur les jetées d'Ostende et mettre à l'eau une embarcation dans laquelle prit place l'amiral Keyes pour atteindre la ville.

C'était le dernier obus de la guerre navale dans cette région qui venait de tomber quelques minutes plus tôt. Il y avait exactement quatre ans et un jour que le torpilleur *Simoun*, tout essoufflé, était venu annoncer au commandant de la marine à Dunkerque l'entrée dans Ostende des premières troupes allemandes.

Depuis quatre ans et un jour, par tous les temps, les marins alliés n'avaient cessé leurs patrouilles au large de cette côte belge afin d'atteindre les véritables nids de guêpes que représentaient pour eux les ports d'Ostende et de Bruges. Tous les moyens qu'offre la technique navale avaient été employés par les amirautés de Londres et de Paris : des navires spéciaux avaient été construits pour bombarder à distance les installations côtières; d'autres pour torpiller les bâtiments ennemis lorsqu'ils sortaient de leurs bases. Des barrages de filets, des champs de mines occupant plusieurs milliers d'hectares avaient été posés et entretenus au prix de difficultés inouïes. Les états-majors avaient conçu des dizaines de plans pour tenter de débarquer sur cette côte transformée en un véritable glacis; à deux reprises, au printemps de 1918, les flottilles de Douvres et de Dunkerque avaient essayé d'embouteiller les chenaux de vive force et avaient accompli ces nuits-là des prodiges d'héroïsme; plus de quatre cents navires de toutes espèces à Douvres et plus de cent à Dunkerque n'avaient pas eu pendant quatre ans et un jour d'autre objectif que ces ports flamands dont le profil, avec la flèche d'Ostende, les hôtels haut perchés de Blankenberghe, se détachait souvent sur leur horizon avec une netteté de porcelaine bleue, et ce 17 octobre, à midi, toute cette côte s'abandonnait ! Ostende n'était pris ni occupé par personne, mais automatiquement l'effort des armées belge et française du roi Albert et du général Degoutte, qui opéraient beaucoup plus au sud, dégageait toute la côte flamande, sans qu'aucune opération fût dirigée contre Ostende même, par terre ou par mer.

Il n'était pas treize heures quand l'amiral Ronarc'h, qui commandait la marine française dans la zône des armées du Nord, averti de la position du *Termagant*, prit passage sur une vedette et, accompagné du commandant de Boisanger, se hâta vers Ostende à son tour. Ils croisèrent en route l'amiral Keyes qui, à grande vitesse, ralliait Dunkerque et, arrivés devant le môle d'Ostende, ils se trouvèrent devant un ressac si violent qu'ils craignirent de ne pouvoir accoster au môle sans y briser leurs vedettes. L'amiral pria donc le commandant de Boisanger de s'embarquer dans un minuscule youyou afin d'atteindre la plage, à l'aviron. Les lames, en déferlant sur les brisants, renversèrent le youyou et ce fut à la nage que le commandant de Boisanger, qui d'ailleurs en avait vu bien d'autres, soit aux Dardanelles, soit en Adriatique, débarqua, premier Français, dans ses vêtements trempés, sur la plage belge enfin délivrée.

Tandis qu'il se rendait chez le bourgmestre, l'amiral Ronarc'h, sur sa vedette, voyait apparaître tout autour de lui, la marée baissant, les sphères noires des mines mouillées par les Allemands avant leur départ : la vedette se trouvait au milieu du champ. Flegmatiquement, afin d'occuper son attente, l'amiral, carnet en main, commença d'en repérer les limites pour faciliter la tâche future des dragueurs.

Au soir, le commandant de Boisanger, ayant réquisitionné une barque ostendaise, revint chercher l'amiral au milieu de ses mines pour le conduire à l'hôtel de ville : il y avait cinq heures que la dernière auto-mitrailleuse allemande s'était repliée vers l'est et une première patrouille d'avant-garde belge s'avançait dans les rues.

A la nuit tombante, l'amiral reprit le chemin de Dunkerque. A peine hors des jetées, il croisa une vedette anglaise qui, à son tour, entrait dans le port; l'amiral crut bien distinguer que le petit bâtiment portait non seulement l'Union Jack au mât arrière, mais un pavillon belge; dans l'obscurité, il ne put reconnaître le groupe de trois passagers qui se trouvait sur le pont. Ce fut le lendemain seulement qu'il apprit que la vedette portait, avec l'amiral Keyes, le roi et la reine des Belges. Dans leur hâte de fouler le sol de la première grande ville belge délivrée, les souverains, malgré les mines et dans cette froide nuit d'automne, n'avaient pas hésité à accepter l'invitation du commandant de la patrouille de Douvres qui, bien des fois pendant la guerre, avait conduit la reine à travers la mer du Nord lorsqu'elle se rendait en Grande-Bretagne pour y voir ses enfants. « Je considère, écrit l'amiral Bacon, qui fut le prédécesseur de l'amiral Keyes, la reine des Belges comme s'entendant mieux aux choses de la mer qu'aucune autre dame d'Europe. »

Dans cette nuit du 17 au 18 octobre, le sillage de ce simple *motor launch* qu'avait croisé l'amiral Ronarc'h, et qu'il regarda disparaître entre les jetées sombres, c'était véritablement la trame unissant les deux parties de l'histoire d'un grand règne.

■ ■

Deux jours plus tard, à dix-sept heures, l'amiral Keyes, arrivé en toute hâte sur une vedette lance-torpille, devait rencontrer sur le môle de Zeebruge le commandant de Boisanger qui l'avait cette fois précédé de quelques heures dans le second port belge évacué durant la nuit.

Dans l'eau des bassins plongeaient les grues renversées par les Allemands avant leur départ.

La besogne de ratissage devant les ports commença le jour même, lente et périlleuse, les dragueurs anglais devant Ostende, les français devant Zeebruge où ils ne seront pas peu surpris de ramener à la surface, non seulement des mines, mais des morceaux d'obus éclatés dans leurs dragues.

En trois jours, les bancs de Flandres, qui furent la zone la plus continûment active et périlleuse de toute la guerre navale, étaient devenus un pacifique champ de labour. De « potager » en « potager », si l'on préfère l'argot des marins anglais pour désigner les champs de mines, la paix commençait à s'étendre.

Les ultimes soubresauts allemands

On se fait encore aujourd'hui beaucoup d'illusions sur la manière dont la paix gagna les océans.

Sur la foi des statistiques indiquant le tonnage coulé, les historiens ont admis un peu vite que la guerre sous-marine, à la fin de l'été de 1918, se mourait doucement, et il est bien vrai que les Alliés, par un héroïque effort, construisaient à ce moment plus de navires qu'ils n'en perdaient. Mais il est impossible de ne pas être frappé par la visible méfiance des amirautés alliées pendant ces ultimes semaines. Jusqu'au dernier jour, elles redoutèrent un « coup dur »; et nous savons aujourd'hui qu'il n'y en avait pas seulement un, mais deux de préparés.

Le premier, à longue échéance, avait eu pour inspirateur l'amiral Scheer qui, depuis le 11 août 1918, avait quitté le commandement de la flotte pour devenir chef d'état-major de la marine. Le lendemain, il se rendit au grand quartier, et le général Ludendorff lui confia que les armées allemandes étant réduites à la défensive, le seul moyen de forcer la victoire était d'en revenir à la guerre sous-marine à outrance. L'amiral Scheer entra dans ses vues. L'Allemagne construisait alors dix sous-marins par mois ; ce chiffre devait être porté à seize avant la fin de 1918, à 30 avant le milieu de 1919. Il fallait retirer du front trente mille ouvriers : peu importait, puisque c'était la dernière carte ! Scheer, le 24 septembre, acheva l'étude de son programme, et, ce jour-là, l'empereur vint inspecter les sous-marins. « Nul, écrit l'amiral, à cette date, ne pensait à l'effondrement. »

Cependant, Foch avançait ; les bases des Flandres étaient menacées. Sous la pression du grand quartier, Scheer, cinq jours après la mise au net de son plan, dut lui porter un coup irréparable en donnant l'ordre de commencer l'évacuation d'Ostende et de Bruges. Peut-être pourrait-on tenir quand même, en ramenant sur le sol de l'empire ces bases sous-marines ? Mais voici que les notes de Wilson traversèrent l'Atlantique : la seconde note du 14 octobre exigeait que cessât la guerre sous-marine contre les navires à passagers. Tous les marins savent ce que cela veut dire : un périscope ne peut distinguer à coup sûr un paquebot d'un navire de charge. Une fois de plus, les plans de l'amiral Scheer s'effondraient : mais lui n'était pas abattu. La marine devait servir jusqu'au bout. Eh bien ! puisque les escadres allemandes n'étaient plus immobilisées par la nécessité d'alimenter en matériel et en personnel la guerre sous-marine, il fallait les faire sortir ! Le 17 octobre, le jour même de notre entrée à Ostende, l'amiral Scheer retourna trouver l'empereur. Puisque tous les sous-marins devaient recevoir l'ordre de rallier leurs bases, la flotte était libre : le 21 octobre, l'amiral von Hipper, qui avait pris le commandement des escadres, reçut de son chef suprême l'ordre d'aller chercher la flotte britannique pour lui livrer bataille. Von Hipper avait un plan à lui, et qui était excellent : avec tous ses cuirassés, il allait foncer sur le Pas-de-Calais, bombarder les ports de France et d'Angleterre, tout démolir sur son passage. Le 28 octobre, tandis que toutes les armées allemandes refluaient en déroute, les escadres allemandes se concentraient sur la rade extérieure de Wilhelmshaven, prêtes à bondir le lendemain. Mais le 29 octobre, la première mutinerie éclatait. Depuis longtemps attaqué, le moral des matelots céda tout d'un coup. « Le gouvernement veut la paix : ce sont nos officiers qui veulent continuer à se battre. » Cette fois, Scheer était à bout, trahi, non par son courage admirable, mais par les événements. Il ne restait plus qu'à disloquer les escadres ; la mutinerie gagna ainsi de port en port ; il n'y avait plus de marine allemande.

Fin de la guerre sous-marine

Pendant ce temps, de toutes leurs bases lointaines, de tous leurs secteurs, les sous-marins ennemis rentraient, en torpillant un peu, pour ne pas perdre leur temps.

Ce fut ainsi que l'*U-43* entra dans l'histoire.

Au début d'octobre, vingt-cinq trois-mâts, barques ou goélettes, quittèrent le grand banc de Terre-Neuve, à la fin de leur pêche, sous la conduite de l'aviso *Arras*, qui devait les escorter jusqu'à Brest.

Un sale convoi ! vingt-cinq voiliers, le ventre plein de morues salées, qui se traînaient à cinq nœuds de moyenne, en ordre dispersé, sur la grand'route de l'Atlantique, tirant des bordées dans la houle et s'égaillant dans la nuit sans feux. Les timoniers de l'*Arras* ne faisaient plus que les compter de l'aube au crépuscule, pressant les uns, ralentissant les autres, courant à la recherche de celui qui manquait ! Trois jours après le départ, le vent se leva, les lames aussi ; les voilures réduites se cachèrent dans les creux. Les morutiers prirent la cape et, n'essayant plus de faire route, dérivèrent chacun pour soi. Au bout d'une semaine, le trois-mâts barque *Bretagne*, un cancalais, se trouva séparé de son convoi, et non pas seul comme on pourrait le croire, mais en face du sous-marin allemand *U-43*, qui, sans autre formalité, lui tira trois obus en plein bois, selons les nouveaux usages de la guerre navale.

Le capitaine de la *Bretagne* hissa le pavillon tricolore, comme il se doit, fit amener ses voiles latines et regarda le canon de 37 qu'on lui avait donné pour se défendre, en souvenir des anciens abordages. Mais l'*U-43* n'avait visiblement pas de goût pour le corps-à-corps, et continuait à quatre mille mètres un tir par salves, correct en portée, sinon en droit. Les Cancalais jetèrent à l'eau leurs deux fumigènes, histoire de se cacher derrière un rideau, mais les engins coulèrent piteusement avec tous leurs nuages en boîtes. Sa voilure en charpie, le bateau s'enfonçait. Passèrent par-dessus bord les documents confidentiels entre les deux lames de plomb qui leur servent de reliure, puis les huit doris qui servent à la pêche sur le banc. Trois hommes prirent place dans chacune des coques, et, dans la dernière, correctement, après tout le monde, le capitaine.

Quand vint le soir, le trois-mâts barque avait fait son trou dans l'eau, avec deux cent mille morues au sel. A sa place, il y avait une couvée de huit doris, qui, sans voiles et à peu près sans vivres, commençaient à se disperser dans la houle pour s'en aller Dieu sait où ! Plus loin, s'effaçant dans la nuit, les canonniers de l'*U-43*, leur besogne faite, écouvillonnaient tranquillement leur pièce. Sur mer, toutes ces attaques se ressemblent : celle-là se distingua si peu des autres qu'il faudrait, pour lui faire un sort, suivre les doris sur l'Atlantique. Il y en eut quatre qui furent rencontrés trois jours plus tard par un torpilleur anglais à l'entrée de la Manche, un autre qui fut aperçu au bout de douze jours du côté d'Arcachon avec trois hommes vivants qui n'avaient pas mangé depuis une semaine ; et puis il y eut ceux dont on ne connaît pas du tout l'histoire, parce que personne ne les revit et qui ne surent même pas qu'ils portaient les victimes de la dernière attaque d'un navire français par un sous-marin ennemi.

Et s'il est vrai qu'il est des noms prédestinés, on ne sera pas surpris d'apprendre quel fut le dernier bâtiment de guerre britannique torpillé par un sous-marin. Le 9 novembre, à l'aube, il revenait d'accompagner un convoi sur la côte ouest d'Afrique ; sur sa gauche, la côte d'Andalousie laissait monter sur le ciel tendre de l'automne les croupes successives de ses montagnes, semblables par leur pelage à un troupeau d'ânons gris en fuite vers la Castille ; déjà se dessinait devant lui le lion accroupi de Gibraltar, et les hommes, prenant les dispositions de mouillage, escomptaient les joies de la paix prochaine. Une torpille fit chavirer devant le port ce gros cuirassé de vingt mille tonnes, entraînant avec lui deux cents marins dans les eaux profondes du détroit : il s'appelait *H.M.S. Britannia*.

Le jour de l'armistice

Le 11 novembre 1918, à 14 h. 30, dans le salon où le Conseil supérieur de la marine tient ordinairement séance, M. Georges Leygues, ayant à sa droite l'amiral Wemyss, et en face de lui l'amiral de Bon, chef de notre état-major général, déclara ouverte la réunion du conseil naval interallié. Par les hautes portes-fenêtres qui donnent accès à la loggia, les amiraux regardaient monter cette marée humaine qui commençait de submerger la place de la Concorde, où l'on distinguait encore des courants et des remous. Il semble que ce soit sur ce pavillon de Gabriel que, d'instinct, la foule, aux grandes heures, vienne faire fête et que, de tous les bâtiments officiels, le ministère de la Marine soit, justement d'ailleurs, le plus exposé aux vagues d'enthousiasme ou de colère.

La matinée du ministre avait été aussi émouvante qu'agitée. L'armistice naval ne se limitait pas à un seul front : il devait atteindre tous les méridiens à la surface des océans. Et puis ce n'était pas tout à fait un armistice, puisque le blocus de l'Allemagne continuait. En Syrie, où la division navale française occupait Beyrouth depuis un mois, surgissaient les premières difficultés avec d'éphémères royaumes arabes. En Adriatique, les acclamations folles qui accueillaient nos couleurs sur les futures côtes de Yougoslavie ne pouvaient manquer d'éveiller la susceptibilité italienne. Aux Dardanelles, c'était le lendemain, 12 novembre, que l'escadre franco-anglaise devait franchir les détroits et mouiller devant Constantinople. Pouvait-on déjà laisser les navires marchands circuler seuls en Méditerranée? Des ordres avaient dû être envoyés le matin même en Hollande et au Danemark pour préparer l'évacuation navale de dizaines de milliers de réfugiés et de prisonniers de guerre. A onze heures, un télégramme de Londres avait informé que les rues de Kiel étaient pleines de matelots tirant des coups de fusil, que les soviets d'ouvriers étaient maîtres de Hambourg et que le commandant du cuirassé allemand *Kœnig* avait été tué en défendant qu'on amenât le pavillon impérial... à onze heures, tandis que sonnaient toutes nos cloches et qu'il n'était mère ou femme française qui ne pleurât de joie. Tout cela, à quatorze heures trente, il fallait l'oublier et écouter le récit de l'amiral Wemyss qui, tremblant encore, racontait comment avait été signé l'armistice.

Il avait été très difficile à rédiger, cet armistice, dans ses clauses navales. Le 7 octobre seulement, les premiers ministres avaient demandé aux amiraux d'en étudier les conditions. Il avait fallu établir un projet très vite, en moins de vingt-quatre heures, et ç'avait été un miracle que de pouvoir énoncer, le 8 octobre, quelques principes communs sur cette affaire.

Il fallait d'abord, disaient les amiraux, obliger les forces navales ennemies de surface à se réunir dans un certain nombre de bases fixées par les Alliés et à n'en plus sortir tant que durerait l'armistice. Ensuite, il fallait arrêter immédiatement les opérations des sous-marins : c'était difficile, parce que les sous-marins, eux, étaient éparpillés en mer du Nord, dans l'Atlantique et dans la Méditerranée, et qu'il était malaisé de communiquer avec certains d'entre eux. Et puis, si les Alliés connaissaient à peu près le nombre des sous-marins en opérations, ils étaient moins sûrs du nombre des sous-marins en achèvement. Ils en avaient discuté pendant tout le mois d'octobre, estimant d'abord qu'ils pourraient se contenter d'une livraison de soixante sous-marins ; ils passèrent ensuite à cent soixante, et, finalement, les Allemands leur ayant affirmé à Rethondes qu'ils n'en possédaient que cent vingt, ils décidèrent que seraient livrés tous les sous-marins en état de naviguer.

Toutes ces clauses, et l'abandon du plan des champs de mines, et l'évacuation de la mer Noire, l'Allemagne venait de les accepter à Rethondes. Mais il restait à traiter bien d'autres problèmes. La livraison des escadres ennemies allait commencer; il appartenait aux amiraux réunis le 11 novembre de fixer le lieu de leur internement. Ils envisagèrent successivement les fjords de Norvège, où les fonds sont beaucoup trop grands pour permettre le mouillage d'une pareille force, puis la baie de Vigo, la seule rade neutre capable de recevoir la flotte livrée; mais elle était bien difficile à garder, cette baie lointaine. Finalement, la seule solution simple parut l'envoi de tous les navires de surface à Scapa Flow, tandis que les sous-marins rallieraient Harwich. Quant à la répartition de toutes ces unités entre les alliés, on verrait plus tard, quand la paix serait signée. D'ailleurs, existait-il une autorité allemande capable de faire exécuter toutes ces clauses ? L'amiral Wemyss avait bien fait savoir, le matin même, oralement, aux représentants de l'Allemagne, que, si les clauses navales n'étaient pas respectées, les alliés occuperaient Héligoland; mais la tâche des quatre amiraux experts que le conseil désigna précisément ce 11 novembre pour contrôler l'exécution de l'armistice, paraissait à chacun bien ardue.

Il était près de seize heures, M. Georges Leygues avait grande hâte de lever la séance et de se rendre à la Chambre afin d'y écouter la fin du discours de Clemenceau. Après son départ, les amiraux ouvrirent une des portes-fenêtres pour contempler le spectacle inouï qu'offrait la place de la Concorde : la foule, sans distinguer nettement les visages, apercevant des uniformes de marins français et alliés, laissa monter vers eux une telle clameur que les membres du conseil naval, en saluant, retournèrent à leurs travaux.

Le chef de notre état-major général devait, en effet, ce soir-là, travailler bien avant dans la nuit. Pour tous les chefs d'escadres et de divisions, les télégrammes s'amoncelaient. L'annonce de l'armistice avait déjà atteint les forces métropolitaines, mais l'escadre de la Méditerranée, concentrée à Corfou, ne devait l'apprendre que le lendemain, et plus tard encore le croiseur qui se trouvait à Arkangelsk, dont la joie devait se mêler à —20° de froid, puis celui de Vladivostok et tous les patrouilleurs à la mer !

Dans toute cette journée, il n'y eut qu'un pauvre petit acte de guerre : le journal d'opérations signale à quinze heures trente une malheureuse torpille lancée sans succès par un sous-marin ignorant ou oublieux, quelque part du côté des îles Scilly.

Dans toutes les escadres alliées l'exubérance croissait à mesure que déclinait le soleil de la Saint-Martin. Après les vingt et un coups de canon réglementaires, les sirènes, se mettant de la partie, hurlèrent jusqu'à la nuit, et l'on cite des navires enthousiastes qui, n'ayant plus un gramme de pression dans leurs chaudières, durent demander un remorqueur pour rentrer au port. Sur les bâtiments de guerre anglais, des farandoles s'organisaient dans les coursives, mêlant les chauffeurs aux amiraux; tout le stock des fusées de nuit fut dissipé ce soir-là, tandis que des dépôts de la flotte sortaient en camions des cortèges improvisés où la musique était formée par les instruments les plus hétéroclites, depuis la borne postale renversée à un carrefour et rythmiquement martelée, jusqu'aux lances de tuyautage d'incendie dans lesquelles il faut, pour souffler, des poumons particulièrement redoutables.

Cependant, ainsi que les enseignes l'avaient prophétisé, sur tous les rivages de France, les feux se rallumèrent, sertissant la côte de leurs éclats blancs ou colorés, ainsi que d'une couronne pacifique luisant silencieusement sur le troupeau des houles sombres.

. . . .

En vérité, ce ne fut pas le 11 novembre que la mer célébra l'armistice, mais dix jours plus tard, quand, au large des côtes d'Ecosse, sous un ciel d'un bleu humide et doux, entre deux colonnes interminables de bâtiments alliés, par 56° 11' de latitude nord et 10° 20' de longitude est, s'avançait, sans dire un seul mot, la procession de neuf cuirassés, onze croiseurs et quarante-neuf destroyers allemands qui venaient se rendre.

Il ne faut pas croire qu'il y eut de la joie sur mer ce jour-là, mais une véritable stupeur, une émotion qui nous étouffait et une grande gêne pour ces vaincus. Jusqu'à la fin de l'après-midi, dans la clarté grise de novembre, les bâtiments avancèrent de conserve en silence. Il semblait impossible qu'un cri ne jaillît pas pour nous assurer que tout cela n'était pas un rêve. Des pavillons soudain se déferlèrent au mât du cuirassé amiral de lord Beatty, et sur toutes les passerelles, les timoniers déchiffrèrent ce premier signal recueilli par tous les livres d'histoire : « Le pavillon de guerre allemand sera rentré ce soir au coucher du soleil et ne sera plus hissé jusqu'à nouvel ordre ». Et puis le silence ne fut plus rompu qu'à la nuit tombante par ce second et dernier signal : « J'ai l'intention de faire célébrer aujourd'hui, à six heures du soir un service d'action de grâces pour remercier le Dieu tout-puissant de la victoire qu'il vient de procurer aux armes de Sa Majesté. Je recommande à tous les autres bâtiments d'agir de la même manière ».

Mon Dieu, qui nous rendra cette heure à la fois si noble et si simple, et tous les espoirs que nous caressions pendant cette journée-là ?

Louis GUICHARD.



LES 4 JEUDIS PAR PIERRE VEBER

UN DISPARU

Dimanche. — Germain, le dernier représentant de la génération des grands acteurs comiques, vient de disparaître. Il a contribué à maintenir la tradition de la pièce bouffe, qui puisait une grande partie de sa force dans le talent de ses interprètes. Seuls ceux qui ont connu Baron père, Guy, Boisselot, Albert Brasseur, Torin et Germain savent ce qu'était le vaudeville au temps de sa vogue. Germain cachait, sous une apparence de paysan, une finesse surprenante. Il avait un visage simiesque où pétillaient de malice des yeux rieurs. Il avait une curieuse démarche de marionnette désaccordée. Mais son comique n'avait rien de factice, car il était fondé sur l'observation de l'humanité. On a souvent dit que la race des grands comiques s'éteignait. A la vérité, on ne cherche plus à en recruter. Jadis, le music-hall fournissait les meilleurs sujets aux Variétés et aux Nouveautés. Un véritable comique passait sans efforts de l'opérette au vaudeville. Nous pensons que le théâtre comique reprendra sa suprématie, et qu'il naîtra une nouvelle génération de grands acteurs bouffes.

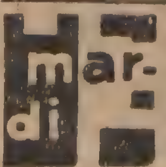
■ ◆ ■

TEMOIGNAGE

Lundi. — A propos d'un récent article, on nous envoie l'amusante lettre que voici : « Vous vous étonnez de trouver, au moment d'un accident, beaucoup de témoins en contradiction. Je vais vous donner quelques raisons qui font que certaines personnes n'ayant absolument rien vu d'un accident, mais arrivant seulement après coup, se proposent comme témoins. Il faut d'abord vous indiquer que j'ai été étudiant interne, militaire, et que maintenant je suis employé dans une administration. Pour l'étudiant interne, être « témoin » d'un accident, c'est une aubaine inespérée, car la déposition est l'occasion d'une sortie en semaine, d'un voyage gratuit et, quelquefois, d'un repas payé par l'assurance. Pour le militaire, c'est un certain temps hors de la caserne, et l'occasion peut-être de bien déjeuner et sans frais. Pour l'employé au mois, la déposition offre un intermède à la vie trop régulière du bureau.

■ ◆ ■

SUITE DU PRECEDENT



Mardi. — « D'ailleurs, à l'heure actuelle, le témoignage est bien discrédité. Lorsqu'une personne occupant une situation libérale établit sa feuille d'impôts au début de l'année, elle sait fort bien que ce qu'elle déclare n'est pas l'exacte vérité. Pourtant, elle signe « sous la foi du serment », mais ne songe pas un instant qu'elle fait un faux témoignage préjudiciable aux caisses de l'Etat et dont la répercussion se fait sentir sur les autres contribuables, qui sont obligés de déclarer intégralement, au centime près, leurs salaires. J'ai eu l'occasion d'observer, dans une petite ville de l'ouest de la France que seuls les fonctionnaires étaient imposés sur le revenu. Plusieurs propriétaires ou commerçants ayant un train de vie notoirement supérieur à celui des fonctionnaires s'arrangeaient pour n'être pas imposés. Il est grand temps que vienne l'ère de la morale et de l'honnêteté. Si elles reviennent, elles seront complètement dépaysées. Pensez donc, depuis le temps qu'elles ont disparu ! »

Pierre VEBER.



Sur la route de Varsovie, Napoléon s'est arrêté à la maison de poste du village de Blonie pour changer de chevaux. Parmi la foule qui l'acclame, l'empereur distingue une blonde ravissante. Il la retrouve à Varsovie, c'est Marie Walewska. Séduit, Napoléon commence un siège en règle.



IL lui faut encore jeter les yeux sur une supplique signée des membres du gouvernement provisoire où naïvement, crûment, on l'adjure de ne pas se dérober aux vœux de Napoléon.

« Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tout temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde...

« Homme, vous auriez abandonné votre vie à la digne et juste cause de la Patrie. Femme, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand même ils vous seraient pénibles.

« Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour ? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait aucune part à cette union ? Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver.

« Puissions-nous en dire autant, pour votre gloire et notre bonheur ! »

Cet extraordinaire placet des plus grands de son pays, quels sentiments fait-il naître chez une femme de vingt ans, seule, sans conseil, et passionnément patriote ? On la traite en héroïne, on lui affirme que le malheur ou le bonheur d'une race dépend d'elle. La tête perdue, c'est en automate qu'elle s'habille, qu'elle se pare pour se rendre au dîner où l'Empereur ne viendra, a-t-il dit, que si elle-même doit s'y trouver.

Touché par la beauté de Marie, Napoléon l'a plus encore été peut-être par son charme de mélancolie. Il voit en elle une « femme malheureuse, sacrifiée ». La réserve même de la Polonaise, après l'élan qui l'avait jetée à Blonie, rend son intérêt plus vif et plus impérieux. Habitué aux abandons rapides, il s'enfièvre de sa résistance. Son caprice du premier moment devient ainsi un violent désir qui le porte à une agitation inaccoutumée.

« Le lendemain du bal, écrit Constant, il se levait, marchait, s'asseyait et se relevait de nouveau ; je croyais ne pouvoir jamais venir à bout de sa toilette ce jour-là. »

Et la jalousie, qui chez lui n'est jamais loin de l'amour, le tourmente. Parce qu'il a vu, dans cette soirée, deux de ses aides de camp montrer trop d'attentions à Mme Walewska, il ordonne à Berthier d'envoyer Louis de Périgord en première ligne, sur la Passarge, et Bertrand au quartier général de Jérôme, à Breslau.

Napoléon et Marie

Marie entre dans le salon. L'Empereur va vers elle et lui dit avec douceur :

— Je croyais Madame indisposée ; est-elle tout à fait remise ?

Rassurée par ce ton courtois, elle remercie. On passe à table. Placée près de Duroc, en face de l'Empereur, elle écoute, le cœur bondissant, Napoléon parler de la Pologne, poser des questions sur son histoire. Son regard souvent s'attache à elle. Soudain, il fait signe à Duroc. Et le grand maréchal demande à sa voisine ce qu'elle a fait du bouquet que l'Empereur lui a donné à Blonie.

Elle répond qu'elle le conserve pour son fils.

— Ah, Madame, murmure Duroc, en penchant vers elle sa tête bonne et frisée, permettez qu'on vous en offre de plus dignes de vous.

— Je n'aime que les fleurs, répond-elle brusquement.

Après un moment de silence, Duroc, embarrassé trouve cette phrase :

— Eh bien, nous allons cueillir des lauriers sur votre sol natal, pour vous les offrir.

L'Empereur se lève pour prendre le café dans le salon. De nouveau, il s'approche de Mme Walewska, lui sourit et prenant sa main, dit tout bas :

— Non, non, avec des yeux si doux, si tendres, avec cette expression de bonté, on se laisse fléchir, on ne se plaît pas à torturer, ou l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes.

Elle ne répond pas. Que répondrait-elle? Napoléon s'éloigne. Elle passe la soirée chez Mme de Vauban, où les Polonais lui ménagent, contre son gré, un tête-à-tête avec Duroc. Il lui parle avec une galanterie respectueuse, essaie de l'attendrir sur les soucis de l'Empereur, sa vie tendue et déserte :

— Pourriez-vous, dit-il, repousser la demande de celui qui n'a jamais essuyé de refus ? Ah ! sa gloire est environnée de tristesse, et il dépend de vous de la remplacer par des instants de bonheur.

Eperdue, elle pleure. Duroc en prend congé et dépose sur ses genoux une lettre. Marie Walewska ne veut pas la décacheter. On l'ouvre pour elle, on la lui lit :

« Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve. Comment satisfaire le besoin d'un cœur épris qui voudrait s'élancer à vos pieds et qui se trouve arrêté par le poids de hautes considérations, paralysant le plus vif des désirs? Oh! si vous vouliez!... Il n'y a que vous seule qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous en facilitera les moyens.

« Oh ! venez ! venez ! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère, quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur.

N. »

La pauvre enfant essaie de lutter encore. Mais, autour d'elle, des voix adroites lui répètent que le sort de son pays dépend d'elle. Elle finit par dire :

— Faites de moi ce que vous voudrez.

On la laisse seule, portes closes. Toute cette soirée, elle reste ainsi, frissonnante, désolée. Parfois elle va à la fenêtre, et derrière les vitres, dans la pièce mi-obscure, elle voit Varsovie en fête et le peuple qui danse, à la lueur des torches.

■ ■

On frappe. Un homme entre, ou une femme, elle ne sait qui. Sa tête tourbillonne. On la revêt d'une pelisse fourrée, on pose une écharpe sur ses cheveux. On lui prend le bras. Elle descend un escalier, monte dans une voiture qui roule bon train sur les pavés, puis s'arrête devant le grand Palais. On la conduit dans une galerie ornée de tableaux, puis dans une chambre. Elle se laisse tomber sur un siège. Quelqu'un se met à ses genoux et lui baise les mains : Napoléon.

Il lui parle d'un ton caressant, elle n'entend pas. Puis tout d'un coup, comme il l'enlace, baise ses lèvres, elle bondit, le repousse et se jette sur la porte. Il y est avant elle. La portant presque, il la ramène à son fauteuil.

Que veut dire cette révolte ? Il ne s'y attendait pas. Il ne sait point qu'on l'a forcée à cette entrevue. La Polonaise est-elle une rouée, décidée à vendre cher sa défaite ? Mais les larmes qui roulent sur ses joues pâlies, les soupirs qui soulèvent cette gorge enfantine paraissent si sincères, qu'il se sent saisi de pitié. Napoléon s'adoucit encore, se rend quasi-paternel. Il lui demande d'où est issue sa famille, où elle a été élevée, pourquoi elle a épousé un vieillard. D'abord elle se tait, puis peu à peu se calmant, elle balbutie quelques mots, qui laissent deviner la tristesse de sa vie.

— Ce qui a été noué sur la terre, murmure-t-elle, ne peut plus être dénoué que dans le ciel.

Il rit. Elle pleure encore. Maintenant, il parle de lui. Elle l'écoute. Les heures passent. On gratte à la porte. Duroc entre :

— Quoi, déjà ? dit Napoléon. Eh bien, ma douce et plaintive colombe, sèche tes larmes, va te reposer. Ne crains plus l'aigle, il n'a d'autres forces près de toi que celles d'un amour passionné, mais d'un amour qui veut ton cœur avant tout. Tu finiras par l'aimer, car il sera tout pour toi, entends-tu bien ?

Il l'enveloppe de son manteau, couvre du voile sa tête apaisée, et ne la laisse partir que lorsqu'elle a promis que le lendemain elle reviendra.

Elle est alors presque rassurée. Se persuade-t-elle que l'Empereur se contentera d'une amitié tendre ? Ses attentions, sa douceur l'ont flattée dans le peu qu'elle a de vanité de femme. Brisée, elle s'endort.

A son réveil, on lui apporte une gerbe de lauriers mêlés de fleurs rares, deux écrins et une lettre.

« Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'a promis. Sinon, l'aigle volerait vers toi ! Je te verrai à dîner, l'ami le dit. Daigne donc accepter ce bouquet: qu'il devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret, au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude, nous pourrons nous entendre. Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tout occupé de toi, et pour répondre, tu presseras ton bouquet ! Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet !

N. »

Des écrins sortent un bouquet de pierreries, une guirlande de diamants. La colère de nouveau saisit Marie Walewska. Elle jette les bijoux à la volée dans sa chambre. L'Empereur a-t-il cru l'acheter ?

Autour d'elle on s'empresse, on tâche à l'apaiser. Elle a fait renvoyer les parures au grand maréchal. Celui-ci, qui la rencontre dans la journée à une réception, lui adresse de légers reproches. Elle répond qu'elle n'acceptera rien de Napoléon. Ce qu'elle attend de lui, ce ne sont pas des diamants, mais l'espoir de voir renaître son pays.

— Cette espérance, dit Duroc, l'Empereur ne l'a-t-il pas donnée ?

Napoléon, explique-t-il, après la guerre, rendra son existence à la Pologne. Elle secoue la tête. Duroc essaie en vain de la persuader. Honnête homme et répugnant à l'entremise où l'Empereur l'a fourvoyé, il plaint Marie, s'inquiète pour elle. Mais Napoléon a fait appel à son amitié. Et quand il parle de la sorte, il ferait aller Duroc au bout du monde sur les genoux.

■ ■

Un instant, Marie Walewska a pensé à fuir. Elle a entassé dans une valise quelques effets, puis s'asseyant à son secrétaire, a écrit à son mari une lettre d'adieu.

« Votre première idée, Anastase, sera de me reprocher ma conduite, quand vous devinerez la raison pour laquelle je vous ai écrit. Mais quand vous aurez lu, vous n'accuserez que vous. J'ai tout fait pour vous ouvrir les yeux. Hélas, vous étiez aveuglé par une vanité sans nom et, je le reconnais, par votre patriotisme : vous n'avez pas voulu voir le danger.

« J'ai passé plusieurs heures chez... la nuit dernière. Vos amis politiques vous diront qui m'y a envoyée. J'en suis sortie sans tache, en promettant de revenir ce soir. Je ne le puis, car maintenant, je sais trop ce qui m'arriverait !

« Certains penseront que je déserte : certains vous le diront, sans doute. Répondez à ceux-là qu'au-dessus du sacrifice à la patrie, il y a la conscience et les convictions et que, seules, elles m'ont sauvée du suicide. »

Puis soudain, ses sentiments refluent. Déserter, le peut-elle ? Trahir la cause à laquelle elle a rêvé de vouer sa vie, en a-t-elle le droit ? Son devoir d'épouse, qu'est-il auprès de son devoir de Polonaise ? Long, douloureux débat avec elle-même, et d'où elle sort anéantie... Le soir, elle se laisse ramener au grand Palais. L'Empereur paraît mécontent, maussade.

— Vous voilà enfin, dit-il en manière d'accueil, je n'espérais plus vous voir.

Il la fait asseoir et, restant debout, comme un juge, s'épanche en reproches. Pourquoi l'a-t-elle cherché à Blonie ? Pourquoi a-t-elle paru agréer ses hommages ? Pourquoi refuse-t-elle ses joyaux ? Se joue-t-elle de lui ? Et s'emportant, il déclare :

— Voilà bien une Polonaise ! C'est vous qui m'affermissez dans l'opinion que j'ai de votre nation.

Tremblante, mais brave, puisqu'il s'agit de son pays, elle ose dire :

— Ah, sire, de grâce, cette opinion, dites-la moi.

Il répond que les Polonais sont orgueilleux et changeants. Ils peuvent montrer de l'enthousiasme, mais leurs sentiments n'ont point de durée. Elle est comme eux. Elle a paru s'offrir à lui et quand il l'a cherchée, elle a disparu. Il n'est point, pourtant, un homme qu'on décourage.

— Je veux, entends-tu bien ce mot, s'écrie-il avec violence, je veux te forcer à m'aimer ! J'ai fait revivre le nom de ta patrie : sa souche existe encore, grâce à moi. Je ferai plus encore. Mais songe que, comme cette montre que je tiens à la main et que je brise à tes yeux, c'est ainsi que son nom périra et toutes tes espérances, si tu me pousses à bout, en repoussant mon cœur et en me refusant le tien.

Sa forte voix résonne, durcie par l'accent qui revient dans tous ses moments d'émotion. La pauvre femme demeure immobile et muette, mais quand il jette sa montre sur le parquet, ses nerfs s'affaissent, elle s'évanouit.

Lorsqu'elle retrouve ses sens, au visage anxieux de Napoléon, aux mots qu'il murmure, elle comprend qu'il a abusé de sa défaillance.

Cette vilenie, il l'a accomplie comme poussé par un instinct sauvage. Maintenant, il le regrette et devant ces yeux désespérés, il a peur.

Elle le repousse avec horreur et sanglote longuement. Heure lourde et triste, où l'homme reste décontenancé et muet devant sa captive. Duroc enfin arrive. Aidé par l'Empereur, il porte presque Marie jusqu'à l'appartement qui lui a été préparé au Palais même, puisqu'il ne lui est plus permis de reparaître à son foyer.

■ ■

Les jours qui suivent, Marie ne voit personne que Napoléon. Le jour, elle pleure, prie, réfléchit. Le soir, elle dîne avec l'Empereur, tête-à-tête, et chaque fois lui rappelle ses promesses, chaque fois plaide la cause de son pays. Dans la honte qu'elle éprouve, une seule pensée la réconforte. Napoléon paiera sa dette envers elle, en ranimant la Pologne. En effet, elle apprend que, par degrés, il reconstitue les cadres de la nation. Un conseil d'Etat est nommé, des ministres, un noyau d'armée polonaise, où entre l'élite de la jeunesse et qui va, avec Poniatowski, se battre sous les illustres drapeaux cachés depuis le Partage.

Le comte Waleswki, les yeux enfin dessillés, est parti pour ses propriétés de Posnanie. Marie en respire plus à l'aise. Entre Napoléon et elle, une sorte de tendre douceur, d'amitié vraie est née. Napoléon s'empresse à l'apaiser, à la rassurer, à lui présenter l'avenir sous les plus belles couleurs.

— Tu peux être sûre, lui dit-il, que la promesse que je t'ai faite sera remplie. J'ai déjà forcé la Prusse à lâcher la part qu'elle usurpait, le temps fera le reste. Ce n'est pas le moment de réaliser tout, il faut patienter. La politique est une corde qui casse quand on la tend trop fort. En attendant, vos hommes politiques se forment. Car, combien en avez-vous ? Vous êtes riches en bons patriotes : vous avez des bras, oui, j'en conviens ; l'honneur et le courage sortent par tous les pores de vos braves, mais cela ne suffit pas ; il faut une grande unanimité.

Pour la première fois, sans doute, devant une femme — car il a toujours trouvé Joséphine trop frivole pour lui découvrir le profond de ses plans, — il abandonne à Marie ses pensées profondes.

— Tu sais bien, dit-il, que j'aime ta nation ; que mon intention, mes vues politiques, tout me porte à désirer son entier rétablissement. Je veux bien seconder ses efforts, soutenir ses droits : tout ce qui dépendra de moi, sans altérer mes devoirs et l'intérêt de la France, je le ferai sans nul doute ; mais songe que de trop grandes distances nous séparent ; ce que je puis établir aujourd'hui, peut être détruit demain. Mes premiers devoirs sont pour la France, je ne puis faire couler le sang français pour une cause étrangère à ses intérêts et armer mon peuple pour courir à votre secours, chaque fois qu'il sera nécessaire.

Elle s'enhardit à discuter avec lui. Elle lui apprend ainsi mille choses qu'il ignore sur l'histoire, la vie, la société de la Pologne. Leurs idées souvent s'opposent. Elle ne rompt point. C'est Napoléon qui cède. Il lui caresse la joue ou lui pince l'oreille, en répétant :

— Ma bonne Marie, tu es digne d'être Spartiate et d'avoir une patrie.

Il l'aime au point de s'occuper du détail de son existence. Il insiste pour qu'elle quitte ses robes blanches, noires ou grises, prenne les couleurs roses, qu'il aime surtout.

— Une Polonaise, répond-elle, doit porter le deuil de son pays. Quand vous le ressusciterez, je ne quitterai plus le rose...

Mensonges à Joséphine

L'impératrice s'éternise à Mayence, où elle attend que l'Empereur lui permette de le rejoindre. Les Polonaises sont si dangereuses ! répète-t-on autour d'elle. Napoléon la tranquillise de son mieux.

« J'ai bien ri en recevant tes dernières lettres, lui écrivait-il déjà, le 31 décembre. Tu te fais des belles de la grande Pologne, des idées qu'elles ne méritent pas. J'ai reçu ta lettre dans une mauvaise grange, ayant de la boue, du vent et de la paille pour tout lit. »

Il ne mentait point : il n'avait pas encore vu Marie Walewska.

Joséphine insistant pour le rejoindre, il répond : « Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis, mais la saison est froide, les chemins très mauvais, peu sûrs, je ne puis donc t'exposer à tant de fatigues et de dangers. » (7 janvier).

Maintenant, il veut qu'elle retourne en France. Elle proteste et se plaint. Napoléon réplique de bonne humeur : « J'ai ri de ce que tu me dis, que tu as pris un mari pour être avec lui. Je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire ; pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames.

« Adieu, mon amie, crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir ; dis-toi : c'est une preuve combien je lui suis précieuse. »

Joséphine ne peut désobéir plus longtemps. Elle ne veut pas mécontenter Napoléon, car elle espère que le royaume de Pologne rétabli, sera pour Eugène et non, comme les Bonaparte en font courir le bruit, pour Jérôme ou Murat. Dans son salon, avec ses intimes, elle tire les cartes pour interroger le sort, et multiplie les « patiences ».

Elle n'a pu manquer d'apprendre la liaison de l'Empereur et de Mme Walewska. Elle hasarde près de lui des allusions. Il répond par des plaisanteries. Mais à son frère Joseph il ne peut s'empêcher de faire une demi-confidence : « Ma santé n'a jamais été si bonne, tellement que je suis devenu plus galant que par le passé... »

■ ■

Mme Walewska, à la demande instante de Napoléon, consent enfin à assister aux fêtes qui se succèdent à Varsovie, en attendant la reprise de la campagne. Il n'y trouverait aucun plaisir, si elle n'y paraissait pas. Il veut la voir devant lui, sous les lumières, dans l'éclat de sa jeunesse et de sa frêle beauté. Souvent il lui fait, à la dérobée, des signes de la main, qu'elle est seule à comprendre. Elle admire qu'il puisse dans le même moment, songer à elle et ne rien négliger des immenses soucis de sa charge. Il lui répond avec tendresse :

— Cela t'étonne ? Sache donc que je dois remplir dignement le poste qui m'est assigné. J'ai l'honneur de commander aux nations ; je n'étais qu'un gland, je suis devenu chêne. Je domine, on me voit, on m'observe, de loin comme de près. Cette situation me force à jouer un rôle qui, quelquefois, ne peut pas m'être naturel, mais que je dois soutenir pour rendre compte, bien plus à moi-même qu'aux autres, de cette représentation commandée par le caractère dont je suis revêtu... Comment ferais-je, quand la foule nous observe, pour te dire : « Marie, je t'aime ! » Et toutes les fois que je te regarde, j'ai cette envie-là, et je ne puis m'approcher de ton oreille sans déroger.

Ceux qui les entourent, état-major, hommes et femmes de la haute société polonaise, se font les complices de son amour. Quoiqu'elle s'en défende, Marie est traitée partout en souveraine. Une sorte d'enthousiasme discret s'attache aux pas de la moderne Esther. Ses belles-sœurs, la princesse Jablonowska et la comtesse Birgenska sont des premières à l'entourer, à louer sa conduite, non point à la défendre, car son goût de l'effacement et ce qu'on devine de sa peine secrète ont désarmé jusqu'à l'envie.

Finckenstein

Cependant, les troupes russes sous Benningsen se sont massées en Prusse Orientale. L'Empereur part pour l'armée. Chaque jour, il envoie un courrier à Marie qui s'est rendue à Vienne avec sa mère. Après quelques succès, vient Eylau, bataille à demi-perdue, qui laisse la guerre en suspens. Napoléon est douloureusement frappé par le spectacle de la plaine immense, où les cadavres s'envelissent sous la neige.

« Le pays, écrit-il à Joséphine avec tristesse, est couvert de morts et de blessés. L'on souffre et l'âme est oppressée de voir tant de victimes. »

Sa déception lui vaut une crise d'estomac, vive et douloureuse. Dans ces moments de dépression, il ne peut supporter la solitude. Installé au château de Finckenstein, en attendant que le printemps lui permette de jouer la partie décisive, il y appelle Marie. Le sacrifice qu'il lui demande est grand. Il lui faut cette fois abandonner ouvertement son foyer, son enfant, rendre éclatant aux yeux de tous son déshonneur. Elle n'hésite pas. Moins heureux, Napoléon pour elle est devenu irrésistible. N'est-ce pas pour la Pologne, pour elle qu'il combat ? Elle quitte Varsovie après une explication pénible avec le comte, que désormais elle ne reverra plus, et vient à Finckenstein. Elle y vit en recluse, dans la seule société de l'Empereur. Napoléon ne la quitte le matin que pour aller travailler avec Berthier, Maret ou Savary, ou pour passer une revue dans la cour du château, tandis que Marie regarde à travers les jalousies de sa chambre. Il revient déjeuner avec elle. Son valet de chambre, Constant, les sert sur une petite table de dînette. Puis Duroc arrive. Marie, défiante d'abord, l'apprécie maintenant, goûte sa nature concentrée, un peu rude parfois, mais si loyale, si fidèle... Il aide l'Empereur à trier son courrier de France. Les heures passent ainsi, lentes et calmes. Elle lit, brode. Napoléon annote les rapports de ses ministres, jette les dossiers, les livrets par terre, près de lui. Un grand feu de bûches flambe dans la cheminée. Parfois Napoléon se lève, pensif, pousse du pied la litière de papier, fait quelques pas, regarde à la fenêtre la campagne encore ensevelie sous la neige, puis revient brûler au feu ses escarpins.

Il l'aime de plus en plus; il ne peut se passer d'elle. Ce n'est point l'amour qui le torturait près de Joséphine, emporté, fiévreux, jaloux, c'est une passion plus sérieuse et plus douce, mais profonde dans sa pensée comme dans sa chair. Marie, elle, ne l'aime pas encore peut-être, mais à vivre avec lui dans une intimité si étroite, elle a appris à le connaître. Surtout les instants de mélancolie fréquents chez Napoléon, où il se plaint de la solitude des hommes tels que lui, de leur besoin si rarement comblé d'une confidence et d'une affection sûres, la rapprochent de lui. Et Napoléon, qui l'a deviné, se fait quelquefois plus désenchanté qu'il ne l'est, pour le plaisir de l'émouvoir et d'attirer sur lui les tendres yeux de la Polonaise.

Avril et mai passent ainsi, coupés par quelques absences de l'Empereur parti pour les avant-postes. Le 6 juin, il rejoint l'armée; le 14, anniversaire de Marengo, il écrase les Russes à Friedland. Sans garde, sans artillerie, sans drapeaux, Alexandre s'enfuit derrière le Niémen.

La paix va se conclure une semaine plus tard sur le radeau de Tilsitt. Elle apporte à Marie Walewska une désillusion terrible. Par égard pour la Russie, la Pologne n'est qu'en partie rétablie sous forme d'un grand-duché. La moitié de ses anciennes provinces demeurent russes ou autrichiennes. Désespérée, la jeune femme rejoint l'Empereur à Kœnigsberg. Elle le rejoint pour l'accuser, le maudire et rompre à jamais. Napoléon, dans les trois jours qu'il passe avec elle, cherche à l'apaiser, à la regagner. Il multiplie les empressements et les caresses. Il lui demande d'attendre encore, de croire en lui, de ne pas l'abandonner. Car elle lui a annoncé qu'elle n'irait pas à Paris, qu'elle se retirerait dans sa famille maternelle, vivrait à la campagne dans l'attente de jours plus heureux. Napoléon la supplie.

— Je sais, dit-il, que tu peux vivre sans moi... Je sais que ton cœur n'est pas à moi... Mais tu es bonne, douce : ton cœur est si noble et si pur ! Pourrais-tu me priver de quelques instants de félicité passés chaque jour près de toi ? Je n'en puis avoir que par toi, et l'on me croit le plus heureux de la terre.

Cet accent si humain, si vrai, finit par la toucher. Marie promet, quand il sera rentré en France, de venir l'y retrouver.

VIII

LE DIVORCE

L' « enfant de Wagram »

VOYANT Napoléon s'empêtrer dans la guerre d'Espagne, l'Autriche a rouvert les hostilités. 1809 est une période critique pour l'Empire élargi à l'excès et où déjà de légères fissures apparaissent. Essling est une demi-défaite. L'Empereur prépare avec minutie sa revanche, et c'est le triomphe de Wagram, victoire parfaite, prodige de hardiesse et de prudence.

Un succès de plus à Znaïm et l'Autriche implore l'armistice. L'Empereur s'établit à Schœnbrunn, où il a appelé Mme Walewska, qui, depuis janvier 1808, s'est installée à Paris. Maintenant, la solitude lui pèse; il ne peut plus se passer de son amie. Dans l'attente de la paix définitive, il demeure trois mois avec elle à Schœnbrunn. Une jolie maison, dans le parc, abrite leurs tête-à-tête. De nouveau, Napoléon est tout à elle. Ils reprennent leur vie intime de Finckenstein.

Pour complaire à Marie Walewska, donner enfin corps à ses rêves, Napoléon, voudrait rétablir la Pologne. Il ne l'ose, par crainte de s'aliéner le tzar. Il lui donne même en pot-de-vin, pour sa douteuse alliance, partie de la Galicie, tandis qu'il annexe le reste du grand-duché de Varsovie.

Certes, Marie a trouvé là matière à discrets reproches. Mais Napoléon lui a fait comprendre les exigences d'une situation que compliquent les mauvaises nouvelles survenues d'Espagne. Une fois de plus, elle se résigne. Elle garde sa confiance dans l'avenir, dans un homme qui a déjà accompli tant de prodiges sur la face bouleversée du continent. Au reste, un événement pour elle, ensemble heureux et grave, la détourne des anxiétés politiques. Elle est enceinte. Depuis un certain temps, elle éprouvait des malaises. Elle a attendu quelques jours, puis consulté Corvisart. Le docteur éclaircit ses doutes. Elle est d'abord infiniment troublée. Sa situation irrégulière l'accable. L'enfant qui naîtra portera-t-il le nom de Walewski ? Que fera le comte ? Mais le sentiment qu'elle porte à Napoléon est maintenant si fort qu'il domine tout et que sa crainte s'engloutit dans sa joie. Elle avertit l'Empereur. Lui ne balance point ; il est transporté de plaisir et d'orgueil. Un enfant de Marie Walewska !

S'il a pu douter de la vertu d'Eléonore, se demander parfois si le petit Léon est bien son fils, il est sûr de Marie, il sait qu'elle est incapable d'une légèreté, il sait aussi qu'à présent elle l'aime. Il va donc avoir un autre enfant, hors du règne, alors que son mariage est resté stérile, alors qu'un héritier est si nécessaire à la durée de l'Empire. Procréer, il le peut, la preuve en est éclatante. Aujourd'hui, cette certitude ne l'atteint pas au milieu des tracas de la guerre. Il a loisir de penser à soi-même. Tout de suite, il prend son parti. Il divorcera, et sans délai. Il a déjà perdu trop d'années. Il ne comprend plus pourquoi il a hésité si longtemps. Chez un être aussi sensible à l'habitude, l'éloignement a dissipé le charme de Joséphine. Près de Mme Walewska jeune, belle, douce, intelligente, cultivée, qui n'intrigue ni ne gaspille, il voit, et durement, l'âge et les défauts de l'impératrice. Déjà, pendant la campagne, il est resté sourd à ses cajoleries, à ses demandes répétées de le rejoindre. Maintenant, il répond avec froideur à ses lettres. Par ci, par là, un court billet terminé par un « tout à toi » distrait.

Présente, la voix tendre et savante de la créole troublerait peut-être encore le cœur de l'homme qu'elle a retenu si longtemps par l'idée que leurs destinées sont liées et jumelles leurs étoiles. Mais Joséphine n'est point là. A sa place, Marie procure à Napoléon l'intimité sûre, l'affection dont il eut toujours besoin. Dès lors, l'impératrice est condamnée.

Marie se prépare à regagner la Pologne, où elle passera le temps de sa grossesse. Le comte Walewski, par patriotisme, aussi par noblesse de cœur, lui a pardonné, et lui-même l'invite bientôt à se rendre à Walewice pour que l'enfant y naisse sur la terre de famille. De Schœnbrunn, Napoléon, afin de se garder contre toute faiblesse, prend prétexte des travaux qui s'achèvent à Fontainebleau, où il doit séjourner à son retour, pour donner ordre à l'architecte de mûrer la communication entre ses appartements et ceux de Joséphine. Ainsi, pour tous, et du premier jour, l'irréparable sera accompli. Procédé brutal, injurieux. Pourtant, autour de lui, nul ne s'étonne ou plutôt nul n'élève la voix. Méneval ? Il est trop effacé. Duroc seul pourrait hasarder une remontrance. Mais cet ami si sûr, si sage, garde contre Joséphine une rancune ancienne. Elle s'est opposée, jadis, à son mariage avec Hortense. Le grand-maréchal ne s'en est jamais consolé. Dans cette heure décisive, le seul qui pourrait parler se tait.

Revenu en France à bottes de sept lieues comme toujours, Napoléon passe trois courtes semaines à Fontainebleau. Joséphine est venue l'y rejoindre. Tout la condamne, elle le sent, mais les mots décisifs n'ont pas encore été prononcés.

Pénibles moments

Le 14 novembre 1809, Napoléon rentre à Paris, à cheval, au lieu de monter comme d'ordinaire dans la même voiture que l'impératrice. Les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et les Napoléonides: Jérôme et Catherine, Louis, les Murat, viennent fêter la paix de Vienne. Devant cette cohue de souverains, l'empereur et l'impératrice arborent un sourire de cour. Mais, dans l'intérieur, la tension, l'angoisse ne sont pas moins fortes. Joséphine maigrit, ne dort pas, éclate en sanglots dès qu'elle est seule ou avec sa fille qui ne la console pas comme elle voudrait. Hortense aime sa mère; la voyant malheureuse, elle en est venue à souhaiter une rupture. Mais elle n'y veut point aider. Napoléon, à deux reprises, lui demande en vain d'intervenir.

Alors il se décide à parler lui-même. En mots pressés, presque balbutiés, il explique que l'intérêt de l'Empire exige que Joséphine et lui se séparent. Il souhaiterait que ce fût elle qui demandât l'annulation de leurs liens. Elle pleure et gémit. Ce n'est point la couronne qu'elle regrette, mais elle ne peut se résoudre à quitter Napoléon. Bouleversé par sa voix plaintive, il se roidit.

— Ne cherchez pas à m'émouvoir, dit-il avec brusquerie. Je vous aime toujours, mais la politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête. Je vous donnerai cinq millions par an et la souveraineté de Rome.

Sans répondre, elle continue de délayer son fard dans ses larmes. Il hausse les épaules à cette vue déchirante et lance avant de sortir :

— Savez-vous que ce divorce sera un épisode dans ma vie, quelle scène dans une tragédie !

(*A suivre.*)

Octave AUBRY.



Pour les études de vos enfants, pour vos propres études

n'hésitez pas à recourir à l'enseignement par correspondance de

L'ÉCOLE UNIVERSELLE

le plus commode, *puisqu'on le suit chez soi, sans aucun dérangement, en n'importe quelle résidence, jusque dans les localités les plus isolées et même si l'on est astreint à de fréquents déplacements ;*

le plus complet *puisqu'il embrasse tous les programmes officiels de l'enseignement du premier et du second degré, et tous les programmes spéciaux auxquels se rapportent les brochures énumérées ci-après ;*

merveilleusement efficace, *puisqu'il a permis aux élèves de l'Ecole Universelle de remporter des*

DIZAINES DE MILLIERS DE SUCCÈS AU BACCALAURÉAT

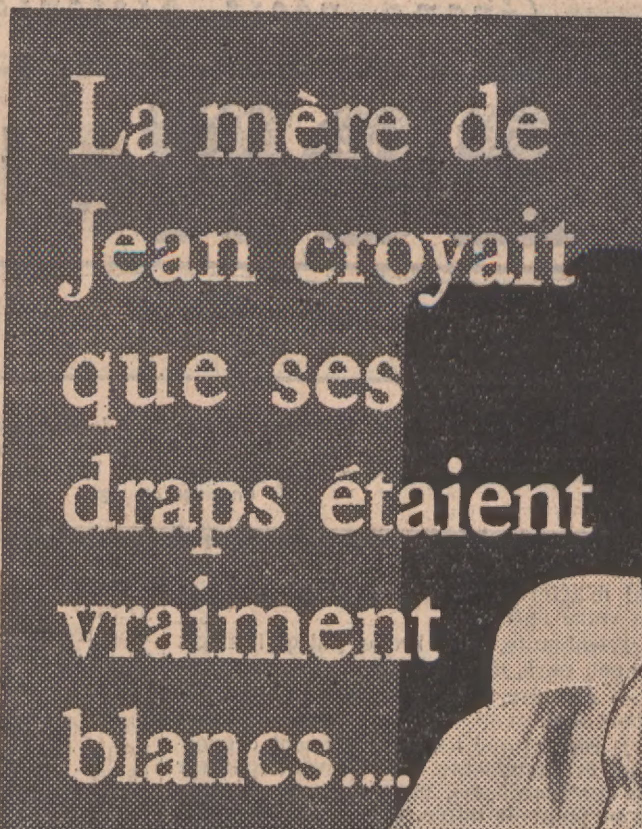
et des dizaines de milliers de succès aux **Brevets, Licences,** *concours des* **Grandes Ecoles,** *des* **Grandes Administrations,** *etc...*

*Pour être renseigné avec précision sur les études que vous pouvez faire, la carrière que vous pouvez aborder, découpez le bulletin ci-dessous, marquez d'un croix la brochure que vous désirez recevoir gratuitement, écrivez au bas votre nom et votre adresse et expédiez ce bulletin aujourd'hui même, sous enveloppe à 0 fr. 65, à l'***ECOLE UNIVERSELLE,** *59, boulevard Exelmans, à Paris (16e).*

BROCHURE n° 39.502 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'Etudes primaires, Bourses, Brevet d'Enseignement primaire supérieur, Brevet élémentaire, Brevet supérieur, C. A. P., Professorats, Inspection primaire, P. C. B., Herboriste.
BROCHURE n° 39.507 : Classes secondaires complètes depuis la onzième ; Examens de passage, Baccalauréats, Diplômes de fin d'études secondaires, Licences (Lettres, Sciences, Droit).
BROCHURE n° 39.512 : Grandes Ecoles spéciales (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
BROCHURE n° 39.517 : Toutes les carrières administratives (France et Colonies).
BROCHURE n° 39.522 : Emplois réservés aux Sous-Officiers de carrière, aux Mutilés et Réformés de guerre, etc...
BROCHURE n° 39.527 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Forge, Mines, Travaux publics, Béton armé, Chauffage central, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Exploitation pétrolifère.
BROCHURE n° 39.531 : Carrières de l'Agriculture métropolitaine et de l'Agriculture coloniale, du Génie rural et des Industries agricoles.
BROCHURE n° 39.537 : Carrières du Commerce (Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-Dactylo, Contentieux, Représentant, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de livres). Carrières de la Publicité, de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Hôtellerie.
BROCHURE n° 39.542 : Langues étrangères (Anglais, Espagnol, Italien, Allemand, Portugais, Russe, Annamite, Arabe, Esperanto). Carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.
BROCHURE n° 39.547 : Orthographe, Rédaction, Rédaction de lettres, Versification, Calcul, Calcul extra-rapide, Dessin, Ecriture, Calligraphie.
BROCHURE n° 39.554 : Carrières de la Marine marchande.
BROCHURE n° 39.557 : Solfège, Chant, Diction, Piano, Violon, Clarinette, Mandoline, Banjo, Flûte, Accordéon, Saxophone, Harmonie, Contrepoint, Fugue, Composition, Orchestration, Professorats.
BROCHURE n° 39.562 : Arts du dessin : Cours universel de dessin, Dessin d'illustration, Caricature, Composition décorative, Aquarelle, Peinture, Pastel, Fusain, Gravure, Reliure, Décoration publicitaire, Dessin de figurines de mode, Anatomie artistique, Histoire de l'Art, Métiers d'Art, Professorats dans les E. P. S., Lycées, Ecoles pratiques.
BROCHURE n° 39.565 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie : Petite main, Seconde main, Première main, Couturière, Vendeuse, Vendeuse-Retoucheuse, Représentante, Modéliste, Coupeuse, Coupe pour hommes, Coupeur chemisier, Modiste (Mode et Haute Mode), Lingère, Brodeuse, Professorats libres et officiels.
BROCHURE n° 39.570 : Journalisme (Rédaction, Fabrication, Administration) ; Secrétariats.
BROCHURE n° 39.577 : Cinéma : Scénarios, décors, costume, art dramatique, technique de prise de vues et de prise de sons.
BROCHURE n° 39.581 : Carrières coloniales.
BROCHURE n° 39.585 : L'art d'écrire (Rédaction littéraire, Versification) et l'art de parler en public (Eloquence usuelle, Diction).
BROCHURE n° 39.589 : Enseignement pour les enfants débiles ou retardés.
BROCHURE n° 39.593 : Carrières féminines dans tous les ordres d'activité.
BROCHURE n° 39.596 : Coiffure, Manucure, Pédicure, Massage, Soins de beauté.

à expédier gratuitement à M ....
Rue .... *N°* ....
à .... *par* .... *Département* ....

Si vous souhaitez des renseignements ou des conseils spéciaux à votre cas, ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part. Il vous suffira de nous les demander sur une feuille quelconque que vous joindrez au bulletin ci-dessus.



La mère de Jean croyait que ses draps étaient vraiment blancs....

. . . jusqu'au jour où Marie coucha chez elle et mit une chemise de nuit lavée avec Persil

Peut-être, pour votre linge, commettez-vous la même erreur ! Il est vrai qu'une grande expérience du lavage ne suffit pas pour éviter une telle méprise. Mais, comparez du linge lavé selon les méthodes ordinaires et du linge lavé avec Persil et vous constaterez, aussitôt, la différence.

L'oxygène actif que contient la solution Persil dissout, en effet, instantanément les moindres traces d'impuretés et fait disparaître toutes les taches. Et c'est cette propreté intégrale ainsi obtenue qui rend le linge absolument blanc. Voilà pourquoi vous devez employer Persil si vous voulez être sûre d'avoir du linge éblouissant ; c'est l'évidence même.

VISITEZ L'INSTITUT PERSIL 85, Rue de Rivoli, PARIS

Apportez-nous une pièce de linge ou de lingerie que nous laverons et repasserons gratuitement devant vous. Vous verrez ainsi la simplicité de l'emploi de PERSIL.

PER 714

Persil PRODUIT FRANÇAIS PROLONGE LA DURÉE DU LINGE

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

VILLÉGIATURES et Hôtels recommandés

Prix : 15 francs la ligne.

Paris et environs

Atala Etoile-Champs-Elysées. Le conf. le calme dans un cadre agréable. Très beau jardin, 10, rue Chateaubriand.

Madison-Elysées 54, r. Galilée. Ch.d. 20 ; av. bains 30.

Studios chambre et salon, 40 francs 20, rue Cambacérès. (Saint-Augustin). BAR AMERICAIN.

Métropolitain TUILERIES 8, rue Cambon. Gd conf. Ch. dep. 35. Pens. dep. 75.

St-James et d'Albany 211, r. St-Honoré, 202, r. Rivoli, 300 ch.150 b.Ch.dep. 45, av.pens. 85.

Castille 37, r. Cambon (Tuileries). Dern. conf. Pens. prix ts mod. Jardin privé. Chambres ensoleillées.

Cambon 3, r. Cambon (Concorde). Hôt. fam.Pens.et 1/2 pens.Px mod.

Arcade (Madeleine), 7, r. de l'Arcade. Grand confort. Ch. dep. 25 fr. Pension soignée. Prix très modérés.

Family House (Madeleine), 19-21, rue Pasquier.Gd cft.asc.tél. Le bon hôtel de famille. Prx tr. mod.

MADELEINE-SAINT-LAZARE
Royal Madeleine 26, r. Pasquier. Gd cft.tél.privé.ch.d.30

Hôt. Ste-Anne 10, r. Ste-Anne (av. Opéra). Ttes ch. av. tél. ville. Arrang. pension pr séjour.

Favart 5, rue Marivaux (Opéra). Dern. conf.Ch.dep.30 fr.Pens.dep.60 fr.

Beauséjour 30, bd Poissonnière. Un bon hôt. moy. en plein centre.

Opéra-Lafayette 80, rue Lafayette. Ch.tt. cft.dep.20 fr.

Alsace-Hôtel 13, r.des 2-Gares (50 m. gares Nord et Est). Ch. tt. conf.dep.20. Repas, 1/2 pens., prix mod.

« Timgad » STUDIOS MODERN. avec ou sans cuisine. Mois: de 350 à 700 fr. 153, r. Legendre, 17e.

H. de Londres 3, r. Bonaparte (Gare Orsay-Louv.) Cft.d.18

Montalembert 3, rue Montalembert. Px mod.son cft.s.tab.

Trianon-Palace Quartier Latin-Luxembourg, 1 bis, rue Vaugirard. 150 ch. et studios. Prix modér.

L'Aiglon 232, bd Raspail. Neuf. Elég. 20 à 45 fr. Prix spéc. séjour.

Ht. Lutetia 43, bd Raspail, Paris. Cft parfait. Bonne chère.

Hôt. Pacific 8, rue Philippe-de-Champagne. Italie-Gobelins. Asc. Tél. Gob. 17-06. Chamb. dep. 18 fr.

Jules César GARE DE LYON 52, av. Ledru-Rollin. 300 m. gare. Ascens.Ch.dep.20.Repas carte.

La Province

CHATELAIN, en Poitou, prendr. pension. dep. 1.000 fr. p. mois. Séj. idéal, table soig. Ecrire Laisné, 56, faub. St-Honoré, Paris.

La Côte d'Azur

Nice (Alpes-Maritimes)

Le Provençal av. Shakespeare, 17. Hôt. pens. pr mer. Cft mod. Gar. grat. Jard. Cuis. exq. Prx 35-40. Arrgt

Garden Hôtel 56, rue Saint-Philippe. Bd Gambetta. Près de la mer, casinos. Tt conf. Cuisine renom. Pens. compl. 35 fr. Deux personnes, 65 fr.

Louvre plein centre. Bd Victor-Hugo, grand confort. Prix réduits.

Pav. ARMENONVILLE, 20, Av. des Fleurs. Gd conf. cad.enchant.spl. parc 5 min. plage lux., cuis. merv., dep. 30 fr. ch. et 3 rep.

Florida av. des Orangers. Conf. repos, soleil, jard.gar.p.mer., px mod.

Imperator 200 chambres. B. W.-C. Téléphone. Pension depuis 60 fr. Près mer. Garage.

Radio Tout confort. Au plus bas prix. Ecr. Hôtel Radio, 6, rue Miron.

Hôtel Mt-Boron PARC - FORET - MONTAGNE - Prix très modérés, auto ville. Tél.: 64-55.

HOTES PAYANTS prox. mer, gd conf., vue. Prix mod. Ecr. X.P. 75 Havas, Nice.

Cagnes-sur-Mer
Pr. Nice PENSION CHANTECLAIR. Tt cft,repos,rég.,cuis.soig.,sit.splend.35 fr. p.j.

Beaulieu-sur-Mer (A.-M.)
Victoria plein midi, jardin, vue mer, tout conf. Pension: 40 francs. Même dir.Provençal, à Villefranche-s.-Mer

Cannes
Le calme, le repos, à 6 min. du casino.
Les Roches Blanches, Le Cannet
Tout confort. 100 % ensoleillé. La cuisine que vs aimez. 2 tennis. Pension dep. 45 fr.

Marseille
SUR LA CANEBIERE
Le Louvre et Paix
L'hôtel de luxe à prix modérés. Cuisine exquise. NOUVELLE DIRECTION.

Villefranche-sur-Mer
Provençal plein midi, jardin, vue mer, tt conf. Pension 40 francs. Même direct.Le Victoria,à Beaulieu-s.-Mer

Cap Martin-Roquebrune
Le calme, le repos, à 5 min. de Mte-Carlo
HOTEL-VILLA SEVIGNE
Un site merveilleux. La bonne maison où vous n'êtes pas qu'un numéro qui paye. Référence AUBERGES DE FRANCE. Cft. mod. Garage. Plage. Pension 40 francs.

Cap d'Ail-près-Monte-Carlo
Cap fleuri Parc, terrass. Soleil. Mer. Prix mod. Tennis. Gar. g.

Saint-Jean-Cap-Ferrat
Hôtel de la Rade Sit. splend. Ttes les chamb. sur la mer.av.terrass.fleuries. Tt conf. Plein midi. Pens. à part. de 60 f. p. jour, av. sal. de bs.

Grimaud (Var)
Hôtel Beausoleil tout conf. grand parc. terrasse midi Cuis. réput. Prix mod. Arrang. p. séjours.

Mariages

Insertions payables d'avance : 18 fr. la ligne de 36 lettres, chiffres ou espaces, par mandat, chèque ou chèque postal Paris 1591-30 (timbres exceptés).

Minimum : 2 lignes par insertion.

Domiciliation au journal sous un numéro: 5 fr. par annonce (Etranger: 10 fr.)

Les lettres à transmettre ne doivent porter aucune adresse, mais seulement au crayon le numéro de l'annonce. Joindre autant de timbres français à 0 fr. 65 (ou coupon-réponse) qu'il y a de lettres à transmettre et placer le tout dans une seconde enveloppe affranchie et adressée à

PERIODIQUES-PUBLICITE
Service correspondance,
93, Champs-Elysées, Paris.

Les lecteurs coloniaux ou étrangers sont priés de joindre à chaque lettre un coupon-réponse.

DAMES

Tr. sér. j.f. car. phy. agr., sit. lib., dot, tr.b.mil. ép. cél.vf. 39-45 env. tr. cult. et dist., gde sensib. et val. intel., sit. lib. prof. ing. méd., aimt nat., arts, intimité, vie ouverte, simple, dés. foy. vérit. cad. équil. et tdre. Div., pas sér. s'abst. 691.

Jolie j. fem. pet. blde, 25 a. ayt eu rev. d. c. v. mar. M. 45 a. min. fortuné. 692.

J. f. mod. sit. indép. c.v.mar. avec M. moins 40 a., très intel. ayt personnalité, gts art. sit. et auto. Dés. gd amour. 693.

Belle nat., 42 a. cél. ss fort, b. phys. ose rêv. mar. amour h. qu'elle admirer. 694.

Rég. par. J. fil. 28, b.ph.gr.dist.jne, qual. sér.bel.fam. cat. app. 80.000, dés. mar. 695.

Dlle doctor., 26 a. brun. jol. tail. moy gts simp.cath. dot 150.000, ép. M. cult. dist. sit. libér. Mme Tellier, 4, r. de Chantilly.

D. 43, 1.65, div. à s. prof. ap.court mar. j.bl.dist. élég. éd.val.mor.qual. cœur, dce, gde ais.bel int.Par.ép.M.hon.mm.qual.696.

Ouest, Vve 50,tr.large ais.cath.d.c.v.mar. franç. retraité, cél. vf, âg. sit. rap. 697.

Tr. dist. j.f.44 a. pet., cath. pr. exc. fam. ayt en dot tr. imp. sit. méd. banl. Paris (200.000), d.c.v.mar. méd. cath., 45 à 55 a., avec ou ss enf., divorcé s'abstenir. 698.

19 a. tr.jol.j.fil. bde, mce, bon. fam. cath. ép.M.bien,dist.,ayt bellesituat. Jdre ph. 699.

Dlle 26 a., ss rel. franç., vraim. bien, r. instr. aim. vie int. dés. mar. heur. avec vf ou célib. sérieux, symp. parf. éduc. 700.

J. fil. 24 a. cath., dist. éduc. soignée, dés. c.v.mar. j.h. sér., situat. stable de préf. pharmacien capab. p. app. reprend. succes. urgent. d'offic. import. en province. 701.

Un esprit sain dans un corps sain. Jolie br. 27 a. cert.fond.foy. hx v. mar. av. chic type, val.mor., 40 a.parf. santé, 1.75 min. Ph. ind. Très sérieux. Agence s'abst. 702.

J. fil. ph. agr., bne santé, sport., ép. M. bien phy., habit.Paris, exc. éd., bel. sit. 704

40, div. pr. meil. mde, br. jol. plus. mill. d.r.vie,ép.M.40-50,dist.t.bel.sit.lib.Paris. 705

J. fil. 35 a., grde, cathol., éduc. raff., dt 200.000, grs esp., ép. M. bel. sit. prof. lib. ing.off.minist.sér.réf. Tellier, 4,r.Chantilly.

Dem. 33, bien, cath., cult. sent. douce, aim. foyer, dés. mar. aff., tr. sér., bon. 706

Paris seult. Dlle sér., 1m60, 30 a., fil. d'ouvr.gts simp.aim.int.c.v.mar.M.sér.mêm. gts,emploi st. P.t.sér.ag. s'abs. let.dét. 707.

Est. Cél. cult.dist.f.int. b. fte, dot 50.000 ép. 46-52, exc. éd., fonct. ou tr. b. sit. 708.

Charm. Delle 44 parais. 29, all. t. jeune, t. dist. cult. cath. b.s.t.r. avoir, ép. richissime cél.ouvf. meil.m.âge ind.,fortuné,désint. 715.

Quel intellect. 50 à 60, rech. épouse dév. cultiv., compréhensive, pouv. le seconder, excel. milieu, fem.intér.,avoir. Agenc., div., besogneux s'abstenir. Rép. seul. lett. détail. adresse exacte. Discrétion honneur. 716.

J. F. 30, sér.b.ph.exc.fam.dot, c. v. mar. M. 32-39, as. gd,qual.mor.dist.sit.stab.méd. mil.magist.ou équ.Paris préf.Div.ag.s'ab.717

Dlle 37, phys. agr. b. éd. qual. mén. et intel. ép.M.vf.préf. cult. parf. moralité. 718

Vve de médecin dés. marier fille ex. fam. fortunée dot et gr. esp. b. phys. mor. cath. à médecin civ. ou milit. 38-45, grd, sér. 719

J. F., 21 a., jol., élég., rev. 25.000, dot 200.000, ép. M. 28-35 a., ingén. préfér. 720.

26 a., jol., dist., dot 800.000, esp. imp., ép. M. sit. ou collab. ds industr. prosp. 721

J. fem. cél. 36 a. sér. dist., ss relat., bon métier, ép. M. 37 à 40 a. situat. stab. 732.

J. F. 30 a. emp.bque, av. 100.000, ép.emp. bque ou fonc. cath. 38-45, cél., veuf. 733.

Rousse y. verts, vve ss enf. b.f.jol.f.int dot,ép. M. 45 à 55, bien, sit. lib.aisée. 734.

J. F. franç. 28 a. carac. phys. agréab. renc. v. mar. M. 28-40, gr., bien, situat. 735

Institutrice Etat, gr., b. phys. dist., qual. cœur, ép. M. 45-55, a. b. éduc. b. sit. 736.

Milieu soc. élevé, jolie, dist. cult. ép. M. 40-50 a., éduc. parf. qual. mor. b. sit. 737.

Orph. 34 a. t. b. m. dot 600.000 esp. mill. ép.j.h.cath. pr. b. phys. b.sit. 45 a.max. 738

Jeune femme 30 a., t. moy., bl., élég., jolie, dés. renc. vue mariage M. 45-55 ans, cult. et aisé. Agences s'abstenir. 739.

Dame 50, excel. fam. dist. for. 300.000, ép. off.sup.retr.fam.connue, tr.sérieux. 740

Vve 52 a. 18.000 r. déses. sol. c.v.mar. M. cond. récip. h. mor. parf. s.b.éd.b.ph. 741.

MESSIEURS

Paris, ing. 30 a. 1,65, sér. symp. sit. Etat 40.000, auto,ch.mar.amour, écr. détails. 684.

Capitaine méhariste, 35 ans, brun, prochaine perm. France, dés. correspondre v. mar. avec jne fille 20 à 30 a. Photo indispensable, discrét. assurée. 685.

J. h. 35 a.symp.b.sit.ép.t.jol.f. dist. intel. l'accomp. déplts voit. Ph. exig. ret. 686.

Officier colonial Paris, 28 a. gd bl., d.c.v. mar. avec j. f. jolie, dist., gaie. 687.

Marseille, M. 32 a. sit. 25.000, dés. con. v. mar. j.f. jol., élégante, taille moy. 688.

Quelle jol. Paris. J. F. ou Vve ss enf. 21 à 28 a. blonde, b. faite, svelte, jol. jam. tr. dist., tr. sér., cult., mus., tr. b. fam. cath. et royal. de préf., d.c.v.mar. M. 38 a., gd, tr. bien phys., symp., aff., cult., off. de réserve, tr. bel. sit. Jdre photo. 689.

Paris, 48 a. cult. dist. bien, sit. lib. ais. auto, loyal, compréh., indulg.dés.c.v. mar. av. j. f. intel. sensible, harmonieuse. 690.

Doct. 39, cath. pr. ép.j.f.jol. dotée, Paris ou ray. 300 k. Dét.phot.prem.let. Disc. 709.

Ancien industr. 45 ans, sérieux, rompu aux affair., dés. c. v. mar. pers. caract. agréabl., symp., ayant comm. ou industr. diffic. à gér. pour collaboration. 710.

Ind. 35 a., cél., b. ph. mor.cath.dés.conn. v. mar. jne fil. jol. élég. sér. mêm. sit. 711

M. situat.libérale,avoir 3 millions, épous. D. du monde max. 38 ans, fortune correspondante. Discrétion d'honneur. 713.

Docteur jne, fort., belle situat. grde ville Ouest, corresp. vue mariage. 712.

Paris. Industr. cél. bel. sit. éd. aff., ép. j. fil. jol. dce, 25-30. Très sérieux. 714.

40 a. gd, dist., sit. Etat 300.000 p. an, av. imp., ép. j. f. b. s. t. r., av. indiff. 722.

Diplômé Notaire, clerc à Paris, 30 a. bien s.t.r.av. 300.000,espér. ép. tr. jol. j. f. dce, dist. éduc. mor.parf.cath. prat. b. fam. 25 a. max. dot corr. min. ou étude. Tr. sér. 723.

Paris. Polyt. cél. s. rel. suf. 40 a., 1m.80, dist. b. ph. exc. fam. sit. lib. act. 80.000, fort.pers.et esp. d.r.v.mar.j.fil. 25-30, int. cult. dist. jol. gde,mince,all.sp.aim.int. et voy.dot m.500.000.Ag.s'abs.Ac.prés.p.par.724

55 a. grd, mince, hte cult. écriv.spiritual., div., bon. sit. ép. D. assortie, gd cœur et fortun. pr vie retirée et charit. 726.

J.H. 28 a. bien t. r. sans relat. sup. propr. près Nice, sit. 100 à 200.000, dot 650.000, esp. dir. un mill. ép. j. f. belle fam. cath., simple, aff., jolie, fem. d'intér., aim. soleil, vie camp., sports. Discr. d'honn. Acc. int. parents, prêtre. Agenc..et avent. s'abst. 728

28 a. officier marine guerre, épous. j. f. 20-24, cath., t. b. phys., 1m62 min., dot 300.000 ou reven. équiv. Midi-Lyon. 727.

J. H. 26 ans, fonctionnaire, désire rencontrer jeune fille vue mariage. 729.

Doct. 40, b.t.r., av. 600.000, esp.,b.sit., ép. j. f. de 27 à 35, bien, sit. rap. Ag. s'abst. 730

42 a. brun, racé, symp. très belle situat., santé parf. grandes qualités cœur, capable rendre vraie femme heureuse, rech. v. mar. jne fille, jne fem. veuve ou div. 28-32 a. jol. mince, b. faite, tr. élég. goûts mod.raff. et tr. racée,fortune ou tr.belle situat. indép. goûts récip. Joind. phot. si poss. q. ser. retourn. Ag. s'abst. Tr. sér. Disc. hon. 731.

M. cinqu. div.prof.s.enf.phys.mor.bien,tr. b. sit.prop.Côte-Az.tr.b.santé,ép.jol.f. 35-45, ay. souf. gr. qu. cœur, sér. aff. s. enf. cap. part. bonh. véritab. non isra. Dis. hon. 725.

F. d'off. 28, symp., compréh., cult., phys. agr., ép. j. tuberculeuse, dot, rent. Vie tr. douc. pl. aff. lumière, auc. mesquinerie. 746

Mons. 33 a., grand, bien, bien fait, sér., bonne situat.,dés.cor.vue mar. avec jne fille sér. jolie, bien faite, situat. indif. 743.

Vf s. enf. 49, 1m.68, b.s.t.r. 40.000 reven. ép.f.aim.et d'int.35-45,sit.rap.P.sér.abst. 742

Ingén. 32 a. dés. renc. v. mar. jeune f., gaie, physiq. agréab., 23 a. maximum. 744.

Représ. com. 50 a., bel. sit. gr.br.ép.bel.f. 40, aim. voy. auto, sit. rap. Photo ret. 745.

Industriel 32 a. belle situation 70 k. Paris, bien phys. 1m.66, d. c. v. mar. avec j. f. bien phys., bon. éduc., situation pouvant éventuel. collaborer. Photo. très sér. 747.

Paris anc. off. de mar. 30 a. t. b. situat., phys. bien,dés.mar.très jolie vraie jne fille, t. 1m60 à 1m71, instr. sec. ou sup.,qual.mor. int. réelles, t. b. milieu. Phot. rend. 748.

Pharmac., Paris, 29, gd, m.,bel.sit., avoir 500.000, ép. j. fil. jol., avoir un mill. 749.

AVIS 18 fr.

Prie Raymonde écr. P.R. Courbevoie com. convenu. 3 sept. M.D. urgent. 703.

Voir Petites Annonces en dernière page.

VIENT DE PARAITRE :

UN OUVRAGE SENSATIONNEL SUR LES SCIENCES MYSTÉRIEUSES

LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE DES SCIENCES OCCULTES

DEUX FORTS VOLUMES RELIÉS ET ILLUSTRÉS, PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE D. NÉROMAN

Astrologie - Cartomancie - Chiromancie - Graphologie - Arts divinatoires - Magnétisme - Télépathie - Sciences Psychiques - Traité des rêves divinatoires - Géomancie - Tarots - Onomancie - Haute et Basse Magie - Radiesthésie

POUR PERMETTRE A CHACUN D'ETABLIR SON HOROSCOPE, DE DEVOILER SON AVENIR ET DE DETERMINER SON DESTIN

Le mystère de notre Destinée. — Un grand courant nous porte vers la connaissance toujours plus approfondie du Mystère de notre Destinée. La noble science de l'Occultisme qui refleurit permet seule de répondre aux multiples questions que nous nous posons chaque jour.

Les Sciences Occultes élargissent toutes les possibilités humaines. — Celui qui connaît et sait utiliser les lois qui régissent la destinée humaine peut user du pouvoir qu'elles permettent d'acquérir et peut tout en obtenir. Celui qui les subit sans les connaître, ne sachant pas guider sa vie ni dominer hommes et événements, végète au long de ses jours dans une situation difficile.

Chacun peut être maître de son destin. — La **Grande Encyclopédie Illustrée des Sciences Occultes,** que nous sommes heureux de mettre à la disposition du public, est une œuvre de rénovation spirituelle grâce à laquelle vous pourrez posséder la « clef des choses cachées ». Pour l'homme évolué, le Grand Secret n'a plus sa raison d'être. Notre Encyclopédie, premier ouvrage sérieux et complet sur les Sciences Occultes, est le guide infaillible qui vous permettra d'avancer sur le chemin de la connaissance et du bonheur...

Une œuvre de clarté et de vérité. — Due à la collaboration de savants et écrivains compétents et spécialisés, sous la direction de D. NEROMAN, le célèbre Occultiste et rénovateur de l'Astrologie contemporaine, la **Grande Encyclopédie Illustrée des Sciences Occultes** met tout en lumière pour faire de vous un homme clairvoyant pouvant, sans intermédiaire, prévoir son avenir.

Aperçu de quelques chapitres de l'ouvrage :

Astrologie. Historique. Avant et après J.-C. - Moyen âge. - Temps nouveaux. - Influence du Soleil, de la Lune et des Astres. - Comment dresser son propre horoscope.
Cartomancie. Historique des Cartes. - L'art de tirer les Cartes. - Réussites. - Art divinatoire des Cartes.
Chiromancie. Les fluides de la main. - Lignes de la main. - Les doigts. - L'avenir lu dans la main.
Graphologie. Comment connaître un caractère par la graphologie. - Comment on devient graphologue.
Magnétisme. Télépathie. - Séducteurs et séduction. - Magnétiseurs et guérisseurs. - Magnétisme expérimental. - Dédoublement. - Extase.
Contacts avec l'au-delà. Les âmes. - Les possédés. - Les médiums. - Fantômes et désincarnés. - Protections miraculeuses. - Pressentiments. - Les vivants et les morts
Les rêves divinatoires. Les rêves dans l'antiquité. - Observations modernes. - Sentiments et désirs dans les rêves. - L'avenir dans les rêves. - Méthode freudienne. - Dictionnaire des rêves.
Les tarots. Historique des tarots. - La divination par les tarots. - Comment consulter l'oracle et connaître l'avenir.
Haute et basse magie. Origine de la magie. - La lutte contre la maladie et la mort. - Prières, sacrifices. - Symbolisme. - Les succubes et les incubes. - La Kabbale. - Sorcellerie. - Fascination et divination. - Possession et exorcismes. - Talismans. - Envoûtements. - Alchimie. - Science et Magie.
Géomancie. L'avenir par la géomancie. - La divination par les figures choisies du hasard. - Intuitions. - Présages. - Procédés de divination. - Les lois cosmiques.
Radiesthésie. Le bâton magique. - Comment utiliser baguettes et pendules. - Réalisations merveilleuses des sourciers. Etc..., etc...



Reproduction réduite des deux volumes
Format réel : 18 × 25 cm.

REPRÉSENTANTS ACCEPTÉS DANS TOUT LES DÉPARTEMENTS

BON GRATUIT

Veuillez m'adresser la brochure illustrée gratuite de 44 pages « Mystères de notre Destinée »

Nom ....
Prénoms ....
Adresse ....
Ville ....
Département ....

Découpez ce bon et envoyez-le à :

La Grande Encyclopédie Générale illustrée des Sciences Occultes forme deux magnifiques volumes format 18 × 25 cm. - 1.070 pages - 40.000 lignes de texte - **Plus de 550 illustrations, dont 21 hors-texte en noir et couleurs.** Riche reliure originale. **Livrable immédiatement. Rien à payer d'avance. 14 mois de crédit.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION DE FAVEUR

Veuillez m'adresser un exemplaire de la Grande Encyclopédie Illustrée des Sciences Occultes publiée sous la direction de D. Néroman, en deux volumes reliés, illustrés au prix de faveur de 275 fr., l'ouvrage complet, payable: a) par versements mensuels de 20 fr., le premier versement au commencement du mois suivant la réception de l'ouvrage, le second de 20 fr. le mois suivant, et ainsi tous les mois jusqu'à complet paiement *). — b) avec 3 % d'escompte en trois versements de 92 fr. 90 chacun (port et emballage compris*), le premier le mois suivant la réception de l'ouvrage. — c) au comptant avec 6 % d'escompte, soit 270 fr. 50 (port et emballage compris, après réception de l'ouvrage*). — Il est entendu que, suivant l'usage, les frais de port fixés forfaitairement à 12 fr. sont à ma charge, ainsi que les frais d'encaissement des traites mensuelles.

(*) Biffer le mode non choisi.

Date .... Signature : ....

Nom ....
Prénoms ....
Profession ....
Domicile, rue ....
Ville ....
Département ....
Adresse de l'emploi ....
Par gare de ....

Découpez ou recopiez ce Bulletin et envoyez-le immédiatement à

EDITORIAL ARGENTOR, Société Anonyme d'Éditions, 21, rue de la Nuée-Bleue, 21, STRASBOURG



Les Grandes Etudes Historiques
J. LUCAS-DUBRETON
LOUIS-PHILIPPE
« Une réussite : Intérêt, clarté, équité. »
Jean-Jacques BROUSSON.
700 pages .... 26 fr.
LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD

LE THÉATRE

"Un Monde fou", de Sacha Guitry


Elvire POPESCO

Le docteur Flache, lumière de la psychanalyse, est vraiment un homme de goût. Si la commode en laque qui orne son cabinet de travail est authentique, mes félicitations. A distance, on ne peut rien affirmer, sinon que ce cabinet est trop beau pour l'usage auquel il est destiné. Songez qu'il défile là à longueur de journée la collection de distingués extravagants qui constituent la clientèle d'un psychanalyste. Celui-ci, le docteur Flache, est un homme d'un âge que la psychanalyse ennuie. A force de vivre avec des fous, il a envie d'aller goûter en paix de champêtres plaisirs; aussi bien il annonce à son infirmière Pauline qu'il laisse tout en plan, dès demain, la maison, la clientèle et l'infirmière Pauline elle-même. Il ira vivre de ses rentes sur la côte dite d'Azur.

◆◆

L'infirmière Pauline n'est au courant de rien, c'est la première fois qu'elle entend parler de ce projet. Elle s'étonne, nous aussi. Aussi bien je préfère vous dire tout de suite que l'infirmière Pauline est figurée par Mlle Carton, qui semble égarée, et le docteur Flache par M. Lefaur, qui semble fatigué. On frappe à la porte, elle s'ouvre. M. Jean-Louis Cousinet paraît, que figure M. Sacha Guitry. Il commence un discours qui coule, coule comme l'eau des sources, intarissable, régulier. Il explique au docteur Flache qu'il a amené sa femme parce que la malheureuse est folle. Elle est là, à côté. Elle va entrer. Pendant que le médecin l'examinera, lui, Cousinet, ira faire un tour; et puis il reviendra pour connaître le verdict; il disparaît comme il était venu, bruissant et insaisissable comme l'onde.

Paraît Mme Cousinet. C'est Mme Popesco. Elle commence un discours pour expliquer que son mari est fou. Deuxième vague, encore plus impossible à arrêter que la première. Les paroles coulent, coulent. Le docteur Flache comprime son front accablé. Mme Cousinet disparaît. M. Cousinet reparaît. Les folies continuent. M. Cousinet apprend que le docteur Flache souhaite de sous-louer sa maison, il la prend tout de suite pour lui, cinquante-trois mille francs, voici le chèque. Puis on engage la conversation sur la psychanalyse. Le docteur Flache n'a pas l'air très convaincu, et ce n'est pas ce qu'il révèle de ses méthodes qui nous convertira. M. Cousinet l'écoute, rêveur. Nous sommes dans la lune, dans un monde bizarre où les choses n'ont pas les mêmes mesures que dans le train ordinaire. Attendons de savoir où M. Guitry a dessein de nous mener.

◆◆

Il nous mène d'abord à un deuxième acte qui ne nous avance pas beaucoup plus que le premier. Cousinet a pris possession de la maison que le docteur Flache a abandonnée. Comme sa femme ignore le départ du médecin, elle revient pour le voir. Naturellement elle ne le trouve pas et elle trouve son mari. Elle ne s'en étonne pas outre mesure. M. Cousinet reçoit par mégarde une visite destinée au médecin. C'est une jeune fille habillée en homme. Encore une détraquée. Elle se demande si elle est au juste un homme ou une fille. M. Couzinet, qu'elle prend pour le médecin et à qui elle fait sa confidence, offre de lui prouver qu'elle est certainement une femme. Elle ne dit pas non. Après avoir vu le personnage représenté par M. Guitry conquérir tant de femmes à travers une soixantaine de pièces, nous le voyons cette fois en conquérir une douteuse. C'est la fin du deuxième acte, qui ne nous a encore montré que des jeux indécis et indiscernables.

Le troisième acte fait explosion. C'est un acte de situation d'une verve, d'une invention, d'une gaieté irrésistibles. L'entrée d'un personnage le fait partir : voici le docteur Flache qui revient.

Il revient chez lui. Il entre, il s'installe. Il s'étonne et se fâche parce qu'il trouve son téléphone et son agenda passés de droite à gauche. Il se croit chez lui, il ne se rappelle plus rien. A peine une lourdeur dans la tête, une obsession vague : il y a, dit-il, deux ou trois choses qui lui échappent.

Le cher homme est fou, plus fou que ses clients. Si, jusqu'ici, la pièce semblait danser, c'est qu'aucun personnage n'avait sa raison entière. M. Cousinet, Mme Cousinet, l'infirmière Pauline, le médecin, la fille qui ne sait plus si elle est homme ou femme, tout le monde a les nerfs malades. Nous n'avons pas encore vu un être normal. Nous sommes dans un monde fou.

Bon. Maintenant, admettez simplement que les visites destinées à M. Cousinet soient reçues par le docteur Flache, tandis que les malades rencontreront M. Cousinet. Nous aurons d'abord un architecte qui vient parler des travaux commandés par le nouveau propriétaire; il raconte son histoire au psychanalyste, qui le croit fou.

◆◆

Car maintenant, inutile de chercher ombre de vraisemblance. Toutes les folies sont acceptées d'avance, puisque chaque interlocuteur s'imagine que l'autre est fou. Les plus belles extravagances n'engendreront que des airs de pitié : « Le pauvre type ! » Et réciproquement. C'est la grande farce déchaînée.

Seulement, imaginez que M. Cousinet, pris pour le médecin psychanalyste, reçoive la confidence involontaire du jeune homme avec qui sa femme médite de le tromper. Cette erreur engendre d'abord une scène aussi drôle que les autres. Puis elle sert de départ pour un quatrième acte qui change complètement de direction, qui rompt le ton de cette comédie si bien partie.

Voici maintenant M. Cousinet qui expose à sa femme son système du monde. Ils ne s'aiment plus, dit-il, c'est pourquoi ils se querellent, se font souffrir et se rendent si nerveux qu'ils se croient fous. Elle souhaite de le tromper, et lui aussi a en train une idylle. Qu'ils aillent chacun de son côté. L'amour doit cesser sitôt qu'il n'est plus une lune de miel.

Si l'on était ailleurs qu'à la comédie, on pourrait argumenter contre une proposition si contestable. Ce dialogue, qui n'est presque plus qu'un monologue, est encore émaillé de traits dignes de M. Guitry. Le meilleur de la vie, dit-il, est d'aimer; et ensuite d'être aimé. Quel est le meilleur ? dit-elle. Il répond : aimer. C'est plus sûr. Puis, à la fin, une belle invention, bien dans la manière de M. Guitry. Deux coups de téléphone. Le premier est du candidat à l'amour de Mme Cousinet. Il dit : oui. Le deuxième est de la jeune femme près de qui M. Cousinet était candidat. Elle dit : non. J'ai moins de chance que toi, dit-il; et quand elle est partie, il soupire : « Aimer : encore une fois; plusieurs, peut-être. » Et c'est tout. Ainsi finit la comédie.

◆◆

On a assez fait en nommant les comédiens. M. Guitry est comme l'Edgar Poe de Mallarmé, *tel qu'en lui-même enfin...* Mme Popesco est une manière de miracle. Je la regardais bouger, changer de place : pas un geste qui ne soit à ravir de justesse et d'invention.

Mlle Delubac tient le scabreux travesti. M. Lefaur est lourd, lointain, las ; on sent qu'il a mal à la tête; Mlle Carton est légère, vive, étourdie, étonnée. Il ne faut pas oublier M. Seller. Il tient le bout de rôle de l'architecte, un des deux seuls êtres normaux égarés chez ces fous; il est charmant de discrétion ahurie.

Lucien DUBECH.

LES DISQUES

DE SCARLATTI A TRENET

M. Robert Casadesus est sans doute un des pianistes qui, à l'étranger, représente avec le plus d'éclat notre école nationale. Les succès retentissants qu'il remporte au delà de nos frontières n'ont aucun rapport avec l'accueil simplement courtois que lui font les mélomanes français.

Les connaisseurs saluent en lui un maître du clavier, un musicien qui pénètre profondément le sens des œuvres, un traducteur d'une probité parfaite, en possession d'ailleurs d'une technique magnifique, supérieure à de plus étourdissantes. C'est donc avec beaucoup de plaisir que les discophiles, véritable élite d'auditeurs, ont vu réapparaître dernièrement le nom de M. Robert Casadesus dans le catalogue des nouveautés de Columbia.

M. Robert Casadesus exécute avec une exquise légèreté onze des charmantes *Sonates* de Scarlatti. Inutile d'en indiquer ici les numéros et les tonalités. Seuls de très rares initiés pourraient tirer parti de ces références. Scarlatti, en effet, ne nous a pas laissé moins de six cents de ces œuvrettes délicieuses, dont chacune ne dure que deux minutes environ, et où le musicien se divertit tantôt à faire l'épreuve de sa propre virtuosité, tantôt à tracer quelque croquis pittoresque, tantôt à évoquer, sans y insister, quelque folle ou mélancolique aventure sentimentale.

« Ne t'attends pas, lecteur, à trouver dans ces compositions d'intention profonde, mais plutôt un ingénieux badinage... Vis heureux. » Tel est l'avertissement que Domenico Scarlatti a placé en tête de son recueil et qui nous dispense de plus longs commentaires sur ces pièces dont l'essentielle vocation est de plaire, de divertir et de dispenser l'allégresse. Mme Wanda Landowska en choisissait une vingtaine et les exécutait au clavecin. Parmi ces vingt, nous en reconnaissons trois qui font partie des onze que M. Casadesus a retenues, et qu'il exécute avec une prestesse, une vivacité, une élégance qui ne le cèdent en rien à celles déployées par son illustre rivale. (Col. LFX 514 à 516.)

M. Robert Casadesus est également l'interprète du *Concerto en ut majeur* de Mozart (Koechel 491), où il donne la réplique à l'orchestre dirigé par M. Bigot. On ne peut qu'admirer d'un bout à l'autre la précision, la pureté, et la distinction de son exécution, marquée au coin d'un goût infaillible et d'une sûreté technique qui nous émerveille plus particulièrement dans le charmant *Allegretto* avec variations, où l'artiste prodigue les témoignages tour à tour de sa puissance et de sa délicatesse. Edition fort bien gravée, remarquable à tous égards. (Col. LFX 543 à 546.)

□■□

D'innombrables chansons, depuis trente ans, ont célébré la joie de vivre. Elles n'ajoutaient rien au stock d'optimisme sur lequel nous vivons. Les chansons de Trenet ne la décrivent pas, cette joie de vivre : elles la répandent. Trenet, barman poète, fabrique avec des rythmes, des airs et des mots, des cocktails ensoleillés qui produisent l'impression physique d'un rayon de joie. *Je chante, Fleur bleue, Y a d'la joie, Boum!* respirent et communiquent l'allégresse dont elles débordent. Un charmant poète de la chanson nous est né, et le soleil entre avec lui dans des recoins où il n'avait jamais pénétré.

Le disque sur lequel *Je chante* et *Fleur bleue* sont gravés était jusqu'ici le meilleur de la série des Trenet, avec *La Polka du roi*. Mais rien n'égale, au point de vue de la qualité phonographique, ce chef-d'œuvre qu'est *Boum !*, dont Charles Trenet partage la gloire avec l'orchestre d'accompagnement Wal-Berg, qui s'est surpassé. (Col. DF 2471.)

Dominique SORDET.

LA MUSIQUE

Haydn a dû sourire...

Voici une œuvre considérable et d'une étonnante splendeur que la poussière des bibliothèques semblait devoir recouvrir pour toujours. Par bonheur, un apôtre, qui ne se préoccupe pas de la notoriété d'une partition, mais s'intéresse uniquement à sa valeur musicale, a jeté les yeux sur cette œuvre délaissée, l'a mise aussitôt en répétitions et vient d'en donner une exécution magnifique. Cet apôtre, c'est le fameux Walter Reinhart, le fondateur du « Reinhart-Chor » de Zurich, dont je vous ai déjà parlé, l'an dernier, après avoir entendu son interprétation si émouvante et si personnelle de la *Messe* en si mineur de Bach.

Walter Reinhart possède des qualités exceptionnelles d'animateur. Il est la proie d'un instinct dévorant de prosélytisme dont la force est contagieuse. Sa physionomie ascétique, son sourire d'enfant, ses yeux de poète et ses traits énergiques composent un ensemble surprenant. Cet homme conquiert ses collaborateurs par sa foi et par son charme, et, dès qu'ils sont entre ses mains, leur impose son inflexible volonté. Il a créé ainsi une société chorale d'amateurs dans laquelle règne la plus héroïque discipline. C'est avec une ferveur inépuisable que les membres du « Reinhart-Chor » consacrent à la musique tous les loisirs que leur laissent leurs professions diverses, souvent fort absorbantes. Il est touchant de voir tant de bonnes volontés réunies en faisceau et tant de zèle dépensé obscurément et anonymement en faveur de l'art.

Mais Reinhart règne tyranniquement sur tout son petit peuple par le prestige de son talent, de son labeur, de son abnégation et de son amour désintéressé de la musique. Il s'attaque aux plus purs chefs-d'œuvre de notre art, et c'est avec enthousiasme que le plus humble ouvrier appelé à bâtir ces sublimes cathédrales sonores lui apporte sa collaboration.

◆◆◆

Le *Stabat Mater* de Haydn a une histoire assez touchante. Aux alentours de 1770, Haydn fut atteint d'une maladie très grave qui le conduisit au seuil de l'au-delà. Malgré sa piété sincère, le compositeur, qui n'avait pas encore atteint la quarantaine, estima qu'il était affligeant de quitter sitôt cette vallée de larmes. Il éleva donc une prière ardente au ciel et fit le vœu de composer, en l'honneur de la Vierge, un beau *Stabat Mater*, si elle lui faisait la grâce de lui rendre la santé. Touchée par cette promesse, la Vierge guérit immédiatement l'auteur des *Saisons*. Pour lui prouver qu'il n'était pas un ingrat, Haydn s'attaqua aussitôt à la composition de cette œuvre avec le désir d'en faire un hymne sincère de foi et de reconnaissance. Le *Stabat Mater* fut créé à Vienne, à la « Hofkapelle », avec le plus grand succès.

On se demande comment cette importante partition a pu retomber dans l'oubli. Elle est, en effet, d'une beauté saisissante. Mais il est bien évident que nous nous trouvons délivrés, ici, d'un des graves malentendus qui privent la musique classique de la plus grande partie de son rayonnement. J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'intelligence, la perspicacité et la logique avec lesquelles Walter Reinhart avait mis en valeur, dans la *Messe* en si mineur, le dynamisme, aussi social que confessionnel, du chef-d'œuvre de Bach. Ici, Walter Reinhart, toujours préoccupé de retrouver le style exact d'un auteur, s'est avisé de cette chose très simple mais essentielle : Joseph Haydn est un musicien « viennois ». Or, qu'il s'agisse d'une valse ou d'un oratorio, le tempérament viennois possède un allant, une souplesse, un charme et une vitalité séduisante qui créent tout un « climat » musical particulier.

◆◆◆

Mais il est de tradition de voir dans Joseph Haydn, faussement appelé le « Père de la symphonie », le type de la sagesse académique sous sa forme la plus naïve et la plus candide. Nos professeurs de piano se sont habitués, si j'ose dire, à taper familièrement sur le ventre du « papa Haydn », et beaucoup trop de chefs d'orchestre ont cru devoir en faire autant. C'est ainsi qu'on a fini par ne plus voir en lui qu'un maître de musique bonhomme, à la fois sympathique et peu intimidant, qui écrivait des symphonies sans mystère, auxquelles il donnait puérilement des sous-titres pleins d'innocence.

Si l'on nous avait donné dans ces conditions son *Stabat Mater*, cette exhumation eût été sans lendemain. Il y a une façon « plate » et froide d'interpréter Haydn qui ne pardonne pas. Mais, bien entendu, ce n'est pas ainsi que l'a compris Walter Reinhart, qui s'est appliqué, au contraire, à mettre en relief le côté vivant, ardent, émotif, en un mot « viennois », de l'auteur du *Stabat*. Il a su donner à ses phrases cette souplesse, cette flexibilité, cette élasticité et ce côté humain qui sont presque toujours absents des interprétations traditionnelles de la musique de ce grand classique.

Ainsi présenté, le *Stabat Mater* est une œuvre extraordinairement prenante et émouvante. L'alternance des soli et des chœurs en fait un tableau très varié dans lequel la vivacité et la justesse de l'accent sont souvent géniales. La façon dont Haydn a traité le vers *« Dum emisit spiritum »* est une chose inoubliable et qui a été rendue par Reinhart avec un sentiment d'une délicatesse admirable. Le *Quando corpus morietur* et le *Quis est homo* ne sont pas moins bouleversants.

La Tonhalle de Zurich étant actuellement en réparations, c'est dans une église de Winterthur que cette exécution a été donnée avec le concours des solistes Max Meili, Hermann Schey, Mmes La Roche et Dora Wyss, l'organiste Karl Matthaei et l'orchestre de la ville. La couleur, la finesse des nuances et l'accent si prenant de cette interprétation ont permis à Walter Reinhart de démontrer la légitimité de ses conceptions artistiques et la haute qualité de son goût. Et, du haut du ciel, le « papa Haydn », enfin débarrassé de ses besicles, de sa calotte grecque et de sa robe de chambre, a dû sourire avec sympathie à ce grand artiste qui avait enfin compris sa véritable pensée !

Emile VUILLERMOZ.

Les secondes noces de "Louise"



Gustave Charpentier !... Je le retrouve avec les mêmes cheveux en bataille, la même moustache à la française, la même cravate Lavallière que jadis.

— Ah ! la cravate Lavallière, c'était une sorte de drapeau, d'étendard qui flottait à tous les vents de l'esprit. Euh ! Elle s'est amenuisée tout de même, comme les cheveux, comme la moustache, tout cela un peu moins long, un peu plus dans l'ordre. Avant, la Lavallière battait jusqu'aux épaules, à présent elle se tient sagement dans le gilet, dans le gilet de laine...

Mais les yeux, ni la voix, ni l'esprit n'ont rien perdu de leur éclat, au contraire.

Est-ce parce que, avant, Gustave Charpentier va évoquer des souvenirs de jeunesse ?... Pas si lointains puisque cela se passait à deux pas de cet appartement qu'il a gardé, boulevard Rochechouart, entre la place Pigalle et le Sacré-Cœur :

— ...Eh ! rue Lepic, l'enlèvement de « Louise », la vraie, le fiacre aux stores baissés, en panne, le cheval à terre. Et la foule qui criait : « Sortira, sortira pas... » Boulevard Barbès, l'âne que nous avons monté de force au premier étage, malgré ses ruades... L'escalier Sainte-Marie, où j'ai écrit le plus clair de « Louise »... J'avais alors pour valet de chambre un nègre qui touchait un franc par jour mais avait droit à la graisse de mes côtelettes et dont il s'enduisait le corps!... Le carrousel des trente fiacres, place du Tertre, le jour de mon prix de Rome, et les gamins chantant « La Boulange »... Comme aujourd'hui encore, je déambulais seul dans la cité en fièvre, mais j'avais la chanson aux lèvres. Ah ! malgré les passants, je chantais à tue-tête, en marchant, dans le bruit des fiacres, des camions, des lourds omnibus. Ces bruits étaient pour moi l'accompagnement nécessaire aux élans de ma pensée : « La rue me saoule !... » disais-je.

— Mais... Comment va-t-on arranger ma « Louise » au cinéma ?... J'ai peur...

— Pourquoi ne tourne-t-on pas « Louise » intégralement, comme on a tourné certaines pièces de Sacha Guitry ?

— Parce que « on » n'y trouve pas assez d'épisodes cinématographiques ! paraît-il.

— Qui, « on » ?

— Mystère.

— Mais vous avez vu « tourner » votre œuvre ?

— Non. On ne m'a pas invité.

— Tout de même, vous avez choisi vos interprètes ?

— Les principaux : Thill, Pernet, Suzanne Desprès, et, bien entendu, Grace Moore... La chère enfant, elle est certainement une des plus grandes comédiennes entre les artistes lyriques d'aujourd'hui. D'ailleurs, elle a débuté au théâtre dans la comédie, puis elle a fait du music-hall, à New-York, et sa voix s'y est développée. Elle chante sans accent, si, dans le dialogue parlé, une légère pointe...

— Qui ne vous gêne pas ?

— Au contraire, et si j'étais superstitieux, je dirais que j'en suis heureux. Elle me rappelle Mary Garden qui, un soir que la créatrice de « Louise », Marthe Rioton, est devenue subitement aphone, la remplaça à voix levée, si j'ose dire, sauva ainsi « Louise » et joua le rôle plus de deux cents fois. Mais je n'ai pas entendu Grace Moore au studio.

— Pourquoi ?

— On me la cache !... Voyez-vous, en vain ai-je écrit, par exemple, pour demander que l'on se garde de certaines naïvetés habituelles. J'ai surtout fait allusion à la difficulté d'enchaîner le chant à la comédie sans employer le fameux slogan : « Chantez-nous quelque chose », etc. Cela encore ne serait rien...

— Mais, qui adapta « Louise » ?

— C'est Dorgelès qui eut d'abord l'idée de porter mon œuvre à l'écran. J'ai la plus grande admiration pour Dorgelès, mais Dorgelès s'est récusé. A présent, c'est le metteur en scène, M. Abel Gance — et quelques autres ! — qui « adapte » mon roman musical.

— Comment ?

— M. Gance m'a dit : « J'ai besoin, dans votre drame, d'un autre drame que le vôtre. » Et il a combiné, dans l'action directe, une autre intrigue !... Il y mêle aussi des épisodes de mes Mémoires, mais arrangés... « On » a enregistré, paraît-il, à peu près une heure de musique, les airs principaux et les duos, et aussi les cris de Paris. Mais il y a tant d'autres choses que j'aimais et qui n'ont pas été employées !... Par contre, sous prétexte de « détentes » indispensables — pourquoi ? — on a ajouté des épisodes souvent vulgaires, parfois grossiers...

— Abel Gance, pourtant, est un bon technicien ?

— Evidemment, j'ai vu dans un journal de cinéma — et je ne les ai vues que là ! — quelques scènes de « Louise ». Je dois avouer que ces photos me plaisent beaucoup. Abel Gance est bon technicien, oui, et « personnel », m'a-t-on dit. Mais doit-on être « personnel » quand on adapte une œuvre qui n'est pas sienne ? Enfin, j'espère tout de même qu'il balaiera quelques-uns de ces épisodes qui lui sont chers...

Gustave Charpentier éleva les bras :

— Je viens de donner ma fille « Louise » à un époux inconnu : le cinéma. Puisse-t-il la rendre glorieuse...

Michel GEORGES-MICHEL.

LE CINÉMA

"Vous ne l'emporterez pas avec vous"


Jean ARTHUR

Les Américains ont su, un moment, trouver dans les livres ou tirer de leur imagination de bonnes histoires. Les filons semblent épuisés aujourd'hui. Et l'excellente technique de Hollywood doit se mettre au service de scénarios plus ou moins absurdes. D'où une avalanche de films qui soufflent le chaud et le froid, selon qu'on s'abandonne au rythme des images ou qu'on examine les idées — ou les prétendues idées — proposées derrière l'écran.

Vous ne l'emporterez pas avec vous est un cas typique. Si vous vous bornez à contempler le comportement étrange d'une famille excentrique, vous passerez une heure excellente. Il s'agit d'assez braves gens ni riches ni pauvres (sur ce point, qui importe beaucoup à l'intrigue, l'auteur est vraiment un peu trop vague) qui mènent à leur guise et en commun leurs existences fantaisistes. Bien mieux, on accueille tout venant dans cette maison du Bon Dieu et les pensionnaires y passent facilement dix ans. Il y en a de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les couleurs et surtout de toutes les folies.

Le grand-père joue de l'harmonica — et quelquefois des fléchettes. La fille écrit des drames à la machine à écrire. Le gendre fabrique des pétards et des fusées. Une des petites filles danse sans arrêt, de même que le ménage nègre qui s'occupe nonchalamment de la cuisine. Le petit gendre joue du xylophone. Un des hôtes construit amoureusement des lapins à musique et un autre pose en costume grec lorsque la dame-dramaturge lâche ses cinq actes pour le pinceau. Il y a même un commensal russe partagé entre deux passions égales: la danse classique et le catch as catch can. Tout cela, vivant, mangeant, dansant, musiquant et pétaradant ensemble fait une pittoresque ménagerie. Il faut le dire, M. Frank Capra dresse là un tableau étourdissant de verve, de couleur, de drôlerie, j'ajouterai presque de vérité, car l'atmosphère est plausible en dépit de la charge.

Mais voilà. Cela ne suffit pas. Il faut une histoire. Et l'histoire est fournie une fois de plus par le conflit entre le capital, ce terrible capital américain autoritaire, snob, brutal, totalitaire, mâchonnant cigare, incarné par l'inévitable Arnold. Cet Arnold, sous le nom de Kirby, représente un magnat new-yorkais qui truste les armements, trust odieux entre tous, et qui ruine sans vergogne tous ceux qu'il trouve sur sa route.

Mais Kirby a un fils. Le fils Kirby est sentimental et il méprise l'argent. Il aime sa secrétaire, qui appartient à l'étrange maisonnée décrite ci-dessus. Il veut l'épouser. Il amène son papa et sa maman dans la ménagerie et ça ne marche pas du tout.

Les pétards entreposés dans la cour ayant éclaté, la police arrive et conduit tout le monde au poste. Le grand-père est condamné à cent dollars d'amende par un juge indulgent. Kirby offre de payer. L'autre refuse d'un geste dégoûté. Mais il accepte que les gens du quartier, qui l'adorent, fassent la quête pour acquitter son amende. Curieuse nuance. Je ne vois pas très bien comment cette charité collective offense moins sa dignité qu'une générosité individuelle.

Bien mieux, le vieux dit son fait à M. Kirby, il lui montre la vanité des richesses « qu'il n'emportera pas avec lui après sa mort ». On nous avait déjà dit cela. Les Américains font-ils vraiment cette découverte ? Et surtout, n'ont-ils pas d'autre alternative que le matérialisme sordide du businessman et la fantaisie de l'asile des fous ?

Ici, on opte résolument pour l'asile. Vous pensez bien que les choses s'arrangeront. Ayant ruiné et fait mourir un rival, Kirby connaît enfin le remords. Le remords s'exprime chez lui de cette façon assez curieuse. Il retourne chez les fous, embouche un harmonica et exécute un duo avec le grand-père. Il y a encore un symbole là-dessous. Le duo d'harmonica signifie évidemment que les jeunes gens pourront s'épouser avec la bénédiction de tout le monde et que le papa et la maman Kirby seront convertis à des sentiments humains.

Tout cela est d'une niaiserie et d'une puérilité insurpassables. Songez encore que le moyen trouvé par le financier pour ruiner son ennemi consiste à acheter toutes les maisons qui entourent son usine. Pour ma part et quoique déclinant toute compétence en la matière, je doute de l'efficacité de ce truc.

Passons ; passons, parce que les bons morceaux font oublier les longueurs et la sottise magistrale de l'argument. La comédie est bien jouée par de nombreux acteurs parmi lesquels seul le vieux Lionel Barrymore fait tache. C'est un cabotin ennuyeux, prétentieux, bavard, travaillant ses effets, appartenant à une espèce paléontologique qui tend heureusement à disparaître. (*Lord Byron*).

Jean FAYARD.

ANNIVERSAIRE

Alfred Mortier

Les hommes comme lui sont le sel de la terre. Ce qui était merveilleux chez Alfred Mortier, c'est qu'en lui l'humanisme n'avait pas tué l'humanité.

On ne sait pas encore à quel point sa vie de travail et de bonté honore les lettres. Il n'a pas cessé de nous donner un haut exemple. Il savait beaucoup et sa plus grande joie était toujours d'apprendre. Pas seulement dans les livres, mais aussi dans la vie. Il avait une vertu qui devient rare : il était curieux. Tout l'intéressait. La littérature d'abord, sous ses aspects multiples : poésie, théâtre, critique, celle de son pays et celle des étrangers; celle du passé, du présent et même de l'avenir. Quelle joie de lui demander conseil ! Il savait tout si délicatement. Mais le cinéma le passionnait comme la musique et la politique presque autant que le billard.

Les lettres ont été pour lui un sacerdoce. Il ne s'en est pas servi. *Il les a servies.*

En poésie, par le frisson nouveau d'intelligence en amour qu'il apporte dans *La Vaine Aventure*, dans *Le Temple sans idoles*, par la sensibilité à vif qu'il mène jusqu'au sommet de l'idée dans *Le Souffleur de bulles* :

L'ombre est pleine de chair et de gémissements,

il mérite, lui aussi, d'avoir son nom dans l'histoire du cœur.

■ ■

La plupart des hommes meurent bien avant leur décès. Cela se passe en général entre leur vingtième et leur trentième années, Mortier, lui, à soixante-dix ans, était toujours vivant. Je veux dire que ses yeux ne cessaient pas de s'intéresser à tous les spectacles du monde et que son inteligence, au lieu de s'être figée à un certain âge, avait gardé une souplesse étonnant d'être toujours inquiète et passionnée d'art, de justice, de beauté. Il resta jusqu'au bout svelte, vif et courtois. C'est qu'en lui il gardait une âme svelte aussi, droite, vive et courtoise.

Je ne lui ai vu qu'un seul défaut : il était modeste, excessivement modeste. C'est d'ailleurs le seul excès auquel s'abandonnait cet homme si délicat, si pondéré. A notre époque, c'est grave. Heureusement pour lui, le cher Mortier n'avait pas à gagner son pain quotidien. Autrement, on l'aurait laissé mourir de faim.

Il était modeste parce que, sachant beaucoup, il savait aussi tout ce qu'il ne savait pas. Mais les autres auraient dû se rendre compte de tout ce qu'il savait de plus qu'eux et de ce qu'il était capable de leur apprendre.

Que Mortier n'ait pas, après la publication de son *Ruzante*, été sollicité en vue de professer en Sorbonne, ou au Collège de France, qu'aucun grand journal, qu'aucune grande revue ne lui ait offert un feuilleton régulier, cela pourrait illustrer tristement une histoire de l'inutilisation des compétences dans notre cher pays.

Son labeur énorme, sa science, il les portait avec grâce. Il ne soulevait pas son érudition comme une massue. Il la touchait comme une lyre.

Il a écrit des tragédies en dépit de la mode parce qu'il visait ce qu'il y a de plus haut dans la littérature et qu'il y avait en lui de la grandeur.

En critique, dans sa *Dramaturgie de Paris*, où il défend le théâtre des poètes, comme dans ses *Marginales*, œuvre d'un moraliste-artiste de haut vol, satirique redoutable et poli, dans ses *Quinze ans de théâtre*, etc., il découvre surtout la partie vivante, l'idée, la phrase qui témoigne un effort vers la conscience et la beauté. Un homme qui lisait couramment, qui parlait presque toutes les langues d'Europe, un écrivain qui s'était familiarisé avec tous les genres littéraires, qui a pu traduire le *Faust* de Gœthe et l'adapter pour qu'on jouât les deux *Faust* en une soirée, en faisant précéder sa traduction d'un éblouissant commentaire, qui a donné un mystère du moyen âge et qui ne s'est pas perdu dans les obscurités de la mythologie hindoue n'était déjà pas un homme ordinaire.

Et quel rare écrivain ! Et que d'esprit :

« En art, dit-il, il appartenait à notre époque de fabriquer de l'innocence. » — « Les livres ne sont pas des magisters, mais des appeleurs. » — « Aux heureux, leurs fautes mêmes profitent. Ils sont les *légataires universels* du destin. » — « Le bien, c'est le remords du mal qu'on a fait, *qu'on refera.* » (« Marginales »).

De la tragédie à forme classique à la comédie moderne, boulevardière, de Machiavel au divin Arétin, à demi romantisme, il a joué de toutes les ressources d'un art dont je sais trop qu'il est le plus difficile de tous.

Sachant tout, le poète qui s'est astreint dans une langue volontairement dépouillée à n'exprimer que ce que sa propre expérience et la stricte honnêteté, lui avaient seulement permis de contrôler, était déjà une sorte de saint des lettres.

En plus des dons de l'esprit, il avait ceux du cœur. Il était pitoyable à toutes les misères, et même aux infirmités de l'intelligence. Les imbéciles lui faisaient pitié. *Il était bon pour les animaux qui parlent.* Et il savait rire délicieusement. Et je sais bien que c'est parce que j'ai tant ri avec lui que je le pleurerai toujours.

René FAUCHOIS.

A Arosa

Trois nouveaux ascenseurs à ski ont été construits à Arosa: de la gare au Tschuggen, du Tschuggen à la crête du Weisshorn, et de la patinoire d'Inner-Arosa à la Carmenna. Il sera émis des abonnements de 10 courses pour le prix de 10 francs; ces abonnements pourront être utilisés pour les trois ascenseurs, et avec le droit d'utiliser, depuis n'importe quel arrêt du village, les autobus conduisant aux stations de départ des ascenseurs du Tschuggen et de la Carmenna.

9-11-38

ABONNEMENT

Je déclare souscrire un Abonnement.. / Réabonnement de UN AN (1) / SIX MOIS

à dater du ....

pour la somme de ....

et demande à bénéficier de l'assurance-accidents gratuite, conformément à votre annonce de ce jour. Je règle cette somme par versement au compte de chèques postaux PARIS *388-84 — mandat-poste inclus ou chèque de banque inclus* (1).

Nom ....
Prénoms ....
Adresse ....
Ville ....
Département ....

SIGNATURE :

(1) Rayer la mention inutile.

9-11-38

ASSURANCE

Je déclare avoir souscrit un Abonnement.. / Réabonnement de UN AN (1) / SIX MOIS

à dater du ....

et vouloir recevoir gratuitement la police assurance-accidents conforme au modèle ci-contre.

Nom ....
Prénoms ....
Age ....
Adresse ....
Ville ....
Département ....
Nom du bénéficiaire en cas de décès..
....

SIGNATURE :

(1) Rayer la mention inutile.

Adressez ce bulletin rédigé de façon très lisible, accompagné du montant de l'abonnement et d'un timbre de 0,65 pour la France et de 1,75 pour l'étranger, à M. l'Administrateur de CANDIDE, Service des Abonnements, 18-20, r. du St-Gothard, Paris-14e.
Pour éviter un double envoi ou un arrêt dans l'expédition de leur journal, nous prions nos *réabonnés* de joindre leur dernière bande au présent bulletin.



Voir Villégiatures et Mariages page 16.

Le gérant : QUEROL.
LES IMPRIMERIES RICHELIEU 100, rue de Richelieu. PARIS (2e)